
Bertrand de Saint Vincent

*Nocturne
français*

Grasset

BERTRAND DE SAINT VINCENT

NOCTURNE FRANÇAIS

BERNARD GRASSET
PARIS

Pour Christian.

OceanofPDF.com

« On a vu se développer cet étrange système d'après lequel on vous dit : vous êtes libres, mais pensez comme nous, ou nous vous dénonçons aux vengeances du peuple ; vous êtes libres, mais courbez la tête devant l'idole que nous encensons, ou nous vous dénonçons aux vengeances du peuple ; vous êtes libres, mais associez-vous à nous pour persécuter les hommes dont nous redoutons la probité et les lumières, ou nous vous désignons par des dénominations ridicules et vous dénonçons aux vengeances du peuple. »

VERGNIAUD

13 mars 1793, à la tribune de l'Assemblée nationale

« Ensuite, ce sera différent, mais pire. »

Don Fabrizio CORBERA, prince de Salina,

Le Guépard de Giuseppe Tomasi

di Lampedusa

OceanofPDF.com

Touche finale

Printemps 2021. J'ignore quand tout a basculé. Quand ce qui restait de légèreté dans la vie parisienne, dans l'esprit français, dans le regard des gens a disparu ; quand le ricanement a rayé de son éclat sinistre la tendre beauté de nos sourires et l'insouciance a été balayée de notre horizon.

J'ignore l'instant où la fragilité des êtres, leur subtilité, leur part d'ombre a été niée ; le moment où nous nous sommes inclinés devant des tyrans sans visage qui prétendent réécrire notre histoire et nous enseigner la perfection.

Je ne saurais dater le jour où la fin de notre monde a eu lieu.

Ce qui est sûr, c'est que depuis des années, on sentait monter la vague annonciatrice. Les reproches, les condamnations morales, les jugements rétrospectifs sur la France d'hier et son modèle haute couture se multipliaient. Sa grandeur passée était devenue coupable. Comment osait-on encore la défendre, la vanter, la porter aux nues, quand son aura reposait sur l'ignominie, le culte désuet d'un art de vivre imposé au monde entier par quelques-uns ? Comment continuer à discourir de choses futiles, afficher cette belle humeur, cet esprit virevoltant qui ont fait la légende d'une nation orgueilleuse quand, par sa faute, la planète allait si mal ?

Dans un élan hâtivement qualifié de démocratique, des individus qu'on n'avait jamais vus auparavant ni jamais entendus se sont déchaînés sur les ondes, les réseaux sociaux pour dénoncer des valeurs auxquelles nous avions la faiblesse d'être attachés comme aux paroles de vénérables ancêtres : le panache, l'élégance, la courtoisie. Cette « possibilité d'une île », ce croisement magique, où dans la caresse d'une lueur éphémère – ne fût-elle symbolisée que par un plat, une tenue vestimentaire ou une

conversation – la morne banalité du quotidien se dissout autour d'une table, d'un mot brillant ou d'un froissement de tissu.

À nos yeux, c'était cela, la civilisation : cet idéal de grâce, cette harmonie mystérieuse dont la France, qui en fut un symbole, était invitée à porter le deuil.

Méprisant ces conventions jugées aristocratiques, dédaignant cette alliance de la beauté et du sacré, les tenants du nouvel ordre moral n'ont eu de cesse d'en piétiner les fondements. Puisque rien n'était supérieur à leur propre jugement, ces milliers de termites se sont mises à retourner la terre pour recréer l'homme à leur image. La France devait expier son crime, renier les vestiges d'un ordre ancien, craquelé comme un visage sans botox, le remplacer par un nouveau où l'égalitarisme aurait définitivement planté ses crocs.

Vieille lubie, qui s'était il y a cent ans appelée le communisme et qui revenait, exaltée par le même canal d'une avant-garde béate.

Engoncée dans son confort, sa satisfaction d'elle-même, son attachement aux bibelots de la modernité, une pseudo-élite bourgeoise a pris la tête du combat. Drapée dans sa bonne conscience, faussement rebaptisée « bohème », elle prône désormais la transparence à outrance. Puisque l'homme est condamné à être bon, pourquoi en cacher les zones d'ombre ? La France, terre des droits de l'homme, où ses coreligionnaires avaient applaudi la fin de l'Ancien Régime, doit à nouveau montrer l'exemple et faire pénitence pour retrouver, sinon sa beauté, du moins sa bonté originelle.

La révolution est en marche. Elle va supprimer les privilèges, éteindre, par la terreur des clameurs souterraines, cette manière, capricieuse et singulière, que la France a de se distinguer, et qui en a fait, dans l'imaginaire des peuples, une perle rare, taillée par les siècles et, par bien des aspects, inimitable.

Dans sa biographie de Fouché, Stefan Zweig raconte comment, en une nuit, ce dernier, entendant au-dehors monter les cris de haine d'une foule habilement manipulée, prit peur et changea brutalement d'opinion pour rejoindre le camp de ceux qui avaient voté la mort du roi.

C'est ainsi que la lie des réseaux sociaux, hurlant à la mort, a poussé des classes dirigeantes apeurées à sacrifier à leur survie les restes d'une France

qualifiée de « rance ».

La force de caractère de quelques-uns peut modifier le cours de l'Histoire ; mais c'est la lâcheté du plus grand nombre qui en fixe le cap.

Cette chasse à l'homme – nul besoin d'être aristocrate, il suffit désormais d'être étiqueté mâle, blanc, conservateur, voire grand bourgeois – voit ses effets multipliés par le bouleversement engendré par la transformation digitale. De jeunes et ténébreux visionnaires, que l'on pourrait assimiler aux grands conquérants d'autrefois et dont un jour on fera le procès, l'ont menée tambour battant ; sans imaginer, pour la plupart d'entre eux, à quelles extrémités elle aboutirait. C'est le cheminement habituel des révolutions. Elles dévorent les fanatiques de la première heure. Danton, Desmoulins furent les victimes de l'engrenage qu'ils avaient sauvagement initié. D'anciens compagnons de route de Google ou Facebook ont annoncé, la mine défaite, qu'ils sautaient du train en marche. Trop tard. La machine dont ils ont enclenché le mécanisme ne s'arrêtera plus. Elle est définitivement passée du côté de ceux qui veulent réinventer l'histoire du monde.

Face à cette hydre qui exclut, interdit, pointe du doigt, tout abri est illusoire. Espion sans visage, sans frontière, Internet renverse les équilibres anciens. Adieu conversations feutrées, réunions discrètes, secrets d'alcôve, mots doux glissés à son voisin ou sa voisine de table ; adieu sourires, plaisanteries incorrectes, non-dits, compliments. Adieu liberté.

Tout geste émanant d'une caste dite privilégiée est désormais livré, tel Jésus à la foule, pour devenir propriété de cette dernière ; les condamnations pleuvent. Dissimulés derrière leur écran, les internautes dénoncent le spectacle d'un luxe indécent comme une offense à leur modeste condition. Comment ose-t-on afficher une telle fortune quand leur propre infortune, imméritée, est si flagrante ? Ils réclament des têtes au bout d'une pique et nul n'osera les leur refuser.

L'ancien modèle craque de partout. Les fissures s'agrandissent, les codes explosent, les insultes pleuvent ; sur la Toile, l'excès tient lieu de savoir-vivre. On se parle sans se connaître, on se condamne sans pitié. Pourquoi s'aimer les uns les autres quand il est si facile de se détester ? Dans l'ombre, les frustrations aiguisent leurs flèches et laissent libre cours aux délices immondes de ces morsures empoisonnées, partagées par le plus grand nombre : l'envie, la jalousie.

Une civilisation s'éteint dans un bruit de clavier. De l'extérieur, des ombres mortelles observent la scène. Leurs couteaux aiguisés, les loups de l'islamisme guettent leur proie pour finir d'égorger ces peuples désarmés qui ne croient plus en leur destin.

Sur ce tissu crépusculaire, marionnettes dont les ficelles sont usées jusqu'à la corde, les « élites » pathétiques peinent à assurer le spectacle. Ces figures dérisoires d'un pouvoir installé dans une longue et veule complicité ne font plus que de la figuration, à peine intelligente.

Les énarques programmés à être les meilleurs ne peuvent plus que constater que tout leur échappe, y compris leur école. Les nouvelles règles du jeu leur sont devenues étrangères.

Fidèles à leurs habitudes, les hommes politiques français affichent une guerre de retard. Vaincus avant les premiers coups de feu – comme en 40 – par la gangrène d'un angélisme aveugle, ils dénoncent avec virulence un fascisme depuis longtemps démonétisé. Mais refusent de combattre celui qui les tient en laisse. À l'abri derrière la nouvelle ligne Maginot imaginée par leurs conseillers techniques – les éléments de langage –, la plupart d'entre eux répètent à l'envi les discours que leurs futurs bourreaux rêvent d'entendre.

Croyant sauver leur peau, ils perdent leur âme.

C'est curieux, ce besoin qu'ont les hommes politiques de faire des phrases. On dirait une scène des *Tontons flingueurs*. Les snipers les frappent par surprise. Ils visent le cœur, le portefeuille, ou plus bas. Les cibles tombent une par une.

La vie politique française s'est enlisée dans des problèmes d'argent, de mœurs ou d'alcôves. Les veilles de révolution se ressemblent. À bout de course, sentant confusément la fin d'un cycle, la cour de Louis XVI, après avoir renoncé à tous ses devoirs, cédait au libertinage et aux plaisirs vulgaires. À leur image, les élites contemporaines ne songent plus qu'à la satisfaction immédiate de leurs envies. Nulle trace d'idéal, ni de vision lointaine ; nulle ambition qui les dépasse, nul attachement à la France. Un souffle court, des sentiments qui ruissellent, l'assouvissement, brut, de leurs caprices.

C'est ainsi que les classes dirigeantes, par bêtise, calcul ou égoïsme, livrent, pieds et poings liés, leur pays à l'inconnu.

Sur le devant de la scène, vieux couples qui après s'être tant aimés se déchirent pour capter l'héritage, journalistes et politiques jouent jusqu'à l'épuisement un interminable vaudeville. L'âge venant, on a moins envie de coucher ensemble.

Les histoires intimes dominent les débats. Nicolas Sarkozy, dont l'énergie brute avait séduit la France, fit sa première apparition de nouvel élu sur le yacht d'un ami milliardaire dans l'espoir de retenir la femme qu'il avait voulu éblouir et qui venait de lui annoncer qu'elle le quittait. Il ne se remettrait jamais de ce faux pas initial. Quelque temps plus tard, tentant de transformer le cauchemar en conte de fées, il officialiserait sa nouvelle liaison avec un top model dans les allées fleuries du meilleur des mondes, Disneyland : « Carla, c'est du sérieux », gouaillerait-il devant des journalistes qui n'avaient plus aucune raison de le respecter.

Après lui, le candidat naturel de la gauche, Dominique Strauss-Kahn, dut se retirer, la queue basse, emporté par la tourmente de sa frénésie sexuelle. François Hollande, faux benêt qui lui succéda par une erreur de casting, se ridiculisa aux yeux du monde entier en se faisant photographier à son insu – silhouette reconnaissable sous son casque de scooter – au bord d'un trottoir menant à l'adultère. La mesure phare que l'on retiendra de son maigre quinquennat fut l'adoption d'une loi autorisant le mariage des homosexuels.

Son successeur, Emmanuel Macron, fit de son idylle naguère scandaleuse à l'âge de 16 ans avec une femme de 40 ans une légende rose. Et, conquérant le pouvoir par une utilisation opportuniste des réseaux sociaux, donna l'illusion d'incarner une nouvelle ère.

Plongé dans ce tourbillon, dont la plupart ne perçoivent, comme d'un tsunami à venir, que les éclaboussures, les hommes ont continué à vivre, comme si de rien n'était. Que peuvent-ils faire d'autre ? Ils sont nés pour cela. Sans véritable croyance, dénués de grands espoirs, inquiets de tout, ils se sont réfugiés dans la peur de vivre et une infantilisation croissante. Pistes cyclables, trottinettes, ruches pour les abeilles, les villes se sont déguisées en parcs d'attractions pour distraire ces silhouettes inconscientes du danger mortel qui les menace.

Envoyé spécial sur le front d'une guerre invisible dont les grognards posaient en smoking et les femmes en talons aiguilles, j'ai suivi, de loin, les soubresauts de ce délitement progressif. Cela secouait ? Ce n'était pas une

raison pour lâcher sa coupe de champagne. Avant l'avarie fatale, les passagers du *Titanic* étaient, eux aussi, persuadés que leur navire était insubmersible.

Souriant et plaisantant, les acteurs de l'ancien monde se sont accrochés jusqu'au bout à la rambarde du paquebot. Chacun interprétait avec application la partition dont il avait appris les notes par cœur. Il ne faut pas s'y tromper : sous le masque de ce qui peut paraître une fantaisie légère, règne une discipline rigoureuse. Quels qu'ils soient, les codes, les principes, les us et coutumes ne pardonnent pas à l'intrigant maladroit. Une ambitieuse – et non des moindres – me confia parcourir avec application certaines chroniques pour tenter de percer les secrets d'une manière d'être qu'elle rêvait, dur comme fer, de maîtriser. Elle y est parvenue. Si je le lui rappelais aujourd'hui, elle me traiterait d'affabulateur.

Elle a tant dissimulé pour se frayer son chemin qu'elle est sincèrement convaincue que ce sont les autres qui mentent.

Plongé au milieu de cette cour et de ses oiseaux volages, j'ai surpris leurs dialogues, noté leurs attitudes, capté leurs regards. J'étais au théâtre, confortablement installé au premier rang. Je m'imprégnais de l'atmosphère, m'émerveillais de cette capacité qu'ont les êtres humains à se renouveler pour jouer cette comédie qu'on appelle la vie. Certains ont pensé que je perdais mon temps : cette chasse aux (nœuds) papillons, s'indignaient-ils. À la radio, un donneur de leçons me reprocha mes fréquentations.

Je ne lui reprochai rien, pas même de me lire. Je me contentai de cesser de l'écouter.

Une curieuse énergie m'attirait dans les allées de ce spectacle. Courant d'une conversation à l'autre, d'une avant-première à une exposition, dînant dans le décor somptueux de la galerie des Glaces à Versailles ou les yeux posés sur des toiles de maîtres accrochées aux parois du Centre Pompidou, je fuyais la banalité de l'ordinaire. Miracle de la convivialité, au détour d'une rencontre, d'un trait d'esprit, d'un aveu, les personnages autour de moi s'animaient. Soudain, je cédaï au charme de cette pièce improvisée dont je guettaï, par une inclination personnelle, les échos tragiques.

Dans ce décor, qui par certains traits me ressemble, je n'ai pas cherché à briller. Je n'ignorais pas que la place qu'on m'y avait généreusement octroyée n'était due qu'à un malentendu passager. J'étais intronisé peintre,

non officiel, d'un tableau d'époque. On me recevait pour exister, je n'étais pas dupe.

J'ai joué de la plume comme un valet du plumeau : pour balayer la poussière. Ce monde, dont je pointais les apparences, n'était pas mon idéal : trop de clinquant, de brillant, de goût du luxe ; trop d'argent, d'hypocrisie, de vacuité. Trop de conventions ennuyeuses, pas assez d'humour sur soi-même ou de lucidité.

Il m'est pourtant arrivé d'admirer ceux qui y frayaient. Sous les habits de la fortune, de l'aisance, de la réussite, je décelais leur fébrilité. Leur attitude masquée était une forme d'autodéfense.

Les autres classes sociales valent-elles mieux ? Je n'en suis pas persuadé. J'ai lu pas mal de romans. On y décrit les milieux ouvriers, paysans, la bourgeoisie, l'aristocratie, l'univers des banlieues ou celui des truands. Les schémas ne diffèrent qu'en surface. Les codes changent, les êtres demeurent.

Quelle que soit la source de leur réussite, les riches ne sont que d'anciens pauvres qui tremblent de le redevenir.

Amateur de Scott Fitzgerald, derrière le bien-être affiché, la beauté éclatante, c'est la fêlure que j'ai tenté de percer. Cette ombre dans le regard, cette faille que l'auteur de *Gatsby* portait en lui et savait si bien révéler chez ses contemporains ; cette blessure qui les mine en secret et les pousse à agir.

Faut-il l'avouer ? L'évidence de l'échec me passionne moins que son improbabilité. Les êtres qui ont raté leur vie sont sans surprise : ils ont toutes les raisons d'être malheureux. On peut les plaindre et cela n'empêche pas de leur tendre la main. Mais ils sont sans mystère. Ceux qui sont, en apparence, parvenus à leurs fins, m'intriguent. De quoi peuvent-ils encore rêver ? Que dissimulent-ils derrière leur cravate noire, leur tenue de grand couturier ? Croulant sous les possessions, les honneurs, les plus attachants laissent parfois entrevoir, dans une conversation de fin de soirée, l'esquisse d'une solitude glacée.

Sortir, c'est parfois avoir peur de rentrer chez soi.

Tristesses enfouies, douleurs cachées : ce sont ces interstices dissimulés qui m'ont captivé. J'ai aimé surprendre les visages à la lueur vacillante du doute, cette bougie qui les éclaire, les humanise, les rend fréquentables.

J'ai laissé la vindicte et les condamnations aux aboyeurs, aux indignés professionnels, à ceux qui aiment pointer du doigt. Ils affichent une perfection à laquelle je ne saurais prétendre.

Les faiblesses de ce monde sont aussi les miennes. Notre face-à-face n'a jamais pris l'allure d'un duel. Au-delà des apparences, nous étions confrontés aux mêmes doutes, aux mêmes angoisses, aux mêmes silences intérieurs.

Au fond nous sommes tous des silhouettes un peu hagardes, un peu perdues. Dans un premier tome, j'évoquais l'adolescent que j'étais, debout sur son balcon, observant d'en haut les piétons se hâter vers des destinations dont je me demandais toujours comment ils faisaient pour être si sûrs qu'elles étaient les bonnes. Je n'ai pas changé, même si la fin du voyage approche.

Les mots furent mes alliés pour décrire sans écraser, suggérer sans démontrer ; faire passer un souffle de vent dans des existences figées.

Ces phrases que l'on construit, en se les lisant à soi-même à voix haute dans l'espoir qu'elles sonneront justes, sont des cailloux que l'on lance contre une vitre pour tenter de réveiller ceux qui dorment ou, du moins, attirer leur attention. Certains mots peuvent blesser. Les miens sont plutôt doux. Peut-être auront-ils la vertu de distraire, d'amuser.

N'exagérons rien : le pouvoir, la fortune, l'apparat. Tout cela au fond n'est pas si sérieux que le prétendent ceux qui règnent ; et bien plus sérieux que ne l'admettent les ricaneurs qui se moquent de tout pour faire semblant de n'être attachés à rien.

C'est l'éternelle comédie humaine. Un spectacle qui sous sa forme ancienne touche à sa fin. Grignotée par les rongeurs, la corde qui retenait le paquebot *France* à son port d'attache est sur le point de céder. Bienvenue dans les dernières lueurs de l'ancien monde.

EN TOUTES LETTRES

OceanofPDF.com

Deux chats en hiver

En ce glacial après-midi d'hiver, dans le salon où la secrétaire perpétuelle de l'Académie française, Mme Hélène Carrère d'Encausse, présente le fruit du travail de ses pairs, il règne une chaleur tropicale. Moquette épaisse, chauffage au zénith, tapisseries d'époque : les vénérables membres de cette institution, bientôt quatre fois centenaires, se tiennent à l'abri des courants d'air. Ils ont survécu à tout. Dans la déroute, au milieu des mots qui ne veulent plus rien dire, de l'absence de contraintes érigée en règle d'or et d'une propension croissante de chacun à se foutre de tout, ils s'accrochent au protocole et à leurs vieilles habitudes.

Tous les jeudis, élèves studieux qui n'ont jamais vraiment quitté leur pupitre, les Habits verts se réunissent pour avancer dans la composition d'un dictionnaire dont l'importance échappe au plus grand nombre. Ils progressent lentement, insoucians du temps qui passe, puisqu'ils sont immortels.

Il leur a fallu près de douze ans pour achever le troisième tome qu'ils présentent ce jour-là : la maturation d'un honnête whisky, aurait dit, à titre de comparaison, l'un de ces amateurs dont l'Académie française ne manque pas. De la lettre « M » à la lettre « Q », de « *maquereau* » à « *quotité* », près de dix mille mots ont été passés au crible. Plus du tiers sont des nouveaux venus : il faut que tout change pour que rien ne change.

Les académiciens courent après leur époque pour ne pas qu'elle les oublie. C'est humain. Désormais, des mots tels que « *mazouter* », « *paparazzi* » ou « *profileur* » bénéficient de leur protection. Et si l'on aspire à être populaire, on peut parler de « *popotin* », de « *midinette* » ou de « *mariolle* » sans passer pour trivial. Il est admis de tomber « *pile-poil* »,

d'être un « *pousse-au-crime* », voire un « *pédophile* », même si cette dernière spécificité demeure détestable.

L'actualité se faufile dans ces pages avec une trentaine d'années de retard. C'est touchant, comme une fille qui avancerait dans la rue en minijupe au début du *xxi*^e siècle, inconsciente de l'insoutenable provocation qu'elle incarne désormais aux yeux des défenseurs du nouvel ordre moral. En parallèle, certains mots sont rayés de la carte. Ils ont fait leur temps. On les envoie mourir en silence, tels des vieillards dans un Ephad. Nul ne songeait plus à eux depuis bien longtemps. Ils disparaissent dans l'indifférence.

Adieu « *mâtineau* » – c'était le petit matin, celui des exécutions –, « *mésoffrir* », « *ossu* », « *patronnet* ». Qui se souvient que ce dernier désignait un garçon pâtissier ? Des termes savants sont déshabillés, des mots étrangers, régularisés ; une poignée, qui se pavanaient dans les émissions télévisées, revenant en boucle dans les commentaires de journalistes moutonniers, sont impitoyablement refoulés : « *challenge* », « *cover-girl* », « *jackpot* » ne font toujours pas partie du club.

Il faut savoir faire preuve d'autorité quand on l'a perdue. Chacun de ces mots, fruit d'un long travail de réflexion, de synthèse, a la vie devant lui. C'est l'un des avantages de la lenteur du travail des académiciens : il assure une vieillesse tranquille.

Dans l'assemblée parsemée où se pressent quelques habitués des cocktails inutiles, c'est l'heure du thé. Sur le buffet, des sucreries laissent des points de colle sur les doigts engourdis des invités. La plupart d'entre eux n'ont plus 20 ans. Ils profitent des dernières gourmandises de l'existence. Dans un coin, deux académiciens ronronnent : Frédéric Vitoux, écrivain pudique et mélancolique dont un bref récit, *L'Ami de mon père*, m'avait profondément marqué, habite sur l'île Saint-Louis et mène une vie de notable courtois. Son allure bonhomme tranche avec celle de son interlocuteur, Angelo Rinaldi. Faciès hérissé et manières mielleuses, ce petit homme précieux, qui tient à la main un dictionnaire sur le chat, a lacéré de sa griffe assassine la plupart des œuvres de ses contemporains. Il doit sa gloire à sa pointe acérée et méticuleuse ; elle est déjà posthume.

Tous deux ont brillé dans les colonnes du *Nouvel Observateur*, magazine qui, dans le dernier quart du *xx*^e siècle, passait pour la bible de la pensée juste.

« Académie française, griffonné-je sur un coin de table : Deux chats en hiver. »

Je n'ai pas douze ans devant moi.

OceanofPDF.com

Terreur à La Hune

Elle est là, assise dans un coin, qui feuillette son dernier roman, *Une semaine de vacances*. Il y a dans son attitude une forme de dédain silencieux.

Au premier étage de La Hune, ultime bastion du rêve littéraire d'un quartier évanoui, une quinzaine de personnes sont assises sur des chaises pliantes, au milieu des rayons consacrés à l'architecture et au graphisme. Elles sont venues écouter sa parole.

Après avoir cédé sa place à l'enseigne Louis Vuitton, la librairie, qui a vu passer tant de dictateurs – les surréalistes, Jean-Paul Sartre, Marguerite Duras, Alain Robbe-Grillet –, fête sa réouverture sur la place Saint-Germain-des-Prés.

En attendant que l'oratrice s'exprime, le public chuchote pour ne pas la troubler. On se croirait dans la crypte d'une église. Enfin, Christine Angot se lève. Après avoir essayé le micro – *Un, deux, un, deux* –, elle s'assoit sur la chaise qui l'attend sur une estrade. Elle arbore un gilet noir, une jupe mi-longue couleur tabac, des bottes. Au dos de son siège, elle suspend son blouson de cuir. Son regard noir parcourt la salle, plombant l'atmosphère.

D'une voix énamourée, ange qui parlerait de son dieu, le responsable de la librairie présente son dernier ouvrage. À l'entendre, c'est « LE livre de la rentrée ». Nul ne semble en douter ; Christine Angot moins que personne, qui accueille ces compliments avec l'indifférence d'une pierre. Mannequin dédaigneux sur son podium, affichant une moue ennuyée, son regard exprime la souffrance. C'est son passe-droit depuis son entrée en littérature. Elle a été victime d'inceste – titre de son premier ouvrage – et son œuvre baigne dans cette lumière noire. Toute critique s'apparente à une complicité

avec ce crime odieux. L'un de ses éditeurs a d'ailleurs exprimé sa volonté de « casser la gueule » à ceux qui douteraient de son génie.

Les traits de marbre, la silhouette bien droite, Christine Angot sourit un court instant en relisant pour elle-même quelques lignes du livre qu'elle tient ouvert devant elle : quelle prose, semble-t-elle songer. Puis, après un long silence, elle entame sa lecture : « Il est assis sur la lunette en bois blanc des toilettes. » Sa voix est autoritaire, claire. Elle détache les mots, donnant à chacun une importance mystérieuse. De sa main droite, elle accompagne ses phrases, dessinant dans l'air de larges arabesques. On dirait une maîtresse d'école faisant la dictée à ses élèves. Nulle émotion ne transparaît dans sa lecture. De temps à autre, son regard s'échappe, fixant la caméra qui immortalise sa performance. Ses yeux sont des meurtrières, à peine entrouverts. Ils dissimulent son arme fatale : un mépris abyssal. Elle est glaçante ; un glaçon qui ne fond jamais.

Au premier rang, un quinquagénaire aux cheveux gris tourne les pages de son roman au même rythme qu'elle. Il est envoûté. « L'homme assis sur la lunette de toilettes » s'est levé ; Christine Angot en fait autant. Elle a les yeux fermés. Elle communique désormais avec ce bourreau qu'elle décrit et qui va abuser de sa fille, victime silencieuse qui semble ne penser à rien, s'être absentée de son corps. Les phrases s'enchaînent, brèves, répétitives, d'un ton monocorde. On entendrait une mouche voler, si elle avait osé.

De longues minutes s'écoulent. Il n'y a pas de style ; simplement de l'autorité. Le disciple du premier rang consulte sa montre. Je me sens moins seul. Enfin, la lectrice interrompt sa scansion : « Voilà. » C'est fini.

Le public applaudit. Avec cérémonie, Christine Angot saisit une bouteille d'Evian, se sert un verre d'eau. Une animatrice la rejoint sur l'estrade pour lancer le débat. Il y a un silence lourd. « Christine, dit l'animatrice, lire à voix haute, c'est quelque chose qui fait partie de ton travail ? » D'autres auraient dit « plaisir ». Là, c'est bien de « travail » qu'il s'agit, d'un travail à la chaîne : « Oui, d'une certaine manière, confirme l'auteur. C'est le travail de tout écrivain de donner des informations sur ce qu'il a écrit. » Quelle plaie. Le mystère est balayé. L'animatrice poursuit son interrogatoire :

« Le narrateur parle à la troisième personne ?

— C'était l'évidence ; qu'il soit clair que ce sont les pensées de quelqu'un qui ne s'exprime pas. »

Les réponses tombent comme des certitudes. Elles sont assénées comme des coups de marteau : « Écrire, c'est faire apparaître ; le mot juste, c'est celui qui convoque l'image. »

Le public est invité à prendre le relais des questions. Une main se lève dans le fond, puis une autre : « J'entends la transe, dit un type aux cheveux longs. J'ai entendu un froid clinique. » Silence, hôpital : « La froideur, tranche Angot... c'est l'arrêt de la colère. » Tout ce qu'elle dit est empreint du sceau de la vérité. Elle met d'emblée un point final à toute discussion. Elle est l'Écrivain, en majesté. Ses interlocuteurs, qui ne la connaissent pas plus que moi, la tutoient. Cette illusoire familiarité ne l'empêche pas de les dominer. Une femme mûre avoue s'être sentie coupable : « J'ai cru à un récit érotique. » On a le sentiment qu'elle va se mettre à genoux, et pleurer, en demandant pardon. L'auditoire est suspendu aux lèvres de l'oratrice, comme à une corde. Elle tire dessus avec un plaisir sadique : « Enfin, dit-elle, la culpabilité n'est plus seulement celle de la jeune fille ; mais de tout le monde. »

Christine Angot a gagné son combat.

OceanofPDF.com

Génération perdue

Vêtu d'un imperméable beige, il tient à la main un parapluie fermé. Il sort de la galerie Maeght, rue du Bac. Marchant sur le trottoir d'en face, j'ai repéré sa silhouette, au chic anglais. Il traverse la rue. Je m'avance pour le saluer. Il me propose d'aller prendre un verre au bar du Pont-Royal.

Nous nous sommes souvent croisés, mais nous nous connaissons peu. Depuis toujours, Michel Déon m'intimide. J'ai peur de le bousculer. À mes yeux, c'est un meuble d'époque, comme ceux au milieu desquels j'ai grandi. Il y a en lui quelque chose de fragile, de brisé qui résonne en moi ; une douleur qui impose le respect et qui rejoint celle de ces familles qui ont cru en quelque chose qui n'existe plus.

Je n'avais jamais osé le lui dire, mais adolescent, il avait été l'un des premiers à m'avoir donné le goût de la littérature contemporaine. Jusqu'alors, j'ignorais les auteurs de la fin du xx^e siècle, me cantonnant aux écrivains inscrits au programme : Balzac, Camus, Vian. C'était loin. Seul *Le Rouge et le Noir*, de Stendhal, avait secoué mon indifférence : Julien Sorel, avec ses naseaux frémissants, m'avait emporté dans sa course. J'aimais cette légèreté, cette insolence, cette désinvolture ; ce naturel.

Globalement, je me méfiais des livres, des bibliothèques. Je n'avais pas envie d'en apprendre trop sur la vie. Je préférais découvrir les choses par moi-même. Entretenir le mystère. Je n'ai pas changé. Chez les êtres, ce qui me passionne, c'est leur part d'ombre. Elle les grandit. Ce qui jaillit au premier regard, ce qui brille, ce qui flashe me lasse assez vite. Je ne crois guère en ce que je vois ; mais plutôt en ce que je ressens, ce que je devine. Les certitudes sont des barreaux de prison qui m'effraient.

À la lecture des *Poneys sauvages*, prix Interallié 1970 que j'avais découvert quelques années plus tard en édition de poche, Michel Déon m'était apparu comme un être attaché à ses rêves et détaché de son époque. Ses héros meurtris, idéalistes et mystérieux, me fascinaient ; j'étais tombé amoureux de ses héroïnes.

Ses personnages étaient bavards ; autant que nous l'étions quand nous refaisions le monde à 17 ans, prenant la pose, en craignant furieusement qu'il nous échappe.

Les *Cahiers de l'Herne* préparaient un numéro spécial sur Michel Déon. À cette occasion, il avait rédigé des textes en hommage aux artistes qu'il avait fréquentés. Cela s'appellerait « Lettres de château » : « J'ai eu une belle époque et une sale époque », me dit-il. Je connaissais sa vie que j'avais parcourue en écrivant celle de Jacques Laurent : Action française, Algérie, détestation du général de Gaulle... Itinéraire d'une génération perdue. Nous avons passé ensemble en revue la légende des hussards – cette bande d'écrivains droitiers qui maniaient l'insolence et le panache, ainsi dénommée par Bernard Frank. Nous savions tous deux qu'ils n'avaient jamais vraiment existé. Cela n'empêchait pas d'y croire. Les hussards, comme les mousquetaires de Dumas, se battaient pour la même cause : la France. C'était leur grand amour. Ils ne supportaient pas sa petitesse, ses mesquineries, son renoncement à la grandeur. La certitude, déchirante, de vivre la fin d'une civilisation déchaînait leur colère. Ils la masquaient sous une ironie féroce.

Ils pressentaient que le combat était perdu. Blondin avait noyé son effroi dans l'alcool, Déon dans les voyages. Chacun ses points de fuite. Le goût du plaisir et de la légèreté les avait désertés peu à peu. Ils avaient le cœur lourd.

Michel Déon me parle de ses amitiés, Paul Morand, Félicien Marceau, Coco Chanel, Salvador Dalí : « À Cadaqués, il me passait sans arrêt un disque de pets... Avec lui, une bouteille d'encre renversée devenait Don Quichotte. »

L'académicien vient d'assister à la réception sous la coupole de l'Institut de France de Mgr Claude Dagens, évêque d'Angoulême, élu l'année précédente au fauteuil numéro un. Il ne décolère pas. Le nouvel entrant a, selon l'usage, fait l'éloge de son prédécesseur, René Rémond. Florence Delay a prononcé le discours de réception. Déon est abattu. Mgr Dagens

était encore un « progressiste » qu'il avait entendu se réjouir de la rupture de l'Église avec l'Action française : « Dans ma famille, ce fut une immense douleur. »

Lorsqu'il est en colère, sa voix, naturellement fluette, monte dans les aigus. Son visage se déchire comme un tissu. On y lit du mépris, du dédain, une souffrance intacte. Le voile qui recouvre le cadavre de ses illusions perdues se soulève soudainement : « On a encore cité Barthes », vomit-il. Décidément, cette époque le révolte.

Nous prenons congé. Il a rendez-vous avec sa fille, Alice. Je le regarde s'éloigner, le cœur serré, s'appuyant sur son parapluie comme sur une canne le long de la rue du Bac. Il se tient droit, malgré le poids des années et des défaites accumulées.

Après sa mort, la maire de Paris, Anne Hidalgo, arguant du fait qu'il n'y était pas domicilié, chargera son adjointe aux affaires funéraires d'informer sa famille que l'auteur des *Gens de la nuit* ne pourrait être inhumé dans la ville où il avait grandi. Cette dernière et suprême inélégance l'aurait peiné, mais certainement pas surpris. Il savait depuis longtemps que ses adversaires n'étaient pas des gentlemen.

Tempête dans une baignoire

Je me souviens de sa silhouette, à la fin des années 1970. Il venait d'écrire *La Barbarie à visage humain*. Sous la plume de ce jeune normalien aux longs cheveux bruns et aux traits photogéniques, les intellectuels de Saint-Germain-des-Prés s'offraient un coup de jeunesse. Après un demi-siècle d'errance, l'un d'entre eux renvoyait, dans les limites du raisonnable, le communisme à sa vraie nature.

L'opération, mûrement réfléchie, s'inscrivait dans une campagne plus vaste destinée à promouvoir une génération de penseurs de gauche – à droite, on avait définitivement jeté l'éponge – sous l'étiquette de « Nouveaux Philosophes ». L'allure d'un jeune premier, posant dans les magazines, Bernard-Henri Lévy – alias BHL – en était la figure de proue.

Je le revois, négligemment assis sur un coin de bureau, dans le hall de Sciences-Po. Il discourait au milieu d'étudiants (et d'étudiantes) subjugués. Il avait la beauté, l'assurance, la fougue d'un aventurier bien né. Pantalon de velours noir, boots, et son éternelle chemise blanche entrouverte sur un buste imberbe et bronzé, il façonnait sa statue. Rien n'était laissé au hasard. Ses tirades, ses gestes, ce Narcisse les avait longuement répétés devant son miroir. Mi-André Malraux mi-Mick Jagger, il captait l'air du temps, frémissant d'impatience à l'idée de conquérir la planète.

Juin 2018. Quatre décennies s'étaient écoulées. Même silhouette longiligne, Bernard-Henri Lévy tient toujours la corde. Je le retrouvai à Londres, sur la scène de ce théâtre qu'il n'avait jamais quittée. Infiltré derrière les lignes ennemies – l'Angleterre s'apprêtait à quitter l'Europe – tel un parachutiste largué d'un jet privé, il était venu se produire seul, sur les planches du prestigieux Cadogan Hall, au cœur de Chelsea. Le titre de

son spectacle, interprété dans la langue de Shakespeare, résonnait comme un défi : *Last Exit Before Brexit*.

Tout semblait perdu, mais BHL venait, en Superman, tenter d'arracher l'île à son destin de nation étriquée. À la gare de St Pancras, sautant dans l'un de ces gros bourdons noirs qui font office de taxis, j'indiquai au chauffeur ma destination. Nous engageâmes la conversation sur le sujet du jour : « Incertain, très incertain quant aux chances d'aboutir », commenta le chauffeur avec une moue dont j'ignorais si elle était réprobatrice ou non.

Au pied du théâtre, il s'enquit du nom et de l'auteur de la pièce que j'allais voir. Il n'en avait jamais entendu parler. Il rigola :

« C'est une comédie ? »

— Pas à ma connaissance.

— Cela aurait dû. »

Devant l'entrée du Cadogan Hall, postés tels des guetteurs, je reconnus les visages de quelques-uns des lieutenants parisiens de la star de la soirée. En fin stratège, BHL, spécialiste de l'art de la guerre – ou du moins de la guérilla –, avait sécurisé ses positions. À l'étranger comme en France, cet intellectuel engagé menait toujours ses combats en première ligne – l'attrait de la lumière, le goût de l'adrénaline – mais en assurant ses arrières en coulisses. Une jeune femme enthousiaste, fondatrice de l'Hexagon Society, avait veillé sur l'organisation de sa venue. Le fleuron de la presse locale – *The Sunday Times*, *Financial Times* – avait été sollicité pour y accorder un large écho.

Le chauffeur de taxi ne devait pas lire la presse élitiste. Dans la salle, une partie du public descendait de l'Eurostar ; une autre avait été mobilisée sur place : à la guerre comme à la guerre. C'est de Sarajevo, berceau à ses yeux de tous les renoncements, que BHL, devenu l'acteur de sa propre rage, lança son exhortation aux intellectuels britanniques à faire pression sur leur gouvernement pour qu'il renonce à sa « folie ». À l'entendre, l'Europe civilisée ne serait bientôt plus qu'un tas de cendres, livrée aux hordes du populisme, du nationalisme, de l'antisémitisme. Des images de mort flottèrent jusque sur la piscine du Ritz où, monologuant dans son costume sombre, le dernier résistant du monde libre – c'est ainsi qu'il se voyait et c'était, par la force de ses convictions, l'image qu'il renvoyait – se souvenait d'avoir vu, nageant à ses côtés, la séduisante ambassadrice

américaine Pamela Harriman rendre son dernier souffle. Rome, Berlin, Madrid, la contagion allait s'étendre ; sans oublier l'Europe centrale. Les sourires diaboliques de Vladimir Poutine, Silvio Berlusconi ou Marine Le Pen apparurent sur un écran géant ; des messages sarcastiques glissaient vers le néant.

Le Nouveau Philosophe ne faisait pas dans la dentelle. L'urgence commandait de frapper fort. Le guérillero tranchait les têtes : rouges-bruns, islamo-fascistes, partisans du Brexit, tous ceux qui refusaient d'accepter le credo d'une Europe mondialisée étaient embarqués en vrac à bord du *Titanic*. Devant le naufrage annoncé, seuls les Anglais pouvaient encore redresser la barre. Ils en avaient les capacités. Leur histoire plaidait pour eux : « Ma mère me répétait : "Si tu existes, c'est grâce à Churchill et aux pilotes de la Royal Air Force." » Les Britanniques n'ont-ils pas inventé le libéralisme ? BHL les transcendait en dernier rempart contre la barbarie.

Sa fougue, son énergie, son ardeur étaient bluffantes. Il courait sur ses 70 ans. Il aurait pu se reposer sur ses lauriers, s'endormir sur sa fortune. Il était là, nerveux, bataillant tel Napoléon à Waterloo contre l'inéluctable défaite. Prenant tous les risques, y compris celui du ridicule.

Ses invectives tombaient comme des coups de marteau. Son anglais, caractérisé par cette prononciation à la française dont on prétend qu'elle attendrit l'ennemi, devait paraître exotique aux oreilles des locaux. Qu'importe, il montait à l'assaut, maniant les idées comme un glaive. Le normalien invoqua les Grecs anciens : Aristote, Zeus, Platon. Une image de Salman Rushdie vint le saluer en vidéo : « On compte sur toi. » La grosse cavalerie était lancée. Husserl chevauchait à ses côtés ; pas comme Heidegger, ce traître, ce faux frère. Une voix féminine l'interrompit au téléphone : « *Honey*, est-ce que tu chantes du Wagner ou du Bowie ? », s'enquit-il auprès d'elle. Délirante irruption de sa vie privée sur la scène. « Du Bowie », répondit la voix au téléphone. Il parut soulagé.

Au bout d'une heure à déclamer son discours, les bombardements avaient réduit à néant la moindre opposition. Tous les arguments gisaient sur le tapis. Épuisé, le héros solitaire, semblant soudain douter de l'issue de son combat, balança, dans un geste d'homme brisé, les livres qui avaient nourri sa réflexion dans une baignoire remplie d'eau. Et si tout cela était inutile ? Il s'y laissa tomber à son tour.

Quand il se releva, les poches gonflées d'eau, son costume noir dégoulinait. S'extirpant de la baignoire, trempé jusqu'aux os, il énuméra, dans une dernière envolée, les grandes figures intellectuelles de son panthéon européen. Puis, ôtant sa veste, telle une rock star qui s'apprêterait à la lancer dans le public, il la roula en boule sous les applaudissements de ce dernier.

Ce soir-là, nul ne pourrait lui reprocher de ne pas s'être mouillé jusqu'au cou.

OceanofPDF.com

La bombe H

Début juillet 2001, aéroport de Roissy. À la cafétéria du sous-sol, on servait un café brûlé. Une fille applaudit pour éliminer des miettes de croissant sur ses doigts, une sourde-muette circulait de table en table pour y déposer un pin's de la tour Eiffel. Dans un haut-parleur, la voix métallique d'une inconnue pria le passager ayant oublié ses bagages devant la porte 20 de s'y intéresser en urgence, sous peine de les voir détruits. On devait être en guerre.

L'Airbus A320 de la compagnie Aer Lingus à destination de Cork accueillait des grappes d'adolescents inconscients. Ça s'agitait et ça se bousculait dans tous les sens. Au milieu de l'appareil, Michel Houellebecq était plongé dans la lecture d'un magazine.

« Ça va ? »

Son regard étonné en dit long sur l'incongruité de ma question. Il me présenta sa femme, assise de l'autre côté du couloir, Marie-Pierre. Elle me sourit, d'un sourire extraordinairement bienveillant. Le couple, fraîchement débarqué de Turquie où ils avaient passé une semaine à l'Eldorado, rentrait chez lui, sur l'île de Bere. Des Français moyens, songeai-je, tandis qu'il se mettait à somnoler et qu'elle discutait avec ses voisins. Partent en vacances au club, voyagent en classe économique...

À l'aéroport de Cork, haut lieu touristique de l'Irlande, on récupéra les bagages ; Michel tenait au bout d'une laisse une grosse valise verte à roulettes ; il alluma une cigarette sur le macadam : « Enfin ! » Marie-Pierre partit chercher la voiture sur le parking, une Toyota Camry bleu poussière, achetée d'occasion. Elle revint en disant qu'une araignée y avait déjà tissé sa toile. Houellebecq me proposa de passer à l'avant pour admirer le

paysage. Cent cinquante kilomètres nous attendaient sur une route à deux voies qui traversait la péninsule de Beara. On roulait à gauche, Marie-Pierre tenait le volant d'une main ferme.

« Vous avez votre permis, Michel ? »

— Oui ! »

Il était ailleurs, il était toujours ailleurs. En chemin, on s'arrêta pour reprendre Clément, Welsh Corgi Pembroke laissé en gardiennage chez un fermier. British jusqu'au bout des pattes, joyeux et confiant, le chien sauta dans la Toyota :

« Vous verrez, m'avait dit Marie-Pierre, il ressemble à un renard. »

La réalité ne démentit pas cette vision.

On longea l'océan, la route sinuait dans un décor de pirates jusqu'à la pointe sud de l'Irlande, Castletownbere, modeste port de pêche. Une brève mais violente averse nous empêcha de profiter du site. Michel préféra rester dans la voiture. On se réfugia au McCarthy's. Derrière le bar, un magma d'objets maritimes ; une jolie fille rousse discutait debout. Michel commanda une Guinness, un gars du coin s'attendrit sur Clément. Dans les lieux publics, il était le seul qu'on saluait :

« En vacances ? »

Michel répondit en anglais :

« Non, j'habite ici, sur Bere Island. »

« L'île de Bere, vantait une maigre brochure, est une île charmante, loin de l'effervescence et de l'agitation des eaux encombrées, avec un air de paix et de tranquillité sans égal dans cette partie du monde. » Peu de touristes s'y aventuraient, elle ne figurait sur aucun guide. Quelque deux cents personnes y résidaient, qui se croisaient au pub ou à l'épicerie-poste ; une route unique en faisait le tour. Le Lawrence Cove, restaurant de poisson réputé, avait récemment fermé ses portes.

La traversée en ferry dura quelques minutes. Du débarcadère, on gagna la Maison Blanche – the White House –, ainsi baptisée par ses nouveaux propriétaires. Cette demeure rustique du XIX^e dominait la baie. Michel l'avait achetée l'an dernier avec une partie des droits d'auteur des *Particules élémentaires*. Le roman, paru en 1998, avait fait de ce fonctionnaire de l'Assemblée nationale, aux ambitions mortes et à la mine

de chien battu, une vedette internationale. En France, la presse se l'était arraché. Invité à deux reprises à « Nulle part ailleurs », Michel avait connu le nirvana médiatique. En Italie, en Espagne, son livre avait suscité des remous ; il avait choqué la Suisse, la Belgique, explosé en Allemagne, pris la tête des ventes de livres de poche en Grande-Bretagne : « Le sexe, plaisantait l'éditeur d'*Atomised*, intrigue les Anglais. C'est nouveau pour eux. » L'éditeur allemand de la maison Dumon apparaissait sous un nom d'emprunt dans le dernier roman de son poulain.

« Qu'est-ce que ça fait de devenir une star ? »

Michel soupira :

« Dans un premier temps, cela se traduit par une accélération des cadences. Pour les gens admis à vous rencontrer comme pour vous-même, les choses doivent aller vite. Tout devient minuté. On se découvre moins patient, plus pressé. Il faut dire, j'étais plutôt lent... »

Gainsbourg rasé de près, il tira sur une Philip Morris qu'il tenait bizarrement entre l'annulaire et le majeur ; cela façonne un personnage. Il buvait comme Verlaine, faisait preuve d'une absence d'enthousiasme professionnelle.

« Être reconnu, n'est-ce pas épuisant ? »

Michel réfléchit, capta un souvenir au filet :

« Un soir, à Monoprix, je faisais mes courses au milieu d'une foule assez dense. Soudain, une femme d'une cinquantaine d'années s'est tournée vers sa voisine et lui a dit, avec une sorte d'effroi : "C'est Houellebecq !" Il y avait dans sa voix quelque chose comme de la panique. On sentait que pour elle, c'était un choc fort, une commotion. Je n'ai jamais pu me faire à ce genre de rapports. Sinon, je reste étonnamment... résigné devant l'effet que je peux produire, en bien ou en mal.

— Des menaces, des insultes ?

— Pas mal. Mais pas d'agressions. J'ai juste reçu un colis d'une femme offusquée, avec des Tampax usagés.

— Des groupies ?

— Grosse déception de l'affaire, elles n'ont pas le temps de se manifester. »

Et l'argent, qu'avait-il fait de l'argent ?

« Je me suis comporté en petit-bourgeois prudent : une petite moitié est partie dans cette maison, le reste est placé, en prévision d'insuccès futurs. »

Rien ne flambait chez Michel Houellebecq, sauf le feu dans la cheminée. Marie-Pierre veillait à l'entretien de la maison, pas commode de faire venir un entrepreneur. Sur le rebord d'une fenêtre, un chien en peluche du genre de ceux que l'on voit à l'arrière des voitures hochait la tête. De la bouche de Michel, les phrases tombaient comme des constats d'accident :

« Les objets de luxe ne m'impressionnent pas. J'ai acheté une photo de Baudelaire par Nadar que j'ai perdue en déménageant ; un cigare de temps en temps ; et des Paraboots. »

Il se leva, disparut, revint avec un sourire inachevé sur les lèvres, déposant devant moi une paire de chaussures amorties :

« Elles ont tenu dix ans, je les mettais encore l'an dernier. Mais ils ont arrêté d'en fabriquer. Pour moi, ce serait la situation idéale : racheter éternellement la même chose. »

Derrière les vitres de ce salon aux rideaux rouges, le monde semblait en exil ; assis sur un canapé de cuir jaune, Michel portait un pantalon de toile orange, une chemise à carreaux, des Paraboots. Sur la table basse, son livre de poche fétiche, *Demain les chiens*, de Clifford D. Simak. Clément aboya, poussant avec sa truffe sa balle vers son maître. Michel se pencha pour la ramasser, la fit couiner, la lança contre le mur :

« L'un de mes loisirs – en fait le seul – consiste à m'étendre sur une chaise longue et à jeter une balle à mon chien. »

Il y avait plusieurs balles. Dehors, le vent décoiffait les moutons. Au fond du jardin, bordant la haie, un bobby, un renard et un lutin souriaient au milieu des branchages ; une table en plastique, blanche, surmontée d'un parasol, était posée sur le gazon ; suspendu à un fil, du linge séchait.

Michel Houellebecq – ses fantasmes, son programme, son univers – appartenait à la classe moyenne. Il ne s'en défendait pas. Le couple venait d'acheter un poste de télévision. Avec Marie-Pierre, ils commentaient, sarcastiques, les interminables documentaires qui déclinent la réalité sur les chaînes câblées. Michel ne résista pas à l'envie de me faire partager sa passion pour Louis de Funès ; il le tenait pour le plus grand acteur du monde. Nous visionnâmes, en nous gondolant, *Le Gendarme de Saint-Tropez*. C'est vrai que ça tenait la route. Claude Piéplu, en snob, était

irrésistible. On était un peu gris parce qu'on avait fini la bouteille de bordeaux.

« Comment vous est venue l'idée de *Plateforme* ?

— À un moment donné, j'étais en Thaïlande et j'ai commencé à écrire une cinquantaine de feuillets sur un voyage organisé. Je me suis interrompu pour me mettre à un récit sur Lanzarote, puis j'ai repris en octobre. J'ai hésité avant d'adopter le "je", et, à ma grande surprise, le roman était fini en mai. Au fil des pages, le personnage de Valérie s'est détaché. Pourtant, d'après les théories développées, elle ne devrait pas exister. »

En toile de fond, un constat amer : les Occidentaux ne savent plus aimer. Chez les nantis, la chair est triste, l'ennui se combat dans des clubs sadomasos. Il était temps de prendre la fuite. En Asie, à Cuba, on trouvait des filles simples et sensuelles qui croyaient encore au plaisir. Pourquoi s'en priver ?

Sur la morne plaine de ses illusions battues par le siècle, Michel, comme en souvenir, avait fait surgir une compagne idéale. La véritable surprise de *Plateforme* tenait à la réconciliation romantique entre le sexe et l'amour. Le roman devrait susciter la polémique. Éloge de la prostitution, mise en pièces du modèle de la femme occidentale, dénonciation de l'islam, les chefs d'accusation ne manquaient pas. Trop fatigué pour se travestir, Houellebecq n'avait pas pris la peine de jouer les humanistes :

« Les Occidentaux ont le droit au plaisir. En Thaïlande, le sexe est une spécialité locale qu'il serait dommage de ne pas goûter. Les conditions de travail sont bonnes, les salaires également. Si elles ne font pas trop de sottises, les filles peuvent se retirer assez jeunes. Ça arrange tout le monde. »

Il ironisa sur les Superwomen :

« Les femmes qui n'ont pas envie de donner du plaisir aux hommes ne m'intéressent pas. »

Il exécrat l'islam :

« La lecture du Coran est une chose dégoûtante. Dès que l'islam naît, il se signale par sa volonté de soumettre le monde. Dans sa période hégémonique, il a pu apparaître comme raffiné et tolérant. Mais sa nature, c'est de soumettre. C'est une religion belliqueuse, intolérante, qui rend les gens malheureux. »

Quelques cibles secondaires, lacérées d'une plume négligente, le fondateur de Nouvelles Frontières, Jacques Maillot, les soixante-huitards bien-pensants du *Guide du routard*. Avec une exquise et réelle politesse, Michel s'en excusa :

« On n'a qu'une vie d'auteur. »

Guérillero apathique, romantique anesthésié, il n'avait plus faim de rien. Il aspirait simplement au repos du guerrier : de l'amour et des cigarettes. Son dernier corps-à-corps serait un body-body.

OceanofPDF.com

L'heure H

Il vient d'obtenir le Goncourt. Au Théâtre de l'Odéon, des gens immobiles patientent, en l'attendant comme un train. À quoi ressemble le milieu littéraire ? À un hall de gare. Différence notable : on sert du champagne au bar. Le lauréat surgit, de retour des plateaux télévisés. C'était – enfin – la gloire. Près de dix ans qu'il l'attendait. On l'applaudit. Il grimpe sur une table de bistrot. Il porte la même tenue que sur l'affiche où il présentait *La Carte et le Territoire* : parka fatiguée, chemise bleue. Un vieux combattant. Il grommelle quelques mots : « C'est bien que je l'aie eu. Si je l'avais pas eu, il y aurait eu beaucoup d'énervement. » Même de sa part, c'est tout dire. Lui, qui la supportait déjà mal, aurait vomi l'époque si elle avait refusé de le consacrer. Frédéric Beigbeder vient le rejoindre : c'est l'un de ses personnages. Michel Houellebecq croque ses contemporains comme des cacahuètes. Pas de sentiments superflus. Puis Teresa Cremisi, PDG des éditions Flammarion ; Raphaël Sorin, son ancien éditeur : « On les a niqués ! » Le vieux gauchiste étreint le réac : Octave Mirbeau saluant Barbey d'Aurevilly. C'est de la littérature. Ensuite, il y a des silences, des bribes de mots. Houellebecq se ronge les ongles. Puis il quitte son piédestal. Bizarrement, on lui amène Michel Rocard : c'est la journée des Michel. « Je ne suis pas compromettant », dit l'ancêtre, éternel distrait qui n'était jamais arrivé à la destination où ses amis l'attendaient. Aucun ministre – fût-il de la Culture – n'a fait le déplacement. Ceux de gauche ne portent pas Michel Houellebecq dans leur cœur. Il s'est infiltré dans leur camp sans qu'ils s'en rendent compte. Ils l'ont pris pour un des leurs parce qu'il fumait bizarrement ses cigarettes et choquait le bourgeois. Maintenant, c'est eux qu'il choque. Ils sont pris au piège.

Tout le monde cherche à approcher le dernier Goncourt. On veut le toucher. Une jolie brune lui glisse que la première fois qu'elle a rencontré celui qui allait devenir son mari, ils avaient parlé de lui. Ça lui rappelle une vague histoire sur Internet. Chez Houellebecq, tout est vague : son regard, ses phrases qui tombent. Il a la gaieté triste. Un bouquet de fleurs à la main, il salue Philippe Djian, Bernard Pivot, Bernard-Henri Lévy. Entre stratèges... Arielle Dombasle tire sur une fausse cigarette chinoise. BHL cite Mao : « Mon amour ! » s'enflamme-t-elle. Irrésistible, elle cite à son tour le Grand Timonier : « Il faut compter sur ses propres forces. »

Dehors, sur les marches, voyant son amie sortir avec sa coupe de champagne, l'auteur-compositeur indolent de *Garçon moderne*, Guillaume Fédou, donne son titre à la soirée : « Extension du domaine de la flûte ».

OceanofPDF.com

La résistante

« Je ne vous salue pas, vous m’avez traitée de mètèque ! »

Philippe Tesson plonge sur elle son regard bleu : « Ce n’est pas impossible », rétorque-t-il, goguenard.

Elle ne s’en tient pas là. Elle a besoin d’adversaires. Elle s’imagine que cela fait d’elle quelqu’un d’important. Elle se tourne vers moi : « Vous me détestez » ! On vient de lui souffler que j’écris dans *Le Figaro*. Je prends l’air étonné. Elle insiste : « Si, puisque vous êtes de droite ! »

Je soupire : « Et si vous n’existiez pas » ?

Depuis quelques semaines, Marcela Iacub incarne le dernier modèle de la rebelle de salon. Elle a couché avec le diable, Dominique Strauss-Kahn, et l’a raconté dans un livre. Elle y décrit son épopée comme si elle était montée au front ; elle a fait l’amour comme on fait la guerre.

Le prix de la Coupole récompense son récit, *Belle et Bête*. Empêtrée dans cette dérision qui, lorsque l’on fera les comptes, aura marqué les premiers pas de la fin d’une civilisation, une majorité du jury a voté pour un livre ennuyeux, prétentieux, qui en révèle plus sur la confusion mentale de son auteur que sur les véritables ressorts de son comportement de victime. Le personnage qu’elle met en scène – double évident de Strauss-Kahn – et qu’elle qualifie de « cochon » est « abject », affirme-t-elle. Ça ne l’a pas empêchée de céder à ses avances. Elle était fascinée, commente-t-elle comme si c’était admirable.

La gauche morale, en panne de grandes causes, a fait de Iacub une sorte de Beauvoir : en voiture, Simone. Bayon, écrivain drolatique, qui s’enorgueillit d’être abscons, lui a adressé une lettre enflammée ; Marc

Lambron, brillant témoin de son époque, qu'il croque d'un style serré, a résumé l'affaire en expliquant que la bonne littérature était une littérature de concierge décrivant la vie de son immeuble : Laclos, Chateaubriand, Stendhal. Et donc, Iacub...

On a ricané. Se reflétant dans les miroirs de la brasserie, droit dans son blazer bleu, appuyé sur sa canne, Michel Déon observe, avec son beau sourire désenchanté, la chute accélérée de son monde. Il en tient devant lui une preuve, minuscule certes, mais éloquente. Deux auteurs-compositeurs cultes de la nuit, Gérard Manset et Christophe, masquent leur colère derrière des lunettes fumées.

En quelques mots, légèrement tremblants et banalement rédigés sur une feuille de papier, Marcela Iacub remercie nommément ses amis et le fantôme de son éditeur, récemment disparu, Jean-Marc Roberts. Elle exprime son sentiment d'incarner la résistance ; on ne sait pas très bien à quoi. En tous les cas, pas au ridicule. En digne héroïne, tombée d'un lit, comme d'autres de haut, elle salue son propre courage, « cette qualité rare et belle ».

« Le monde est sens dessus dessous », me glisse Michel Déon. L'auteur des *Gens de la nuit* a ce rictus féroce qui dit son mépris. Je lui révèle le titre annoncé du prochain livre de Marcela Iacub : *Jouir, obéir et autres activités vitales*.

« Elle aura le Nobel », tranche-t-il.

OceanofPDF.com

Eh, Jay, come back !

Dans les années 1920, Scott Fitzgerald y avait séjourné un été avec sa femme, Zelda. Villa blanche, posée sur un promontoire au-dessus de la mer, à Juan-les-Pins, devenue un luxueux hôtel, le Belles Rives entretient la légende. L'auteur de *Tendre est la nuit* hante les lieux. Sa photo trône au-dessus du bar et, sur les espadrilles blanches que l'on trouve en vitrine, la photo du couple glamour se détache en imprimé.

Le jury du prix Fitzgerald, décerné chaque année au mois de juin, marche sur l'eau. Le lauréat est celui que les jurés attendaient depuis longtemps, l'auteur de *Vingt ans et des poussières*, Jay McInerney. L'enfant terrible du New York des années 1980 vient de débarquer des États-Unis avec son épouse, Anne Hearst, richissime héritière du tycoon de la presse. Dans les années 1970, la famille Hearst avait défrayé la chronique. Kidnappée par des militants de la Symbionese Liberation Army, la sœur d'Anne, Patricia, avait rejoint, l'arme au poing, ses ravisseurs.

Le prix est annoncé sur la terrasse du Belles Rives, devant un échantillon de la bourgeoisie locale. Des quinquagénaires bronzés alignent les coupes de champagne en observant, derrière leurs lunettes noires, la figure étrange de ce que l'on appelle un écrivain. À leurs yeux, c'est plus exotique que de faire du ski nautique.

Après le cocktail, les convives dispersés, les membres du jury se retrouvent pour dîner sur la jetée. Deux tables ont été dressées. Risotto, poisson. On boit du champagne rosé. Jay commande du vin rouge.

À la fin du repas, selon un rituel bien établi, les membres du jury s'éclipsent dans leur chambre ; le lauréat les imite. Ils en redescendent, leur silhouette nouée dans un élégant peignoir blanc. Les plus disciplinés ont

glissé à leurs pieds des chaussons blancs. Les autres avancent pieds nus. Jay vibre d'impatience.

S'invectivant et plaisantant pour se donner du courage, le petit groupe gagne le bout du ponton. La nuit est douce, la jeune épouse de Frédéric Beigbeder, Lara, ravissante.

Les peignoirs blancs glissent à terre. Tout le monde se retrouve en maillot de bain. Au bout du ponton, une échelle descend dans la mer. Sous le ciel étoilé, celle-ci ressemble à un bain d'huile noire. C'est la pleine lune. Jay McInerney descend les marches en premier et, sans hésiter, se jette à l'eau. Romancier léger au cœur lourd, Éric Neuhoff plonge du bord ; il plonge toujours du bord. Paraissant fraîche dans les premiers instants, la mer se révèle d'une température agréable. Les nageurs brillent comme des poissons : « *Fucking Fitzgerald !* » s'écrie Beigbeder. Lara a peur du noir. Au loin, quelques yachts illuminés se dandinent comme des milliardaires repus.

On aperçoit la lumière verte d'un phare. Jay veut la rejoindre. Il se met à nager vers elle : « *I want to go to the green light !* » « Merde, s'écrie quelqu'un, il se prend pour Gatsby ! » Comme il a bu pas mal, on tente de l'en dissuader : « *Eh, Jay, come back !* » lui lance François Armanet. Mais l'écrivain est en pleine euphorie. « *You never will be back* », hurlé-je. Il finit par se résigner et fait demi-tour.

Sur le ponton, en haut de l'échelle, un serveur guette les nageurs. Il a posé sur un plateau des verres de gin tonic. La coutume a été instituée par le premier lauréat, l'élégant Jonathan Dee. Bravant la frayeur du personnel, l'auteur des *Privilèges* était venu en personne surprendre les baigneurs avec des cocktails.

Dans la nuit tendre, fantômes dans leurs peignoirs blancs, les membres du jury savourent cet instant. Après avoir frissonné sur la plage, Lara décide de repartir nager. L'apercevant, l'épouse de Jay se jette à son tour à l'eau. On se croirait dans un roman de Fitzgerald. Anne Hearst court vers la mer, sans même prendre le temps d'enlever sa robe. On dirait qu'elle aussi est poursuivie par des ravisseurs. L'eau atteint le haut de ses cuisses. « Je sens que je dois y aller aussi ! » lance alors la propriétaire de l'hôtel, Marianne Estène-Chauvin. Et elle se jette tout habillée dans les flots.

La journaliste Élisabeth Quin a oublié son maillot. Elle couvre ses seins nus d'une main légère et plonge à son tour dans la mer. Sur le ponton,

témoin lucide de la déroute contemporaine, l'essayiste et romancier Pascal Bruckner observe la scène d'un œil attendri. Derrière la fenêtre de la chambre du premier étage dont Zelda avait si souvent menacé de se jeter, une ombre féminine se profile. Zelda, elle-même, se serait dit que ce soir elle n'était pas la plus folle.

OceanofPDF.com

L'homme invisible

Le dispositif de blocage de la porte d'entrée est capricieux. Posté devant, Frédéric Mitterrand joue les liftiers. Théâtral, il l'ouvre grand devant l'une des figures de l'édition française, Teresa Cremisi : « Un vrai ministre d'ouverture », dit quelqu'un.

À l'Élysée, Nicolas Sarkozy vient d'expérimenter cette figure de style qui consiste, aussitôt élu, à puiser chez l'adversaire des personnalités retournables pour en faire des ministres. Une manière de laisser à penser qu'on a les idées larges quand on n'a pas le courage de ses idées.

Le ministre de la Culture et l'éditrice en vue, ancienne responsable des éditions Gallimard, sont venus à la rencontre de Patrick Modiano. Les éditions de l'Herne consacrent l'un de leurs prestigieux *Cahiers* à celui qui aura bientôt le Nobel.

Fondée au début des années 1960 par Dominique de Roux, la maison d'édition a été reprise une dizaine d'années plus tard par un élève roumain de Dumézil, Constantin Tacou. Désormais dirigée par sa fille, Laurence, elle a été rachetée par un sulfureux homme d'affaires franco-suisse, héritier d'une dynastie banquière ayant fait fortune dans l'immobilier. Lorsque je l'avais rencontré dans ses locaux, cet expert en reprises et liquidations avait ouvert devant mes yeux éblouis la porte d'une pièce dans laquelle étaient alignés sur des cintres des centaines de costumes Francesco Smalto : « Choisissez le vôtre. » La seule idée de côtoyer tous ces inconnus m'avait fait battre en retraite.

En attendant Modiano, Frédéric Mitterrand s'amuse à retracer le destin d'une chanteuse écossaise révélée par une émission de télé-réalité britannique et devenue un phénomène mondial, Susan Boyle. Toute sa vie,

il s'est raconté des histoires. C'est en pensant à elle, confie-t-il, qu'il a eu un accident de scooter. En bon héritier socialiste, Frédéric Mitterrand pense beaucoup aux autres ; non par générosité, mais par fascination.

Enfant, il passait des heures dans les salles obscures pour tenter de fuir la réalité. Son accident l'a écarté des deux-roues. Désormais, à l'image de ses pairs, il circule dans une voiture avec chauffeur.

Patrick Modiano ne viendra pas. L'auteur de *La Place de l'Étoile*, de *Villa triste*, de *Vestiaire de l'enfance* – tous ses titres sont des soupirs – craint la foule et le bruit. Ce classique vit comme il écrit – en suspension. Son œuvre baigne dans la brume. Au besoin, il en vaporise lui-même.

Je lui avais rendu visite un après-midi dans son appartement, près du jardin du Luxembourg. Il occupait le premier étage d'un ancien hôtel particulier. Un large et vieil escalier de pierre menait jusqu'à chez lui. Sur le mur, à la droite d'une porte majestueuse, une inscription dont l'encre avait bavé indiquait que pour sonner, il fallait tirer le cordon. Lorsque je le fis, un aboiement aigu me répondit.

Douglas était un fox sympathique. Il avait cessé d'aboyer aussitôt qu'il m'avait vu. J'avais pénétré dans un salon aux fenêtres hautes et aux murs blancs. Près de la cheminée, il y avait un petit sapin de Noël. Au centre, sur un élégant parquet blond, une table basse. Modiano s'était assis à mes côtés sur un canapé de toile grise. Nous avons conversé pendant plus de deux heures. Il venait de publier un roman dans lequel j'avais décelé, dans un court passage, une erreur bénigne. J'osai la lui signaler. Il me remercia. Plus personne ne devait porter sur ses manuscrits le moindre regard critique.

Une femme de ménage nous avait servi un café. Pendant que nous parlions, elle longeait le mur, un balai à la main. Douglas avait disparu. L'après-midi touchait à sa fin. L'obscurité envahissait le salon. Semblant souffrir pour trouver chacun de ses mots, Modiano n'achevait aucune de ses phrases. Ses mains parlaient pour lui. Elles dessinaient des pensées inexprimables.

J'y voyais de moins en moins clair, en lui comme dans la pièce. Une petite lampe nous éclairait à peine. Douglas vint faire ses adieux : il avait un besoin pressant de sortir. Lorsque je l'imitai, nous n'étions plus depuis longtemps que deux silhouettes flottant dans la pénombre.

Il est moins une

On n'a pas tous les jours 100 ans. René de Obaldia fête ses 99 printemps dans l'appartement parisien de sa fidèle amie, la poétesse Vénus Koury-Ghata. Il est moins une. Chemise noire, cravate rouge, Monsieur le Comte n'a rien perdu de son esprit facétieux. L'œil pétille, les souvenirs affluent chez ce petit homme, jongleur de mots à la vie aventureuse et au désespoir cousu de fil noir. Dans un monde où l'on ne cesse de vouloir tout contrôler, ce farceur impénitent, qui a revêtu l'habit vert, demeure imprévisible. Un « galopin », dit de lui la secrétaire perpétuelle de l'Académie française, Hélène Carrère d'Encausse. À son âge, ajoute-t-elle, émerveillée, il continue à courir après l'autobus comme un lapin.

Pierre Cardin est plus austère. Les milliardaires égarent souvent leur sourire en amassant leur fortune. Ils ont trop peur de la perdre. Quelque chose grince chez le couturier vedette. Ses rouages manquent d'huile. Ce soir, pourtant, il semble d'excellente humeur ; presque détendu. Peut-être le fait d'avoir quelques années de moins que son voisin lui donne-t-il des perspectives d'avenir.

Le visage d'Obaldia se fend d'un sourire énorme lorsqu'il imite l'un de ses classiques, Michel Simon le soir de la première de sa pièce, *Du vent dans les branches de sassafras*. À l'issue de la représentation, l'acteur s'était porté à l'avant de la scène :

« La pièce que j'ai eu l'honneur de présenter devant vous est de... merde, j'ai oublié le nom de l'auteur. »

Le dramaturge tord la bouche pour tenter de singer le visage difforme de Michel Simon : « Cette teinture de cheveux m'a grignoté le cervelet », grognait le monstre sacré.

Obaldia se souvient de ce qui l'a amusé ; fait mine d'oublier le reste. Politesse exquise. Il cite Jouvett : « La vie, mon petit père, manque de répétitions. C'est d'ailleurs pourquoi elle rate si souvent ! »

Puisqu'on est entre quasi-centenaires, Hélène Carrère d'Encausse décrit sa visite épique à Claude Lévi-Strauss en compagnie de celui qui était alors chef de l'État, Nicolas Sarkozy. Le président voulait fêter l'anniversaire du savant. À l'auteur de *Tristes Tropiques*, il posa cette question sublime : « Vous êtes content d'avoir 100 ans ? »

« J'étais effondrée », raconte la secrétaire perpétuelle de l'Académie. Et Sarkozy ajouta : « Vous lisez encore ? »

Obaldia fait signe au serveur que son verre de saint-émilion est désespérément vide. Quelqu'un évoque l'affaire Weinstein, ce producteur américain tombé de son piédestal après vingt ans de domination pour harcèlement sexuel : « Lorsque nos fils sortaient ensemble vers 14-15 ans, la femme de Lévi-Strauss leur donnait des épingles à chapeau pour se défendre contre les messieurs qui voudraient les embêter », glisse Hélène Carrère d'Encausse. Pierre Cardin ouvre l'œil : « Vous croyez qu'ils font encore cela aujourd'hui ? » On le sent inquiet. « Il n'y a plus d'enfants », laisse tomber Obaldia pour le rassurer.

Le dramaturge évoque encore sa visite au lycée Condorcet dont il fut l'élève. La proviseure l'avait invité à venir parler devant une classe : « Je me demandais bien par quoi j'allais pouvoir commencer. Soudain, j'ai eu une inspiration. Je leur ai donné l'appréciation de ma professeur de mathématiques : "Est nul et s'efforce de le rester." Ça a détendu l'atmosphère. »

Obaldia a le don de faire sourire ; de soi, cela va de soi. Maîtresse d'école délicieusement attentionnée, Vénus Koury-Ghata dépose un somptueux gâteau d'anniversaire devant son vieux complice. Puis, avec la timidité d'une jeune fille, la poétesse dont l'héroïque fantaisie masque les déchirures intimes lui récite quelques vers : « Tu prends les années à l'envers/ Plus tu en prends, plus tu en perds. » D'un souffle, qui ne sera pas le dernier, Obaldia efface la lueur de ses dix bougies : « Je suis ébaubi ! Exister, être encore en vie. Mais au fond, le plus invraisemblable c'est d'être né. »

« Qu'est-ce que vous aimeriez comme cadeau ? » lui demande-t-on.

L'académicien réfléchit : « Achetez-moi un ahurissement ! »

Quelques minutes plus tard, il saute dans un taxi en jurant au chauffeur d'imiter une dernière fois Michel Simon sur le chemin du retour.

OceanofPDF.com

L'ombre de lui-même

J'avais fait sa connaissance sur un trottoir, il y a près de vingt ans. Il allumait une cigarette devant les locaux du *Figaro*. 20 ans et des poussières, belle gueule, cheveux bruns semés de mèches argentées, ce séducteur fougueux, doux et naïf, venait de voir mis fin à son stage au *Figaro* pour je-m'en-foutisme indolent. Tandis qu'il me racontait sa mésaventure, lui trouvant un air mousquetaire, je l'avais invité à me rejoindre à la rédaction du magazine voisin. Il suffisait de traverser la rue.

Depuis, Nicolas Rey avait publié quelques romans, maigres et nerveux, parcourus d'aveux foutraques et de fulgurances, qui lui avaient valu une certaine renommée. Il parlait le langage de l'époque. Promu figure à la mode, il avait connu de confortables tirages et les frémissements de la célébrité. Happé par celle-ci, j'avais vu ce jeune homme timide changer, partir au galop sur les pistes mouvantes d'une vie artificielle. Drogue, alcool, il avait cédé à toutes les chimères. J'avais tenté, en vain, de le mettre en garde. Il refusait de faire semblant. Quelque chose l'attirait vers l'extrême. Il avait un besoin, éperdu, d'aimer et d'être aimé.

Nous nous étions perdus de vue. Quand je le revis, quadragénaire, il était courbé comme un vieil homme. Ses cheveux en bataille étaient devenus gris, son corps s'était épaissi, ses gestes ralentis ; son visage était gonflé par les médicaments. L'une de ses hanches était artificielle : la cocaïne, m'expliqua-t-il, lui avait rongé les os. Il avait aligné les cures de désintoxication et ses médecins l'avaient condamné à ne plus boire la moindre goutte d'alcool.

Assis à l'arrière du van qui nous conduisait de l'aéroport de Nice à l'hôtel d'Antibes où nous séjournions, il semblait tombé en léthargie,

comme un clochard sur un banc. Sa tête oscillait d'avant en arrière. Soudain, au milieu de notre conversation, tandis que nous évoquions quelques traditions provençales, il releva la tête et nous interrompit pour dérouler avec une déchirante mélancolie le souvenir de sa première corrida. Son éditrice toréait à cheval. L'accompagnant, sans savoir s'il était pour ou contre ce genre de manifestation, il avait été entraîné au milieu de l'arène. Il se revoyait en train de tirer sur le sol « un taureau mortellement touché et encore frémissant de ses blessures vers le camion réfrigéré où on le découperait ».

Nous l'écoutâmes, stupéfaits, prononcer ces quelques phrases d'un ton désabusé, comme un constat d'accident contre lequel on ne pouvait rien. La vie l'avait débordé. C'était simplement comme cela que les choses s'étaient déroulées.

Aujourd'hui, le taureau, c'était lui.

OceanofPDF.com

Born to be Wilde

C'était une belle journée d'automne. Un rayon de soleil éclairait la pierre blanche, les pavés du cimetière du Père-Lachaise. Marcel Proust, Guillaume Apollinaire, Frédéric Chopin, Jim Morrison, c'était l'endroit le mieux fréquenté de Paris. Jamais on n'avait vu autant de morts vivants. Il y a cent onze ans, Oscar Wilde y avait été inhumé : « Enterrement de seconde classe », rappela le ministre des Arts, du Patrimoine et du Gaeltacht (régions d'Irlande où l'on parle le gaélique) qui avait fait le déplacement. C'était un euphémisme. L'auteur du *Portrait de Dorian Gray* fut jeté en terre comme un objet par la fenêtre. Dans l'étroite société victorienne, il avait bâti avec soin sa propre descente en flammes : « Fatigué d'être dans les hauteurs, je me suis abaissé. » « Nous en sommes tous là », glissai-je à mon voisin qui, en retour, me décocha un coup de coude.

Long manteau noir, silhouette élégante, hanté par ce destin d'homosexuel fracassé, l'acteur britannique Rupert Everett déclama un extrait de la lettre adressée par l'écrivain à Lord Alfred Douglas depuis sa geôle de Reading : « Moi, prince du langage, je n'ai plus de mots pour exprimer ma disgrâce. » Le dandy gisait à terre, piétiné par son orgueil. Une caméra tournait, une centaine de personnes étaient réunies pour célébrer la rénovation de la tombe du grand auteur irlandais. Un gentleman portait un chapeau melon, quelques jeunes filles avaient l'air rêveur, des jeunes gens étaient d'allure soignée. On avait oublié le ^{xxi}e siècle. Nul n'aurait eu l'idée d'arborer aux pieds des tennis. « Ce tombeau n'est pas étranger à la controverse », commenta avec un flegme d'outre-Manche le petit-fils d'Oscar Wilde, Merlin Holland. Bâché pour masquer les parties génitales de l'ange qui le surplombe lourdement, le tombeau de l'écrivain avait été en 1960 la cible

des attaques de deux vieilles Anglaises en furie. Puis il y eut le déferlement des graffitis, les marques de rouge à lèvres : « Peut-être a-t-il songé : protégez-moi de mes disciples », sourit Rupert Everett.

Maculée, la tombe avait été nettoyée grâce aux soins du gouvernement irlandais, avant d'être protégée par une paroi de verre. Elle était désormais à l'abri des excès, de la bienséance comme de la malséance : « Chacun de nous porte en lui le ciel et l'enfer », avait prévenu l'intéressé. Un représentant du ministre de la Culture, Frédéric Mitterrand, lut un texte du ministre rendant hommage à ce « compagnon de séduction dans les bazars nocturnes ». Frédo se laissait aller à ses penchants canailles. Une phrase ultime – « Je meurs au-dessus de mes moyens » – et ce fut l'heure du vin d'honneur à la mairie socialiste du XX^e. On ne peut pas toujours être snob.

OceanofPDF.com

COMÉDIE PARISIENNE

OceanofPDF.com

Talons aiguilles

Sur les pavés de la cour du château de Versailles, elles avancent, d'un pas incertain et fragile. On dirait qu'elles se déplacent sur un tapis à clous.

Perchées au sommet de leurs escarpins à semelle rouge, les femmes en Louboutin sont semblables à *L'Albatros* de Baudelaire : leurs talons aiguilles les empêchent de marcher.

OceanofPDF.com

La gauche canapé

Le jour où Lionel Jospin fut éliminé de l'élection présidentielle au premier tour, on vit des images de lui aux côtés du candidat socialiste défait. Il était effondré et pleurait.

Pierre Arditi est un acteur dont nul ne saurait ignorer qu'il est de gauche. Depuis des décennies, ce beau gosse irascible promène sa belle gueule et sa belle conscience sur les plateaux. Ses colères sont légendaires. Il n'y peut rien : il ne supporte pas l'injustice.

Il y a quelques années, j'avais ironisé sur son engagement lorsqu'il avait prêté son image à une publicité pour une marque de canapés. Ses idées généreuses viraient au confort bourgeois.

Pour le reste, je le trouvais plutôt sympathique ; et bon comédien.

Un soir, je le croise dans un cocktail. Il vient de se faire enlever un kyste à la main droite. Il me la tend en grimaçant. Je fais mine de la lui serrer :

« Cruel ! me dit-il.

— Ça lui apprendra à ne pas être de gauche », rétorqué-je.

Il soupire : cet humour de droite.

Les enfants de la nuit

On dirait les rescapés d'une terrible retraite. L'un d'entre eux porte un chapeau melon émoussé : vieux reste de distinction ou butin de guerre fauché dans un club londonien ? Un autre arbore un feutre mou. « Tu connais Fiona ? » Bien sûr, qui ne connaît pas Fiona ? Comédienne en vue dans les années 1980, la blonde descendante de l'un des plus beaux salauds de la terre, Daniel Gélin, a succombé depuis longtemps à l'ennemi. Héroïne, alcool, la nuit ne porte pas toujours conseil.

Fleurs coupées, les clichés du photographe 100 % nyctalope Foc Kan jonchent les murs de la boutique Les Bains : vingt ans dans le tourbillon du club phare des années Mitterrand. C'était la gauche lumière. Jack Nicholson, Karl Lagerfeld, Catherine Deneuve, Victoire de Castellane, Roman Polanski à la première de *Pirates*. Le public se prend en photo devant ces images d'un paradis artificiel. Sur son iPhone, une ex-blonde affiche le portrait de sa petite-fille tenant une pancarte : *I love grand-mère*. Un verre de vin blanc dans la main gauche, une sexagénaire en cueille un deuxième de la main droite : vieux réflexe professionnel. L'ex-mannequin devenu photographe, Jean-Marie Marion, a toujours belle allure. « Oui, c'est lui, celui qui a les cheveux gris ondulés », explique une habituée à sa copine pour présenter le maître du lieu, Jean-Pierre Marois. Ce dernier l'a hérité de son père, financier avisé qui n'avait jamais imaginé que ses investissements pourraient connaître un tel destin.

« C'est surexposé, c'est marrant ! » commente quelqu'un devant un selfie. Pressé par la foule, son visage de lune souriante posé sous un drôle de galurin, Foc Kan se laisse bousculer comme une quille. Sur les joues de ce témoin jovial de quarante ans de vie nocturne, des traces de rouge à

lèvres s'étaient comme des serviettes sur la plage. Nul ne sait très bien qui il est. Il vit dans une chambre noire. Né en 1949, pedigree incertain, ce ludion goguenard se faufile dans tous les cocktails de Paris. Dans son éternelle veste en tweed, sa frêle silhouette voûtée ploie sous le joug de son Nikon. Des phrases courtes, sans queue ni tête, s'échappent de sa conversation. Il rigole de tout, dit n'importe quoi pour faire croire qu'il est n'importe qui. Se fondre dans le décor est sa manière d'échapper à on ne sait quel ennemi.

Un prince déchu émerge de son royaume. Chaussures rouges, casquette de cuir noir, appuyé sur sa canne, l'ancien DJ star du Palace, Guy Cuevas, devenu aveugle, habite à jamais la nuit. « J'ai vu une photo de ma tante ! » s'émerveille un spectateur trentenaire. Des sourires extatiques semblent collés sur certains visages. On dirait qu'ils n'en reviennent pas d'être là ; ou simplement encore en vie. Une phrase tourne en boucle : « Je me souviens. » Un type qui a tenu une agence d'hôtes dans les années 1980 raconte à un jeune couple éberlué l'atmosphère des Bains d'alors : « J'y allais pour surprendre celles qui sortaient en boîte. Le lendemain, elles étaient virées. » Le bavard fait défiler ses photos sur son téléphone portable : « Là, dit-il, c'est mon ancienne assistante, Céline. Elle est devenue un temps la copine de Clooney ; là, c'est Clint Eastwood. » Tout le monde était célèbre. Une ex-coco girl est partie avec l'animateur Stéphane Collaro.

Au détour d'une phrase, le beau parleur laisse échapper qu'au début des années 1970, il avait adhéré aux Jeunes Giscardiens. On a oublié combien ce long de fil de fer hautain avait électrisé la France de l'après-gaullisme. À l'époque, VGE, c'était la modernité. Le prolongement de BB en politique : un séducteur que Roger Nimier avait mis en scène dans *Les Enfants tristes*. L'écrivain lui reprochait d'avoir « quelque chose de cérémonieux ». « Qu'est-ce que tu fais ? » lance une poupée panthère un peu désarticulée à son amie en consultant l'heure sur sa montre. « Je vais rentrer, dit cette dernière, je n'ai pas envie de prendre le métro, toute seule, trop tard. »

Retour sur les quais de la réalité. Sur une enceinte, un autocollant rouge scande, tel un miroir son reflet, cet implacable slogan : « *Fukushima mon amour* ». Je quitte les Bains, avec le sentiment d'avoir échappé à une catastrophe nucléaire.

L'héritage de Léo

Enfant, elle ignorait que ce n'est pas ainsi que vivent les enfants : « J'étais là tous les soirs », se souvient-elle. À l'occasion de la sortie de ses mémoires, Annie Butor, belle-fille de Léo Ferré, reçoit à la Villa d'Este. Ce célèbre cabaret, créé en 1930 par un aristocrate italien, le baron d'Este, avait été offert par celui-ci à sa maîtresse. Les hommes alors savaient être galants.

Léo Ferré s'y était produit en 1958. Quelques années auparavant, il avait épousé sa muse, Madeleine Rabereau, dont Annie était la fille. Cette dernière raconte qu'à cette époque, devant l'entrée, un homme en casquette ouvrait en souriant les portières des belles voitures. En émergeaient des maîtresses femmes, parées de bijoux, en manteaux de fourrure. L'adolescente était émerveillée par ce spectacle ; elle avait 14 ans.

Léo Ferré avait hésité à accepter la proposition de la Villa d'Este : il en avait marre des cabarets. Mais c'était bien payé. Les idéaux du poète anarchiste allaient finir en monnaie de singe, en compagnie de la guenon que lui et sa femme avaient adoptée et qu'il présentait, sans sourire, comme sa « vraie » fille. On comprend la douleur de sa rivale et ses ravages intérieurs.

Sur scène, cheveux gris hirsutes, chemise noire, pochette rouge, forcément maigre, un de ses héritiers, Claude Puyalte, guitariste que l'on aurait dit sorti d'une pochette de disque de son maître, interprète en serrant les poings des morceaux fétiches : « Qu'on puisse dire un jour/ Et quant à l'amour/ il n'a aimé qu'elle. » Ses phrases semblent le déchirer comme une feuille. Dans son dos, sur un écran, un film en super 8 déroule des images tremblantes, en noir et blanc, d'un lointain été : Léo à la plage. « Je l'ai vu

chanter “Ça t’va à genoux” devant maman », murmure, attendrie, la fille de Madeleine.

Autour de la table, le stylo de Wolinski court comme un cheval sur son carnet : chacun ses notes. Loup solitaire, l’infatigable frondeur capitalogauchiste a enlevé sa cravate : « Ça sent la révolution », dis-je. « Jolie même, c’était moi ! » s’enorgueillit Annie Butor, les yeux embués, dévorant des yeux le guitariste qui reprend ce morceau. « N’en déplaise à Juliette Gréco. »

Les femmes sont sans pitié, surtout entre elles : « Vous savez, dit l’une d’entre elles assise au bout de la table, j’ai connu tout ça en vrai ! » Benoîte Groult est une vieille dame. Cette romancière féministe a été, avec son mari Paul Guimard, très proche du couple. « Je vais bientôt revoir Léo », murmure-t-elle ; « Mais il est mort, maman ! » la reprend doucement sa fille, Blandine. Comme si elle ne le savait pas...

OceanofPDF.com

Mourir d'amour

Dans la nuit de cette fin d'été précoce, la boule verte de *La Seine Musicale*, paquebot arrimé sur l'île Seguin, se détache, telle une boule de cristal lumineuse. Ce soir, on n'y lit pas l'avenir mais le passé, à travers la figure retrouvée de Maria Callas.

L'accès se fait par une passerelle en bois, comme autrefois dans les châteaux du Moyen Âge. Le béton a remplacé la pierre, le verre renvoie la lumière. Les voitures sont priées de passer leur chemin. La Seine longe ce décor moderniste. À l'intérieur de l'édifice, longue de plus de 200 mètres, une « Grande Rue » dessert de multiples salles. Dans l'une d'entre elles se niche l'exposition sur la célèbre cantatrice disparue le 16 septembre 1977 à Paris. La diva n'habitait pas Boulogne, mais avenue Paul-Doumer, près du Trocadéro. Brigitte Bardot avait vécu non loin de là. À cette époque, le XVI^e arrondissement était le centre du monde.

Des vidéos font revivre la Callas : « J'ai souvent joué à l'Opéra des héroïnes qui meurent par amour, dit-elle de sa voix inimitable. C'est quelque chose que je peux comprendre. J'aurais fait pareil à leur place. »

Le plus beau règne, c'est celui de la simplicité.

Tout est dérision

Dans ces années-là, Édouard Balladur siégeait à Matignon et François Mitterrand trônait à l'Élysée. Ce socialiste de composition n'était pas du genre à boudier les millionnaires. Par un curieux hasard, la plupart de ses amis l'étaient. L'un d'entre eux, André Rousselet, avait fondé sous son œil bienveillant Canal +, première chaîne payante. Une bonne affaire. On y tournait la politique en dérision. Et bientôt tout en dérision. Ce fut pour la gauche morale le prix de sa trahison.

Après l'arrivée des socialistes au pouvoir, c'est sur les plateaux de Canal + que dans les années 1980 elle retourna sa veste en direct. Place au ricanement généralisé. Désormais, un bon designer vaudrait mieux qu'un exégète de Karl Marx ; ce fut l'heure de Karl Zéro. L'argent et la cocaïne coulaient à flots, les idées généreuses, qui ne coûtaient pas grand-chose à ceux qui les diffusaient, remplacèrent la générosité. L'avènement des bourgeois bohèmes était en marche.

Vingt ans plus tard, le long de la Seine, posés sur les quais, dans des fauteuils club, des canapés Chesterfield, de vastes restaurants au désordre habilement mis en scène accueillent ces rebelles en cachemire. Ce soir, ces enfants gâtés de la télé câblée se sont donné rendez-vous dans l'un de leurs QG, la Plage parisienne. Une lueur d'épuisement dans le regard, une écharpe en lin nouée autour du cou, la barbe naissante pour les hommes, les femmes en pantalon étroit, quelques blousons de cuir. Un mojito, sinon rien ; ou un verre de vin rosé : pique-nique chic. Dans un coin un pianiste joue du Gainsbourg, le plafond est peint en noir, comme les murs de son appartement, rue de Verneuil. À l'entrée, une tombola pour les enfants malgaches. L'animateur sarcastique Karl Zéro a perdu tous ses cheveux et

pris du ventre : c'est le destin. Renaud Le Van Kim est devenu un réalisateur fétiche, Jean-Louis Costes a des parts dans l'affaire. Au vestiaire, un quinquagénaire drague une hôtesse aux traits asiatiques :

« Vous êtes de quelle origine ?

— Vietnamiennne.

— Quelle horreur ! Ma femme est partie avec un Vietnamien. »

Divorce pour tous. « Ça va ? s'inquiète une jeune femme brune auprès de son amie. T'as l'air saoulée ! » « Comment tu dis que tu t'appelles ? s'enquiert un autre. — Damien, lui répond son voisin. — Très heureux de l'apprendre. Excuse-moi, poursuit l'homme à la mémoire flottante, ça fait longtemps que je ne t'avais pas vu. »

Vingt ans après, la confusion règne. Des invités arborent un panama avec un bandeau rouge comme ceux que l'on distribue à Roland Garros. Henri Leconte, gaucher aux fulgurances imprévisibles, y fêtera bientôt ses 50 ans. Il est tendu comme un revers.

Les assiettes se remplissent sans bousculade. Personne n'a peur d'avoir faim. Au milieu d'une conversation, un type éclate de rire : encore un truc appris à la télé. Une fille s'interroge, avant de se lancer, sur le goût des petites pommes de terre. « Elles sont cuites, dis-je. Comme les carottes. »

Elle sourit, par habitude.

Service incompris

Au dos de la carte de visite du restaurant où il travaille comme serveur, il a griffonné ces quelques lignes :

« Mademoiselle, vous êtes d'une beauté troublante. Je crois même que je n'ai jamais été aussi troublé. »

Elle me montre sa carte : Guy Jackson la lui avait glissée après lui avoir servi son café.

Elle ne l'a jamais revu.

OceanofPDF.com

La revanche d'une blonde

« Bernadette est déjà là, vous pouvez y aller. » Tour carrée veillant sur son territoire, l'organisatrice des dîners du Tout-Paris, Françoise Dumas, libère la voie.

Le gala annuel de la Fondation Pompidou présente un film en avant-première à l'UGC Normandie. Les photographes sont à la fête. Quand l'un d'entre eux s'écrie : « Monsieur le Président », tous les invités tournent la tête.

La plupart des sièges sont recouverts d'un bandeau rouge comme s'ils avaient, eux aussi, droit à leurs décorations. Ils sont réservés. S'approchant de l'un d'entre eux, un type aux mouvements saccadés se penche sur sa voisine. L'entourant de ses longs bras, surjouant avec naturel une bonhomie qui n'est pas la sienne, l'ancien chef de l'État, Jacques Chirac, embrasse les joues creuses de son ancienne ministre, Roselyne Bachelot.

Stéphane Bern présente la soirée. Masquant son ambition sous des boucles enfantines, cet animateur au visage poupin est parvenu à habiter le monde dont il a rêvé : celui des princesses et des privilégiés. Raillé pour son affabilité, son sourire et la vivacité de ses reparties désarment ses adversaires.

Bernadette Chirac s'avance à petits pas vers l'estrade. Depuis que son mari a quitté l'Élysée et tourne en rond dans sa cage vide, cette femme de fer, longtemps tenue pour quantité négligeable, prend sa revanche. Elle règne, impitoyable, sur le Tout-Paris, distribuant plus facilement les mots assassins que les compliments. Il ne faut jamais laisser une lionne blessée en liberté.

Guillaume Canet et Philippe Magnan interprètent les personnages principaux de *L’Affaire Farewell*. Inspiré d’une histoire réelle, le film met en scène un faux François Mitterrand et un vrai Ronald Reagan ; on aperçoit ce dernier en train de regarder un western.

À peine la projection achevée, Jacques Chirac se lève et, fonçant sur le metteur en scène, l’alpague bruyamment :

« Je suis déçu... » lui lance-t-il.

Interloqué, le réalisateur se fige.

« Par la traduction de certains propos en russe, poursuit Jacques Chirac.

— Vous parlez russe ?

— C’est ma première langue. »

Il jubile. On dirait un gamin. À cet instant, Bernadette Chirac le rejoint. Elle a eu le temps d’entendre les derniers mots de son mari. Sa réplique cingle comme un coup de fouet :

« Mais on s’en fout ! »

Autour de nous, personne ne réagit. Chirac encaisse en silence. Ses bras sont retombés, son sourire s’est crispé : « À demain, 10 heures », dit-il en s’enfuyant. Comme toujours, il délaisse les mondanités et n’assistera pas au dîner de gala qui se tient au George V. Un sourire victorieux sur les lèvres, Bernadette Chirac le regarde s’éclipser : « Le problème, laisse-t-elle tomber, c’est que le jeune loup s’est mué en vieux renard. »

Elle n’a plus de pitié.

Amer triomphe

« La vie des riches, disait Oscar Wilde, est une turbulence dans le vide. »

Lors du cocktail d'ouverture de l'un des derniers palaces parisiens, le Mandarin Oriental, sur son tee-shirt elle affiche ce slogan orgueilleux : « Je suis unique au monde ».

Hermine de Clermont-Tonnerre appartenait à l'une des lignées les plus prestigieuses de l'histoire de France. Après s'être parée de l'aura de ses ancêtres, cette figure mondaine trouva la mort, à 54 ans, en conduisant une moto qu'elle avait empruntée à l'un de ses amis. Elle portait un casque trop grand pour elle, comme son nom. La moto était une Triumph.

OceanofPDF.com

Fashion victim

Un long type brun passa devant moi dans une robe sombre à dentelles, glissée sur un jean ; il tenait un sac à main.

Une fille lui donnait la main. C'était plus prudent : il avait l'air un peu perdu. Un autre avait gardé sa capuche. La plupart des hommes avaient les cheveux longs, comme les rockeurs dans les années 1970. On se croit unique, on photocopie son voisin. C'est ainsi que l'homme devient idiot. De nombreux convives étaient vêtus de cuir. La majorité des filles étaient brunes, avec un excès de rouge à lèvres ; les garçons en tee-shirt étaient mal rasés. On était au Silencio, dans le club ultraprivé imaginé neuf mètres sous terre, rue du Faubourg-Montmartre, par le réalisateur David Lynch.

C'était une sorte d'abri antiatomique à l'ambiance underground. Les plafonds étaient bas, voûtés ; les murs dorés comme des lingots : « J'ai dessiné des tapis inspirés de mes tableaux », avait confié le metteur en scène de *Mulholland Drive*. On s'y enfonçait comme dans la nuit. La lumière feutrée laissait une partie des visages dans l'ombre. Une lueur verte courait sur le sol le long d'un couloir. Dans les miroirs des toilettes, les night-clubbers sonnés voyaient se refléter des paillettes dans leurs pupilles. On se serait cru dans un film de science-fiction : *New York, 1997*. Il avait dû y avoir une explosion quelque part, en surface. Personne n'était habillé pour sortir. Ces êtres souterrains semblaient avoir été jetés dans la rue. Un émule de *Crocodile Dundee* aux longs cheveux blonds, surmontés d'un chapeau de brousse, portait un blouson de cuir rouge criblé d'épingles à nourrice : fan d'architecture, de mode et des Los Angeles Lakers, le mystérieux milliardaire américain James Goldstein promenait sa silhouette de vieil hors-la-loi dans un monde où le plus dangereux était de la respecter.

Photographe fétiche des oiseaux de nuit dans des poses érotiques, Ellen von Unwerth brillait comme un objectif dans sa veste à paillettes. Le vieux monde paraissait s'être volatilisé. Des poteaux torsadés imitaient des lianes, des filles dansaient entre elles sur le dance-floor saturé. C'était la jungle urbaine. À l'écart, dans une sorte de caisson faiblement éclairé, étanche et aéré, des fumeurs tiraient sur leur dernière cigarette. Certains étaient assis sur le sol. On aurait dit des clandestins. La plupart devraient rapidement mourir intoxiqués.

Excuse me, disaient les serveuses en se faufilant avec leur plateau. Au bar, on servait des cosmos, cocktails à base de sureau. « T'es parti à quelle heure ? demanda un type à son voisin. — Trois heures et demie. — Pourquoi t'es pas resté ? Après, c'était une boucherie. » L'actrice espagnole Rosy de Palma baignait dans son élément : l'exagération du domaine de la déflagration. Joey Starr jouait les durs pour montrer qu'il avait du cœur. D'un bras puissant, un colosse noir dissuadait les amateurs de le prendre en photo.

Au petit matin, sur les dix-huit exemplaires exposés de la vedette de la soirée, la précieuse bouteille de vodka *Absolut* – habillée d'ailes noires par le couturier avant-gardiste Gareth Pugh –, il n'en restait plus que dix-sept. Encore une *fashion victim*.

Un jour aux courses

Une poignée de gentlemen en chapeau melon posent comme un tableau d'époque ; quelques femmes à la coiffure fantaisiste entretiennent une illusion d'élégance. Pour le reste, les invités réunis ce dimanche sous la tente du salon Longchamp affichent une triste et grise uniformité. Même sur le célèbre hippodrome imaginé sous l'Empire par le duc de Morny en bordure du bois de Boulogne, l'habit n'est plus de rigueur. Gavée de plaisirs éphémères, la haute bourgeoisie a depuis longtemps troqué les principes hautains de l'aristocratie contre les vertus d'un confort vulgaire. Plus personne ne veut s'encombrer de rien.

La moustache fournie, chemise rayée et cravate sombre, des hommes au teint mat et aux yeux noirs tiennent la vedette. Nouveaux mécènes du Prix de l'Arc de triomphe, les Qatariens sont venus en force. Cédant au charme de leurs fortunes clinquantes, l'Occident leur déroule des tapis venus d'Orient.

Salué en monarque par le président de France Galop, Bertrand Bélinguier, le cheikh Abdallah ben Khalifa al-Thani fait grise mine. Dans la 7^e course, son pur-sang vient de s'incliner devant celui de son cousin. Les affaires de famille de ce minuscule émirat se règlent sur le pré d'une ex-puissance coloniale.

À quelques instants du départ de la course reine, tous les regards sont tournés vers la piste. Les plus grandes fortunes de la planète s'y affrontent. L'épreuve se court sur 2 400 mètres et compte dix-huit partants. L'Aga Khan y a trois chevaux engagés. L'outsider s'appelle Saonois. Ce petit prodige de 3 ans, acquis pour 10 000 euros par un amateur éclairé dont la

profession de boulanger sonne comme une farce, est entré dans la légende après sa récente victoire au Prix du Jockey Club.

Nous sommes quelques-uns à croire en ses chances, dont le ministre de l'Agriculture, Stéphane le Foll. Les cotes s'affichent sur des écrans géants. Les commentaires vont bon train. Monté par le jockey phare Christophe Soumillon, le Japonais Orfevre fait figure de favori. Un homme d'affaire français, Henri de Pracomtal, rejoue pour son entourage la victoire de son poulain sur ce même terrain en 2011 : « Il entre en dernier dans la ligne droite. Et soudain, à 250 mètres de l'arrivée, un trou de souris. Il fonce ! À 50 mètres, il relève la tête : il a gagné. Je hurle ! »

Il hurle encore.

« Combien avez-vous de chevaux ? s'enquiert son interlocutrice.

— Trop ! » rétorque-t-il.

L'avocat Tony Dreyfus a parié sur le numéro 13, Camelot. Il se fie à la réputation de son jockey, l'Italien Lanfranco Dettori.

Le départ de la course est donné. Au bout des jumelles, les pur-sang flambent comme des torches. On voit les jockeys sauter comme des bouchons. Un seul d'entre eux sera de champagne. Le public crie, lance des noms à la volée. Des pieds martèlent les tribunes. Saonois est distancié.

Dans une ultime accélération, encouragée jusqu'à l'hystérie par ses supporters, l'inattendue Solémia coiffe Orfevre sur le poteau. Saonois se place dans les derniers, juste devant Ernest Hemingway. Je cherche des yeux le boulanger. Il a disparu. Lui et moi sommes dans le pétrin.

Crin noir, robe baie, Solémia, 4 ans, défile devant les tribunes. La fille de Poliglote et de Brooklyn's Dance appartient à la famille propriétaire de Chanel, les Wertheimer. Défiler lui est naturel.

Une vie de moine

Quai numéro 6, port de Cannes. Le *St Honorat* se dandinait sous un ciel bleu pâle. On entendait le cri des mouettes, le claquement des cordes sur lesquelles tirait, comme s'il voulait s'en évader, le navire attaché. Sur son flanc, ce slogan paisible : *Abbaye de Lerins, une île, des frères*.

Le bateau de 16 h 30 était le dernier du jour à faire la traversée. 136 passagers, indiquait un écriteau. Seules deux personnes avaient pris place à bord. Autant que l'équipage. Le capitaine portait un blouson vert et un bonnet vissé sur le crâne, la femme qui le secondait largua les amarres.

La traversée durait une vingtaine de minutes. C'était assez pour quitter le monde enfiévré de la Croisette. En haut de l'embarcadère, un moine guettait, le sourire aux lèvres : frère Marie-Pâques. À quelques encablures de la ville où triomphaient chaque année les paillettes et le strass d'un théâtre d'apparences, il m'avait promis calme et méditation. Vingt-quatre heures de silence dans la vie d'un homme.

Les joues rondes, la mine avenante d'un moine de publicité, il me tendit la main. Sous son allure paisible, je n'ignorais rien de son itinéraire tourmenté. Fils de paysan, enfant de chœur modèle, à 10 ans il séchait les cours pour aller à la messe. Quelques années plus tard, l'adolescent devenu rebelle avait sombré dans la drogue. C'étaient les années 1970. Apiculteur dans le Larzac, il veillait sur 250 ruches : *peace and love*.

En remontant vers le monastère, une lueur dans les yeux, frère Marie-Pâques revint sur la manière dont il avait reçu l'appel de Dieu. C'était un jour précis : le 15 juillet 1984. « Une voix intérieure m'a dit : je te veux au monastère. C'était une certitude. Dieu parle à chacun d'une manière singulière. Moi c'était une voix un peu forte... »

Il souriait : « Les grands hommes de la bible ont eu ce même parcours. Interpellation, réponse, c'est aussi simple que cela. » Il parlait d'évidence, d'un ton calme : « Tout s'éclaire lorsqu'on s'ouvre à la confiance et à l'abandon. Au don de soi : “Vous faites ce qu'Il vous demande et Il vous donne la lumière.”

— La foi soulève des montagnes », murmurai-je.

Chef économiste de l'abbaye, frère Marie-Pâques, s'il communiait avec le ciel, avait aussi les pieds sur terre. Après la replantation du vignoble de l'île, il avait eu pour mission de commercialiser le vin de Lérins dont la réputation s'était étendue dans le monde entier. La production – 40 000 bouteilles – était exportée jusqu'au Japon. Le moine se flattait pour ce faire d'utiliser des méthodes de marketing éprouvées ; sans jamais perdre de vue ses propres valeurs.

De l'infirmier au bibliothécaire, une vingtaine de moines participaient à la vie du monastère. La communauté s'inspirait de la règle de saint Benoît et de la tradition monastique cistercienne dont l'origine remonte à l'abbaye de Cîteaux, fondée en 1098. La journée se déroulait selon un rite implacable : lever 4 heures, vigiles 4 h 15. Les offices se succédaient avec une régularité de métronome jusqu'au soir. Laudes, eucharistie, sexte, vêpres, complies... « Une vie bien tracée rend libre, dit frère Marie-Pâques. Lorsqu'on a choisi, on supprime le reste... S'en tenir à ses choix apporte sérénité et paix. »

Quelques pensionnaires extérieurs étaient autorisés à séjourner sur place sous réserve qu'ils respectent les consignes de prière et de silence. Ce soir, j'étais l'un d'entre eux.

À 18 heures, on célébrait les vêpres. Dans le chœur, les moines en coule – tunique à capuche – psalmodiaient dans une lumière douce. Déclamés d'une voix monotone, des lambeaux de phrases se détachaient des ouvrages sacrés. La violence des textes me surprit. Ils ne parlaient que de vengeance, de violence ; de la nécessité de combattre le mal pour le surmonter, le canaliser : « Le retrait du monde ne signifie pas l'esquive mais un face-à-face impitoyable avec la lourdeur de la condition humaine. La Bible n'est pas un livre d'angélisme. Avant de trouver la paix, il importe de faire la guerre aux démons qui nous menacent. »

Des moines toussaient sans arrêt, un autre se raclait la gorge ; un troisième se mouchait bruyamment. Nulle trace de sophistication. Un

dernier bâilla. C'était la vie à l'état brut, loin de tout sentimentalisme. L'être humain face à ses instincts.

Une heure plus tard, devant le réfectoire, frère Philippe agita une cloche pour appeler les pensionnaires au repas du soir. Chacun s'assit de part et d'autre d'une longue table en bois rectangulaire déjà dressée. Le dîner se déroula dans un silence religieux. Une sœur sourit, un retraitsant servit, sans un mot, le potage ; un autre versait de l'eau : « Il n'y a pas de véritable amour sans service de l'autre », avait souligné en guise d'introduction le père prier. On entendait distinctement le bruit des cuillères qui raclaient les assiettes. L'absence de paroles donnait au moindre geste une forme de gravité. Tout prenait un sens. Sur une cassette passaient des extraits de l'Encyclique du pape Jean XXIII, suivis d'une sonate de Beethoven. On pouvait se resservir de potage. Le pain servait à nettoyer méticuleusement son assiette. Rien ne devait se perdre.

Poisson pané, légumes, yoghourt nature, le menu tenait sur une ligne. « On n'oubliera pas de faire la vaisselle, conclut frère Philippe. Et de mettre la table pour demain... La retardataire arrivera la première », ajouta-t-il sur le même ton doux.

Dans la cuisine, l'eau était déjà dans les bacs : savonneuse d'un côté, claire de l'autre : « Quand on a choisi sa voie, tout est simple. » Certains faisaient la plonge, d'autres essuyaient. Les rôles se répartissaient naturellement. Au mur, sur une feuille blanche, cette consigne unique : *Silence*. Concentré sur ses gestes, chacun n'était plus qu'une pièce, essentielle, d'un rouage dont la mécanique avait quelque chose de rassurant.

Dehors, la nuit était tombée. Longeant les murs faiblement éclairés par une minuterie qui s'éteignait aussitôt après chaque passage, ceux qui le souhaitaient gagnèrent l'église pour les complies. Le chœur était plongé dans la pénombre. Seul au centre de l'édifice un halo de lumière entourait une croix. La voix rauque des moines donna à nouveau le frisson. Un *Salve Regina* fut repris dans le noir.

En sortant de l'église, je longeai les murs en tâtonnant jusqu'à l'escalier de pierre qui menait à ma cellule. Une âme charitable m'avait prévenu : du jardin à la cellule, comptez trois paliers. Entre chaque palier, six marches. Je les gravis dans l'obscurité, les comptant une à une comme si chacune d'entre elles pouvait être la dernière.

Le lendemain, à l'aube, j'écoutai les dernières leçons du père prieur. À bord du bateau qui me ramena à la vie ordinaire, les touristes, venus photographier dans un bref aller-retour ce décor de film, durent me trouver songeur.

OceanofPDF.com

Vous avez quel âge ?

Pour éviter d'avoir à serrer les mains, il a noué un faux bandage autour de sa main droite. « Peter Lindbergh est en ville », proclament les affiches qui annoncent son exposition au C/O de Berlin. Cette effervescence le fait sourire ; beaucoup de choses le font sourire.

Son regard doux a éclairé les plus beaux top modèles de la terre ; il ne l'a jamais perdu. C'est un miraculé de la gloire. Si ses modèles sont de liberté, c'est qu'ils ont posé avec un naturel qui était aussi le sien. Il n'a rien volé à ceux qu'il a immortalisés ; il révélait leur fragilité.

Il est 6 heures du soir. Entouré de sa femme, Petra, de son fils Josef, blondinet de 8 ans, l'homme costaud finit son entrecôte à la table de la brasserie Borchardt, haut lieu berlinois. Il est en plein régime ; il a déjà perdu quinze kilos. Il raconte sa conférence de presse de la veille. Les journalistes se pressaient dans la salle. Au moment des questions, un gamin avait levé le doigt : « Vous avez quel âge ? » Peter éclate de rire, en brandissant son verre de chablis. On dirait un personnage de Flaubert.

Ma nuit avec Marlene

Dîner privé dans la suite dite « Marlene Dietrich ». La star a fait savoir qu'elle ne pourrait y assister. Elle s'était endormie depuis le 6 mai 1992. Ce jour-là, elle avait demandé à sa secrétaire de lui fournir des somnifères. Elle s'était brisé le col du fémur ; le cœur, c'était fait depuis longtemps. Elle avait 90 ans ; il était temps qu'elle rejoigne les anges.

La table a été dressée dans la chambre 401 de l'hôtel Lancaster que l'actrice avait occupée, durant trois ans, à la fin des années 1930. Pierre Passebon, esthète à la voix douce et aux traits d'humour perçants, expose à la Maison européenne de la photographie ses plus beaux clichés de Marlene. Avec la complicité du journaliste Henry-Jean Servat, amoureux pétulant des figures de l'âge d'or du cinéma français, il a convié une poignée d'amis.

L'ordonnancement de l'époque a été pieusement reconstitué : divan de velours mauve, bureau Louis XV, piano à queue Erard en érable ondé. Tout est à sa place comme en cette fin d'après-midi où le chanteur Jean-Jacques Debout était venu frapper à la porte de la divine, tremblant comme une partition. La veille, le directeur de l'Olympia, Bruno Coquatrix, avait appelé le jeune homme pour l'informer que la grande Marlene avait émis le souhait de le rencontrer. Elle l'avait aperçu sur le plateau de l'émission télévisée de Jacqueline Joubert. Le débutant avait bouleversé la star par sa ressemblance avec l'amour de sa vie, Jean Gabin.

Lorsqu'elle lui avait ouvert la porte, Marlene portait un blouson en jean orné d'une Légion d'honneur et des boots en croco noir. « Champagne ? » avait été son premier mot. C'était sa boisson préférée. Elle en abusait. « J'ai pris un scotch-coca », dit Jean-Jacques Debout. Une boisson d'homme. Le

chanteur avait 19 ans ; il avait un besoin urgent de vieillir. Ses souvenirs tournent dans sa tête comme un 33 tours : « Ses cheveux blonds étaient rejetés en arrière, elle portait des lunettes sur le front. » Marlene lui avait proposé de faire la première partie de son Olympia. Ils étaient restés liés pendant plus de trente ans.

Jean-Jacques Debout s'assoit au piano pour interpréter l'un des morceaux qu'il a composés pour Marlene. L'ombre de cette dernière flotte comme un nuage. Autour de la table, poupée de cire, l'épouse du compositeur, Chantal Goya, l'observe avec tendresse. Elle aussi a été une reine éphémère. Idole des enfants, elle a tout perdu en un instant. Il y a plus de trente ans, un vendredi 13 décembre, à la télévision, elle a craqué en direct. Soudain, sa gentillesse apparente s'était évanouie et elle était apparue comme une sorcière. Les enfants avaient pris peur ; leurs parents aussi. Les critiques s'étaient déchaînés. La carrière de Chantal Goya s'était brisée.

Je suis assis à côté d'elle. Vive et drôle, elle vaut bien mieux que son statut de marionnette ou de chanteuse un peu niaise. Elle raconte ses souvenirs. Née Chantal de Guerre, à Saigon, elle aspirait à devenir reporter. C'est Daniel Filipacchi, en quête d'une Sylvie Vartan brune, qui l'avait poussée à chanter dans les années 1960. Elle fredonne le refrain de son premier tube : « C'est bien Bernard... le plus veinard de la bande. »

Son destin avait basculé sur un plateau de télévision. Jean-Luc Godard cherchait une héroïne pour son film, *Masculin féminin* ; il avait flashé sur ce petit bout de femme. Le cinéaste d'*À bout de souffle* lui avait donné rendez-vous au théâtre des Champs-Élysées : « Maman m'avait dit : tu évites les hommes en imperméable. » Il en portait un. Elle aurait dû s'en méfier. « Le plus con des Suisses » l'avait scrutée avec intérêt : « Vous avez le visage que je cherche. » Elle avait accepté le rôle.

Goya revient à Dietrich. Elle l'avait rencontrée en 1963. Elle s'en souvient comme si elle était encore assise à ses côtés : « Jean-Jacques était monté me chercher. Marlene nous attendait dans la voiture. Elle avait pris place à côté du chauffeur : "Voilà donc votre petite Lolita !" avait-elle lancé à Jean-Jacques en se retournant. On allait voir Johnny Hallyday à l'Olympia. Placée derrière elle, dans la salle, j'étais fascinée par la vision de ses gants qui applaudissaient. »

L'avantage des absents, c'est qu'ils ne sont plus là pour vous interrompre, ni vous corriger. Marlene est à la fête. Chantal Goya évoque

encore un dîner à l'Odéon, au restaurant La Méditerranée, en Mai 68. Drôle d'endroit pour être enceinte de trois mois : « Je dévorais Marlene des yeux car on m'avait dit et répété que si je voulais un beau bébé, il fallait fixer intensément les beaux visages... Autour de nous, des étudiants étaient montés sur le toit du Théâtre de l'Odéon pour y installer des banderoles. Ils avaient même déployé un drapeau à tête de mort. Ça commençait à chauffer : “Ça vous ennuerait de me ramener chez moi ?” a demandé l'Ange bleu à Jean-Jacques. »

Pierre Cardin grimace : un faux pli sur son visage lisse. Le couturier souffre encore du mépris que la star qu'il adulait lui avait manifesté. Le mal-aimé de la couture française l'avait accueillie sur la scène de la salle qu'il venait d'acquérir, L'Espace. Il lui avait tout offert : son admiration, son théâtre et une caisse de champagne. Une telle générosité ne coulait pas de source chez lui : « Tout ce qu'elle trouva à me dire fut que mon théâtre, que j'avais fait repeindre en noir, ressemblait à un cimetière. »

Marlene était la femme de tous les caprices : « Le tulle, le tulle » ! réclame-t-on autour de la table. Amusé, Cardin déroule, pour la millième fois, l'histoire de ces pièces de tissu qu'il avait dû faire fabriquer dans le nord de la France, avant de leur faire traverser la Manche parce que la star avait exigé qu'ils proviennent d'Angleterre : « Elle entrait sur scène cintrée dans un ciré noir, avec son chapeau de travers et sa démarche un peu masculine. Je lui donnais 32 000 francs par soir ! » On aurait dit que le chèque était cousu sur son cœur.

Le dîner s'achève : Marlene, dit quelqu'un, était vraiment un « monstre sacré ». On est loin de l'Ange bleu. Les convives acquiescent. Elle avait un sacré coup de cravache, reconnaît Jean-Jacques Debout. Il décrit sa rencontre avec Sacha Distel. Marlene avait eu le béguin pour le play-boy de la chanson française. Elle trouvait qu'il ressemblait à Raf Vallone. Décidément, elle aimait les ombres. Sacha était venu dîner un dimanche soir avenue Montaigne. Il avait apporté des fleurs : « Marlene l'avait dévisagé : “Dites-moi, Sacha, les femmes disent que vous êtes très beau. Mais je ne vous trouve pas beau du tout !” » Mine défaite du séducteur. « Non, vous n'êtes pas beau. Mais vous êtes joli. » Sacha avait soupiré. Marlene lui avait caressé la joue : « Vous ne m'en voulez pas ? » Il avait passé le reste de la soirée silencieux.

L'Ange dormait peu la nuit, se souvient l'ancien journaliste de France Inter, Louis Bozon, qui fut son confident pendant trente ans. Jean-Jacques Debout raconte le coup de téléphone qu'elle lui avait passé un matin, vers 4 heures. Elle lui avait lu, dans un demi-sommeil, la lettre qu'elle venait de recevoir de Michel Simon. L'affreux, qui la demandait en mariage, lui offrait tout ce qu'il avait, y compris une tapisserie rare de l'Apocalypse : « Je déteste la tapisserie, avait dit Marlene. C'est plein de poussière. »

L'actrice avait été l'amante de John Kennedy ; après l'avoir été de son père, Joseph. Quelle vie. Elle ne se refusait rien, dis-je en reprenant une coupe de champagne.

À 5 heures du matin, elle tirait au pistolet de la fenêtre de son appartement sur les pigeons de l'avenue Montaigne.

Elle devait chasser des ombres.

OceanofPDF.com

Un métier vieux comme le monde

Il se tient dans un coin du restaurant, taureau massif au visage rond. Les traits lourds, la mine brutale, son sourire transpire la vulgarité. Il est l'homme à l'état brut, dans sa pesanteur animale. Le modèle du gardien de prison dans la série américaine à succès, *Prison Break*.

Son nom est apparu au grand jour dans l'affaire du Carlton de Lille où l'ex-candidat à l'Élysée, Dominique Strauss-Kahn, avait été impliqué. Ce tenancier de maisons closes était suspecté d'avoir fourni de la chair fraîche à l'ancien responsable du FMI, dépecé en pleine gloire dans sa chambre d'hôtel de Broadway, sous l'œil des caméras du monde entier. Farce shakespearienne sur les liens entre les appétits de sexe et de pouvoir.

Déjeuner avec Dominique Alderweireld, dit « Dodo la Saumure », au comptoir du Relais Saint-Germain, bistro en vogue tenu par l'une des références du milieu gastronomique, Yves Camdeborde. L'un de ses avocats, M^e Sorin Margulis, siège à ses côtés ; on n'est jamais trop prudent. Un ami du patron, l'écrivain Sébastien Lapaque, dont la fureur réactionnaire et la soif d'en découdre ne sont pas sans rappeler celles d'un certain Léon Daudet, a organisé la rencontre.

Les convives affichent une solide volonté de mordre dans la vie. Dodo a une excuse : il sort de trois mois de taule. La prison donne faim : « Quand je venais vous voir en cellule, ça sentait la croquette », plaisante son homme de loi. « Non, rectifie le roi (belge) des salons de massage, la prison, ça sent le chou. » Parole d'expert. Il a connu Fresnes en 1969. Le pot-au-feu sans viande... Depuis, ça s'est amélioré. « J'ai entendu dire qu'aux Chandelles, on mangeait pas trop mal », persifle l'avocat. Précisons qu'il s'agissait d'une célèbre boîte échangiste du II^e arrondissement de Paris. Dodo

confirme : la table y était plus correcte que les mœurs. Il hoche sa tête sans cou. S'il doit être décapité, le bourreau devra viser juste : « Mais ça ne valait pas le Cléopâtre ! » poursuit l'homme de la nuit avec un sourire gourmand ; ou le Sphinx, célèbre repaire de la rue Chabanaïs où venait s'encanailler, dans l'entre-deux-guerres, le gratin de la politique et des affaires : « La spécialité d'alors, c'était le rôti à la corde. » Dodo déroule. En cellule, il s'est instruit. Il a une passion pour l'histoire. Il n'ignore rien des méfaits du stalinisme et a même appris le code pénal dans la religion juive.

Assise en face de lui, une jeune femme le suit dans tous ses déplacements dans l'espoir de recueillir ses confessions intimes. Cette sociologue prend doctement des notes : « Spécialités... culinaires ? » Dodo sourit. Quand il plisse les yeux, on dirait qu'il ferme les persiennes.

Il maîtrise son domaine : celui des parties de jambes en l'air. Maquignon évaluant son bétail, il égrène les qualités de ses entraîneuses, citant au passage Lucky Luciano : « J'aurais gagné plus d'argent si j'avais fait un métier honnête. » Pas l'ombre d'un scrupule. Effarant de simplicité, sa vie le fait marrer. La justice le poursuit ; pas sa conscience. Il agit pour fournir du bon temps à ceux qui n'ont rien à se mettre sous la dent, sauf une prostituée de temps en temps. C'est le plus vieux métier du monde, rappelle-t-il. Il n'a rien inventé ; il contribue à le perpétuer, en artisan respectueux des traditions.

Les joues rougies par le vin de pays du Mont Caume, Dodo se souvient de l'époque où la Mère Lucienne tenait un cloaque réputé à Lille ; l'adresse est inscrite dans sa mémoire : 6 rue Saint-Étienne. « On est plus souvent sur le dos qu'assises », lâchaient les filles.

On ne l'arrête plus. Il peut décliner la durée moyenne du coït chez l'homme de peu. Sa philosophie est rudimentaire : dans ce milieu, affirme-t-il, les filles ne doivent pas être trop belles. Sinon le client n'ose pas pousser la porte. La beauté intimide même les caïds. Elle impose le respect, la distance. On piétine plus facilement les tranches du milieu.

Ce forçat du sexe a assimilé les règles de la misère humaine sur les bancs des bouges. À l'écouter, on en apprend plus que dans les travées de la Sorbonne. Il a traversé l'Espagne avec une compagne qui avait toutes les qualités et parlait cinq langues ; monté un business à Abidjan dans les

années 1970. Les Européennes refusaient de coucher avec les ministres locaux. Il avait dû faire venir des Égyptiennes que l'on teignait en blondes.

Dodo a des projets. En Belgique, il veut remonter le « Panier fleuri ». Sous ce terme trompeur se masquent des maisons de passe, d'un genre sordide : « Du papier à fleurs sur les murs, des broderies en dentelle du Puy, un bidet, des grosses avec des froufrous. » L'homme de l'art dépeint le décor grossier avec des doigts épais comme des truelles. La chair flasque ruisselle le long du tableau. J'observe la sociologue. Elle noircit son carnet, en buvant ses paroles. Dodo continue à décliner ses souvenirs. Il monte les escaliers, assouvit ses désirs.

Qu'est-ce qui pousse les filles à offrir leur corps en pâture à la misère humaine ? « L'argent et l'ascendant qu'elles ont sur les hommes. » Dans son lexique, la femme est une machine à sous. Avec la mine réjouie d'un gardien de camp – on a dépassé le stade de la prison –, il aligne les surnoms des pièces de son cheptel, comme autant de matricules : *Article 64* – inspirée de l'ancien code pénal –, *Pied de vigne, la Fripée* – « Une voix de ténèbres, elle est venue me chercher à la sortie de prison avec une bouteille de vodka ». Soudain, il semble ému. Chacune de ses proies déroule son histoire, des tourments pathétiques. Vendeur d'occasions, il les a toutes essayées, comme des voitures. Il a même donné à sa fille le prénom de l'une d'entre elles, une putain qu'il avait fréquentée à 18 ans : Laure.

Sa compagne actuelle, c'est Béa, dite *Le Trav*. Strauss-Kahn l'avait bousculée dans les toilettes de L'Aventure.

Laure fut le grand amour de Pétrarque ; Béatrice de Dante, relève en observateur éclairé Sébastien Lapaque.

Rien n'a changé depuis l'Antiquité.

La fée d'artifice

Vincent Darré, dandy étroit aux contorsions de fil de fer, a pris place à côté d'Elie Top, gravure proustienne ; le décorateur Jacques Grange et le galeriste Pierre Passebon forment une pièce unique. C'est le rang des ironiques, celui du Paris d'*À la recherche du temps perdu*. Tiré à quatre épingles, l'emblématique ministre de la Culture, Jack Lang, a l'air recousu jusqu'en haut du visage. Sa vie ne tient qu'à un fil. Christian Louboutin se hisse sur ses talons ; ils ont fait la fortune de ce poulbot de la mode. L'actrice Micheline Presle vient d'un autre monde. Elle fêtera bientôt ses 90 ans. Son premier film s'appelait *La Fessée*. Un jour, on se le passera sous le manteau.

Une extraterrestre apparaît sur la scène du Châtelet, dans le halo des projecteurs et une robe futuriste. Cela fait longtemps qu'Arielle Dombasle est devenue une créature de fiction. Elle s'est inventé un personnage, un âge, une silhouette d'écervelée. Elle ne changera plus jusqu'à ce qu'elle tombe. Condamnée au mouvement perpétuel, elle vit ses rêves comme un ange au paradis. L'enfer – ou le purgatoire – viendra bien assez tôt.

D'un tour de main, la blonde sylphide fait glisser sa robe, découvrant une taille de guêpe, des jambes de libellule, fuselées en salle de gymnastique, tels des pare-chocs d'automobile. Elle fonce dans le décor : « *Ahora, para los chicanos del Bronx !* » La petite fille d'ambassadeur de France (au Mexique) décolle comme une fusée. Entre deux roucoulades, poupée glamour qui viderait son dressing, la dernière excentrique du paysage parisien parsème son tour de chant en lançant, dans un joyeux bric-à-brac, les noms de figures inclassables dont elle fut amoureuse : Zapata, Dalí, Jésus. Avec un culot incroyable, celle qui n'a jamais cessé d'être une

princesse chante la rébellion. « Euh... Il y a plus de 2 000 ans naissait... un divin enfant. » Crooneuse, call-girl, bomba latina, elle jette toutes ses forces dans la bataille. Rien ne lui paraît inaccessible : « À 5 ans, Arielle se mettait sur la pointe des pieds pour faire croire qu'elle avait des talons en rejetant ses cheveux en arrière. C'est la fille la plus naturelle que je connaisse », dit l'un de ses amis d'enfance.

Fée d'artifice, elle mène sa vie à la baguette. Dans une ultime envolée, elle rend hommage à tous « les nerveux, les écorchés vifs, les désespérés, les innocents » qui la suivent dans ces illuminations.

Bougie magique qui projette des étincelles, elle donne l'illusion que la vie est une fête.

OceanofPDF.com

Deux minutes trente-cinq de bonheur

Ébullition devant le Palace. Music-hall lifté, la mythique salle de spectacle parisienne qui avait incarné la fête dans les années 1980 remonte le temps. Craquant comme des biscottes, les vedettes qui s'extirpent des voitures de collection ont l'âge de leur monture. « Nombreuses surprises », promet le carton d'invitation : « Exposition de photos de stars des années 1960 à 1980, grande tombola, soirée animée par DJ Rico. »

DJ Rico est un « animateur de mariages et de soirées de karaoké ». Ça va décoiffer.

Tout le monde est laqué. Les invités gagnent le sous-sol. Sur un écran défilent des images de Claude François. Cloclo bondit. L'horloge s'est arrêtée. Mais ce n'est pas sur un lundi au soleil. Une lumière bleutée tombe sur la salle. Une fausse Liza Minnelli a quitté New York. Robe moulante largement fendue sur le côté, les Coco Girls qui ont illuminé dans les années Mitterrand les écrans télévisés de leurs silhouettes dévêtues n'ont pas changé ; de tenue. Le chanteur Herbert Léonard a l'air d'un extraterrestre. L'interprète de « Pour le plaisir » renverse son verre sur ses pompes rouges ; ce ne doit pas être pour le plaisir. Sa main tremble. Le carrelage colle aux semelles. Sur le buffet, le champagne est tiède : il est comme tout le monde, il a trop attendu. Rose Laurens agite un éventail, peint à la main, précise-t-elle ; l'interprète d'*Africa* prépare un nouvel album avec Pierre Palmade. Elle ne se souvient plus de quand datait son dernier succès. À quoi bon regarder derrière soi ? L'avenir est un éventail peint en rose que les idoles des *eighties* agitent en sillonnant les mers dans des croisières du troisième âge. Marie-Paule Belle est déjà rentrée se coucher. En 1976, elle triomphait avec *La Parisienne*. Elle a fermé les

volets. Caroline Loeb est encore là. Un membre des Forbans s'étonne que son voisin ne le reconnaisse pas. Danielle Gilbert est blonde, comme toutes les femmes qui ne le sont plus. À la fin des années 1980, l'ex-animatrice giscardienne avait fait scandale en posant nue en couverture de *Lui*. Marcel Amont a les cheveux gris et le tonus de Zébulon. Il fredonne un classique : « L'amour, ça fait passer le temps. » Les tubes des chanteurs de variétés sont les marque-pages de nos existences.

Le producteur de musique Pascal Nègre pose en costume à carreaux. Dans un silence de cathédrale, Sylvie Vartan fait son apparition. La reine descend majestueusement les marches aux côtés de son époux, Tony Scotti. Mais elle restera à jamais l'ex-femme de Johnny. Jean Renard vient la saluer. Il fut son parolier. Elle lui doit *Deux minutes trente-cinq de bonheur*.

Deux minutes trente-cinq de bonheur, ça ne s'oublie pas.

OceanofPDF.com

Le téléphone pleure

Lorsqu'il apprit la nouvelle, Nichola tournait sur la glace de la patinoire de Colombes. Cela débuta par une rumeur, puis cela fut confirmé. L'adolescent se précipita au domicile de son idole, boulevard Exelmans, dans le XVI^e arrondissement de Paris. Son coup de foudre pour Cloclo remontait à l'âge de 8 ans. Avant, il rêvait d'être vulcanologue ; depuis, de rencontrer Claude François.

Il était trop tard. L'idole s'était éteinte, électrocutée dans sa baignoire en dévissant une ampoule. Il avait trop joué avec la lumière. Des centaines d'adolescentes en transe étaient massées au pied de son immeuble. Un voile noir avait été déroulé devant les fenêtres de son appartement. À l'annonce de sa mort, deux jeunes filles s'étaient précipitées dans la Seine. Elles avaient été repêchées de justesse. On meurt plus facilement de chagrin que de noyade.

Le jour de son enterrement, une gamine éperdue s'était effondrée sur le cercueil du chanteur défunt. Nichola avait caché à ses parents qu'il y avait assisté. Mais comment ne pas y être ? C'était sa vie qui était en jeu. Le matin, le gamin n'avait rien eu le temps d'avalier. Débordé par l'émotion, il s'était évanoui dans la foule. Le soir, il avait scruté les images à la télévision en priant pour que personne ne le reconnaisse parmi ces silhouettes éplorées.

Des années plus tard, Nichola avait rencontré sa bonne fée, Ketty. Cette ancienne Claudette, d'origine antillaise, avait ouvert un restaurant dans le XIII^e arrondissement, le Kamukera. Elle y accueillait les fans du chanteur : « Tu as la légèreté de Claude », lui avait-elle dit en le regardant interpréter des morceaux de son idole. Venant de la part de celle qui avait passé les

deux dernières années de sa vie aux côtés du monstre sacré, c'était une bénédiction. Devenu comédien, après avoir enchaîné les radio-crochets, Nichola s'était glissé, comme un astronaute dans un vaisseau spatial, dans la peau de Claude François. Tous les soirs, il se produisait sur la scène du Kamukera.

En 2004, quand Yann Moix avait tourné *Podium*, il avait répondu à une annonce cherchant des figurants en envoyant sa photo déguisé en Claude, à 30 ans. On lui avait confié un rôle de sosie pourri ; il recevait des tomates en pleine figure. Ce n'est pas cela qui l'avait choqué le plus. Ce qui l'avait ulcéré, c'est qu'on l'avait affublé d'un costume rose élimé : « Jamais Claude n'aurait accepté ça. »

Il avait souffert dans sa chair. Dix ans plus tard, la mairie de Colombes l'avait invité à interpréter quelques tubes de son idole devant un banquet de retraités. C'était le début de la gloire. En compensation, la municipalité lui avait offert un costume blanc satiné, cousu de perles, ayant appartenu au chanteur. Ce trésor était enfoui avec d'autres reliques – livres, vinyls, et même un flacon, vide, du parfum *Eau noire* lancé par Claude François – dans l'appartement témoin de sa passion.

Malgré tous ses efforts – « Je me suis laissé pousser les cheveux, je les ai teints » –, Nichola n'a jamais pu ressembler à son idole. Lucide, il se considère comme un simple « performeur », et non un double du chanteur mythique. Ça ne l'empêche pas d'avoir des fans. Les plus enflammés scandent son nom : « Nicloclo ». Ça lui fait plaisir. Il y a quelques jours, l'une d'entre eux est venue le voir dans un fauteuil roulant. Elle était en transe. Elle prétendait que Claude François l'avait laissée tomber. Pour la première fois, Nicloclo a eu peur de ce que l'idolâtrie pouvait faire de vous.

En cette soirée anniversaire, toutes les tables du Kamukera sont réservées. Malade à l'idée de vieillir, Claude avait la hantise de l'âge qu'il n'atteindrait jamais. Il est mort il y a quarante ans. Champagne-orange-angostura-grenadine, le menu à 39 euros inclut un cocktail à son nom.

Sur le dossier de leurs chaises, des sexagénaires aux cheveux teints et bouclés ont suspendu un sac à l'effigie de leur dieu. Sur leur tee-shirt noir, un slogan se détache en lettres capitales : « *Je n'ai pas besoin de thérapie, j'ai juste besoin d'écouter Claude François.* »

Pour prolonger son rêve, Nichola a trouvé un double : Yannick. Ce jeune homme de 28 ans, né douze ans après la disparition de Claude François, est

un parfait sosie de ce dernier. Sa chevelure blond platine, son costume en satin blanc, son timbre de voix, ses sauts et ses grands écarts : tout en lui évoque la star disparue : « On part où ? » lance Nichola. Question de cours. « À Rio ! » hurle la salle.

Les lèvres des fans suivent ses paroles comme on les boit. Sur « Une chanson française », le public jaillit et se met à danser entre les tables. Yannick imite son modèle à la perfection. Né à Béziers, il fut un enfant d'une extrême timidité. Il l'a vaincue comme la maladie qui à 20 ans a failli l'emporter : « Après cette épreuve, dit-il, j'ai décidé d'aller au bout de mon rêve. »

Depuis, il parcourt la France et donne une soixantaine de spectacles par an. Il en vit, moins bien que son idole, mais mieux que s'il s'était contenté de vendre ses 33 tours. Son métier, c'est Claude François.

Au milieu de son show, il disparaît pour se changer ; il revient dans un costume noir, éclairé par une chemise bleu ciel satinée, ornée d'un nœud papillon. On dirait une gravure de *Podium*. À cent à l'heure, il reprend « Ça s'en va et ça revient ». Des Claudette tatouées, aux cuisses enrobées et à la gymnastique approximative, gesticulent autour de lui. Jamais le maître, si perfectionniste, n'aurait accepté cela. Soudain, guettant son heure, Ketty se propulse sur la scène. D'une seule apparition, la Claudette authentique renvoie ces figures maladroites à leur amateurisme pathétique.

Sur « Le téléphone pleure », une adolescente, Nelly, vient donner la réplique à Yannick. À peine le morceau achevé, une voix dans un micro annonce que la propre fille, longtemps cachée, de Claude François, Julie, est dans la salle. Cette fois, l'émotion est à son comble. Toutes les joues ruissellent de larmes. Nelly éclate en sanglots sur l'épaule de Julie comme si c'était sa mère.

Des photographes immortalisent la ressemblance, frappante, entre le faux Claude François et sa vraie fille, aujourd'hui plus âgée que lui le jour de sa mort. Dans les yeux du public, ivre de bonheur, la réalité n'a plus d'importance.

Attention, poids lourd

En plein milieu du mois de mai, son arrestation a éclipsé le Festival de Cannes : soudain, la réalité renvoyait la fiction aux salles obscures. Plus rien ne pouvait rivaliser avec l'image menottes au poignet du président du Fonds monétaire international sur le tarmac de l'aéroport JFK à New York. Serré comme un gangster, le héros de la gauche libérale française était accusé par une employée venue faire le ménage dans sa chambre d'hôtel de l'avoir violentée.

Quatre mois plus tard, le 19 septembre, ours en rut extirpé de sa cage, Dominique Strauss-Kahn apparut à la télévision. C'était sa première sortie médiatique. Le cirque reprenait ses droits.

Je n'ai gardé aucun souvenir des explications pâteuses fournies par l'accusé sur le plateau de Claire Chazal. Il me semble qu'elle prit soin de le ménager. Curieusement, ce qui m'a le plus irrité ce soir-là, c'est cette insistance qu'on mit à prétendre qu'il avait été léger.

Beauté, mon beau souci

« Combien serons-nous ? s'était enquis l'intéressé. Deux mille ? » Il rêvait de grandeur. Ébauchée – voire débauchée – sous couverture bleu pâle, la vie du fils du peintre Balthasar Klossowski de Rola, dit Balthus, n'était qu'un songe. Il avait erré dans les nuages, les vapeurs de l'alcool, la fumée de drôles de cigarettes ; frissonné en épousant Loulou de la Falaise, héroïne d'un bal masqué qui faisait fantasmer tous les princes, après s'en être injecté dans les veines. Admirable et peu recommandable, légère par définition et lourde par hérédité, son existence était une succession de flashes sur les radars de la conduite bourgeoise.

Signant à la librairie Galignani *Vie rêvée*, son Journal décousu des années 1960 à 1970, telle une lettre d'anoblissement, Thadée Klossowski de Rola, noble septuagénaire à la stupéfiante beauté, semblait recevoir les hommages d'une cour raffinée. Sentinelle épuisée d'un monde enfui, il en avait retenu quelques gouttes d'un parfum dont il vaporisait l'assemblée. Sur le dos de sa chaise, il avait suspendu sa veste, modèle emprunté au général de Gaulle. Il portait un pull à col roulé ; ce n'était pas celui que lui avait offert le duc de Windsor. Il n'y avait aucun nom commun dans sa conversation.

Sa fille, Anna, s'approcha pour l'embrasser. Pierre Bergé était passé, puis sa demi-sœur, Harumi. Betty Catroux, muse amusée de la maison Saint Laurent, avait clos le défilé. Les enfants de l'aube avaient les traits tirés. Dans les coupes, le champagne était rosé. Hubert Guerrand-Hermès raconta qu'un jour, devant son indifférence, une femme qui l'avait pris pour son frère jumeau avait voulu le gifler. La vie dans les sommets est parfois dangereuse.

Quelques semaines plus tard, à l'hôtel Belles Rives, villa blanche posée au bord de la Méditerranée, à Juan-les-Pins, le même Thadée recevait le prix Zelda Fitzgerald. Au bar, une pianiste jouait « Angie », des Rolling Stones. Sur la terrasse, balcon sur la mer, on célébrait Scott Fitzgerald. Sous le triple effet de l'alcool, de l'enthousiasme et de la *Gatsbymania*, le jury avait distingué cette année deux lauréats : l'Américain Jeffrey Eugenides, pour *Le Roman du mariage*, et Thadée Klossowski pour *Vie rêvée*. Le premier débarquait de New York, un peu sonné, avec sa fille, Georgia, 14 ans. Avec sa fine moustache, ses cheveux en arrière, Eugenides ressemblait à un détective d'Edgar P. Jacobs. À Princeton, où il enseignait le *creative writing*, sa première leçon invitait ses étudiants à se mettre dans la peau d'un animal ; « et la deuxième ? » interrogea la journaliste Marie-Dominique Lelièvre, qui n'était pas biographe pour rien. « Dans celle de la mère d'Obama. »

Antique dandy aux yeux clairs et à la barbe bien taillée, le fils de Balthus portait un gilet couleur sable et des babouches rayées. Rien ne semblait l'atteindre. Il était d'une langueur absolue. Ses phrases quand elles commençaient semblent déjà fatiguées d'exister : « Elle avait une jolie voix », notait-il d'une journaliste ; ou de la vue : « C'est beau à contre-jour. »

Il parlait souvent de beauté et disait avoir « enlevé le malheur » de son Journal. Il était poli comme une pierre. À l'instant où Marianne Estène-Chauvin, propriétaire des lieux, évoqua les années 1920, Cole Porter, les Murphy et l'orchestre que Scott Fitzgerald enfermait toute une nuit pour tenter de retenir Zelda, un client à l'air affolé apparut au balcon de sa chambre.

De gros yachts flottaient au large. En fin de soirée, femme fatale, Daphné Roulier alluma les regards avec ses souvenirs – à la Thadée – de nuits folles. Le romancier Christophe Ono-dit-Biot tenta de convaincre Eugenides de la grandeur de la chanson française en déroulant sur son téléphone portable une vidéo de Dave interprétant *Vanina*. Vers minuit, les membres du jury descendirent doucement vers la mer pour noyer leur chagrin d'être nés trop tard, dans un monde trop vieux.

Un roi en exil

Sur leur tee-shirt blanc, les filles des beaux quartiers affichaient ce slogan : « Giscard à la barre ». Comment avait-il fait pour les séduire ? Les diplômes, prétendaient nos parents. Les siens étaient inaccessibles : Polytechnique, ENA. C'était beaucoup pour notre insouciance. Il n'avait pas vraiment l'air jeune ; mais faisait des efforts pour le paraître. Il était un peu guindé, longiligne, sûr de lui. Avec lui, disait-il, la France entrait dans la modernité.

L'histoire, cette mécanique bien huilée, voyait un grand bourgeois rêvant de monarchie succéder à un général qui l'avait rétablie. Tout était en ordre.

L'intelligence supérieure ne sert à rien, sinon à vous isoler. Il faut savoir être bête pour ressentir ce que ressentent les gens ordinaires. Sept ans plus tard, cet esprit hautain, aveuglé par lui-même, quitterait le pouvoir sans comprendre ce qui lui était arrivé. Congédié par ce peuple qu'il avait reçu comme on reçoit un domestique, avec une courtoisie méprisante, le roi froissé abandonnait son trône dans une mise en scène pathétique à la télévision : Au revoir ! C'était fini.

Rendez-vous manqué. Depuis, ce diamant solitaire qui aurait pu éblouir le monde ne brillait plus que pour des cercles intimes. Ce soir-là, il était l'invité prestigieux du cercle Phébus. Devant une assemblée choisie, ce prince, qui, du pouvoir aux femmes, de la gloire à l'argent, avait tout chassé – même le naturel –, venait partager sa passion pour la chasse.

C'était un moment rare car l'homme l'était. Sa présence impressionnait. Il trônait à la place d'honneur. Son entourage rayonnait.

Le banquet s'était ouvert au son des trompes du régiment de cavalerie de la garde républicaine. Valéry Giscard d'Estaing, rappela-t-on, en avait dessiné l'uniforme. Non loin de lui, siégeait une jeune femme au visage pâle et aux longs cheveux roux. Elle aurait pu être une cavalière épique, sous l'Ancien Régime. Frémissante, toute vêtue de noire, telle une icône gothique, Nathalie Kosciusko-Morizet se leva et rejoignit l'estrade pour prendre la parole. Bardée de diplômes, nourrie de ce sentiment de supériorité qui lui coulait dans les veines avec un charme vénéneux, la ministre de l'Écologie vivait dans un monde de séduction. Sa voix, douce, sautillante, caressa l'assistance. À cette assemblée qu'enivrait le son du fusil, elle conta l'histoire idyllique d'une « trame verte et bleue » qui permettrait au gibier de couler sa vie comme une source. C'était tendre comme un conte de fées bohème. Seuls ses ongles rouges, rappelaient que cette chasseresse politique avait le goût du sang.

Chambord, Raboliot, Marly, Rambouillet... Dans le salon de l'Interallié, toutes les tables portaient le nom d'un domaine qui s'enorgueillissait d'avoir accueilli les chasses les plus fastueuses. Valéry Giscard d'Estaing rejoignit à son tour l'estrade. Excellente intervention, commenta-t-il, se plaçant d'emblée dans la position du maître jugeant son élève. Être au-dessus des choses, des êtres était la seule altitude où évoluait ce tireur d'élite. Même son intonation de voix, irrésistiblement snob, contribuait à l'élever.

Ses premiers mots furent pour exprimer « sa surprise »... Il laissa un blanc. « Devant l'utilisation du terme "républicain" pour qualifier le Cercle. » D'un ton docte, dans une époustouflante et froide envolée, l'ancien hôte de l'Élysée se lança dans une longue évocation de la lignée prestigieuse de Gaston Phébus. Des comtes de Foix à Henri IV, il en souligna la branche aristocratique, fort peu républicaine. Sans la moindre note, possédant cette histoire comme si c'était la sienne, il la fit revivre avec cette clarté envoûtante qu'il savait donner à tous les sujets dont il s'emparait. Soudain, c'était limpide : les Phébus avaient fait l'Histoire, jusqu'au dernier d'entre eux, le prince d'Andorre. L'avant-dernier, rectifia-t-il, puisque ce « titre me revient, modestement ».

Le « modestement » n'était pas de trop. L'assistance en eut le souffle coupé. Dans une démonstration d'une souveraine désinvolture, Valéry Giscard d'Estaing venait, à nouveau, de s'anoblir. Ce rêve était sa hantise ;

il l'avait poursuivi toute sa vie. Même aujourd'hui, où il n'était plus rien, il demeurait, à ses propres yeux, un Roi-Soleil.

Dans un dernier élan, il chanta les éloges de la chasse, cette noble activité dans laquelle ses ancêtres s'étaient illustrés par leur élégance et leur raffinement. Et rappela que Charles X, monarque orléaniste auquel on l'avait parfois comparé, avait été « le meilleur fusil de tous les temps ».

Un crépitement d'applaudissements salua cette performance royale.

OceanofPDF.com

Un peu d'humanité

Sur les devantures des stands, le vent fait s'agiter des fanions Ricard. Au parc Georges-Valbon, à La Courneuve, la table est dressée : nappes en toile cirée ou tissu à carreaux. En Lozère, charcuterie et omelette aux cèpes. Merguez à Boulogne, fruits de mer à Suresnes, brasucade de moules à Nangis. C'est la France des départementales, joyeuse et populaire ; à cette nuance près que les avenues s'appellent Aragon, Guy-Môquet ou Hô-Chi-Minh. « *Le capitalisme a fait son temps* », proclame une banderole ; « *Les grandes idées viennent du peuple* », scande une autre. L'homme nouveau ne renonce à rien. Des dizaines d'orchestres accompagnent les dîneurs : accordéon, salsa, reggae, jazz, rock'n'roll, tous les genres sont humains. C'est la lutte. On se croirait à Ibiza. Sauf que les vrais communistes ne dansent pas seuls. C'est à cela qu'on les reconnaît : ce besoin d'être ensemble.

Au fond, le personnage ingrat, c'est le bourgeois. Il ne pense qu'à lui ; à son confort. À la fête de l'Humanité, contrairement à celle de la Musique, nulle cacophonie. Les camarades travailleurs marchent d'un même pas. Avenue Che-Guevara, les baffles d'un groupe péruvien crachent comme un lama ; au Kremlin-Bicêtre, le bar s'appelle KB ; c'est moins risqué que KGB. L'heure n'est pas à l'autocritique. À Bagneux, le mojito vaut trois euros ; on est au paradis socialiste. En Lorraine, un chanteur reprend *La Fille du Père Noël* de Jacques Dutronc ; un peu plus loin, un autre joue *L'Opportuniste* du même pape du je-m'en-foutisme. Que fait la police politique ?

Au rayon des livres d'occasion, à côté des œuvres de Karl Marx, Engels ou Lénine, on trouve *Les Sanglots de la fête* de Roger Hanin. L'huile

d'olive est palestinienne, les chapeaux malgaches. Dans les allées encombrées, les poubelles débordent : ce n'est pas très écologiste. À Drancy, un groupe de quinquas des deux sexes enflamme le parquet avec *Blue Suede Shoes* ; puis il enchaîne avec *See you later, Alligator*. L'impérialisme américain fait des ravages. Sur un tee-shirt est imprimé en lettres capitales : STALINGRAD 43. Le début de la résistance. Dans tous les étals, la figure du Che est en vente libre. « *Ils ne sont grands que parce que nous sommes à genoux* », proclame, en lettres rouges, La Boétie sur une palissade.

La fraternité, c'est ce qui reste quand on a tout oublié de la réalité du communisme.

OceanofPDF.com

Une héroïne belge

Sur l'estrade, les balalaïkas de l'Orchestre Saint-Georges donnent envie de pleurer : « Si la France, c'est l'esprit, la Russie, c'est la poésie », a lancé dans son discours d'ouverture le prince Mourousy. Les Russes exagèrent toujours. Les tsars sont de retour. Trois siècles après la visite à Paris de Pierre le Grand, le chef de la diplomatie de Vladimir Poutine, Alexeï Mechkov, reçoit, pour la célébrer dans son ambassade, l'Association européenne de Saint Vladimir.

Dans les années 1970, l'imposant bunker construit par Brejnev impressionnait les riverains. L'ombre du KGB flottait derrière les murs opaques du temple communiste. Élèves d'un lycée voisin, nous venions courir dans le stade adjacent. Les gardes surarmés nous donnaient des ailes. Nous avions le sentiment de courir vers la liberté.

Ce soir, les vigiles n'ont pas disparu, mais l'amphithéâtre géant ploie sous les smokings élimés des derniers survivants de la noblesse russe. Mais cette fois-ci, ils ne sont pas tombés dans un piège tendu par Staline. L'heure est à la réconciliation. Sur scène, la princesse Sophie Galitzine, soprano, a interprété l'*Élégie*, de Jules Massenet.

Le souper est donné dans une galerie dont les dimensions reproduisent très exactement celles de la galerie des Glaces du château de Versailles. Les révolutions naissent dans la jalousie et finissent dans la caricature. Un archiprêtre bénit le repas. La Russie blanche – au moins de cheveux – se recueille avec ferveur.

À la table du prince Mourousy, une femme volubile se souvient précisément de l'année où elle a entendu pour la première fois rejouer l'hymne national à Saint-Pétersbourg. C'était en 1992. Jusqu'alors, la

princesse Véra Obolensky, lorsqu'elle séjournait dans l'ex-capitale impériale, était observée comme une bête curieuse par ses compatriotes. Son grand-père, enlevé à Vienne en 1945 par les agents du KGB, figurait sur la liste des hommes à abattre. Ce n'était pas si loin. Son père, exilé à Boulogne, repose au cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois, petit village où une Anglaise fortunée a ouvert une maison de retraite pour les exilés russes.

L'épouse de Roland de La Poype, légendaire pilote de chasse de l'escadrille Normandie-Niemen, Marie-Noëlle, a pas mal fréquenté l'ambassade aux côtés de son défunt mari. Avec un doux sourire, l'élégante aristocrate raconte comment un soir, poussant la porte des toilettes dans le hall d'entrée, elle a eu la surprise d'entendre distinctement les mots que prononçait son époux à l'autre bout de la pièce. L'ambassade était truffée de micros : « Vive Poutine », murmuré-je. Elle sourit, posant son doigt sur ses lèvres. Elle se souvient d'avoir partagé un repas avec l'homme fort de la Russie ; il lui avait fait forte impression. Pour ne pas que le dîner s'éternise, cet ancien du KGB exigeait de ses convives qu'ils se restaurent debout.

À notre table, Maryvonne Pinault distribue autour d'elle les billets de tombola qu'elle vient d'acheter. Les enchères montent sur un samovar ayant appartenu à l'actrice Ludmilla Tcherina. Une Italienne l'acquiert et en fait immédiatement don à la cathédrale orthodoxe qui vient d'être inaugurée dans le VII^e arrondissement.

Tout le monde a l'air généreux : le communisme a du bon quand il s'arrête. Avant de nous séparer, Marie-Noëlle de La Poype à qui je demande comment elle est parvenue à rivaliser avec son héros de mari me fait une dernière confidence : « Un jour, j'ai parié avec lui que je ferais le tour de la place de la Concorde en sens interdit. » Elle avait gagné son défi.

« Vous l'avez épaté ?

— Oui.

— Et la police ?

— Quand ils m'ont arrêtée, j'ai dit que j'étais belge. »

Les femmes sont désarmantes.

Soixante-huitards

En ce printemps 2018, cinquante ans après les événements de Mai 68, les anciens – combattants – de cette révolution sur soi-même multiplient les efforts pour en ranimer la flamme. L'heure est au bilan. Qu'ont-ils fait de leurs vingt ans ? En les regardant, ventrus et satisfaits d'eux-mêmes, la réponse s'impose : une retraite dorée. Derrière leurs discours grandiloquents, on chercherait en vain l'œuvre majeure retraçant leur bouillonnement d'enfants gâtés. Sous leurs pavés, jonchés de tracts, de bavardages, de poèmes à la Prévert, nulle création véritable. De leur utopie, ne subsistent que les slogans d'une génération dont les plus imaginatifs sont devenus publicitaires ; des affiches jaunies qu'ils ont collées, comme leur colère, sur les murs lézardés du gaullisme vieillissant.

Quelques dizaines de ces œuvres sont exposées aux Beaux-Arts en compagnie de peintures, sculptures, films ou revues prônant à l'unisson une révolte radicale contre le capitalisme. Quand ils hurlent tous ensemble, les hommes sont des chiens. Ils dépècent.

À l'entrée de l'école, aucun visiteur n'aurait eu l'idée de bousculer le vigile armé qui veille sur la sécurité dans sa maigre casemate. Fini le temps béni des « CRS-SS ». La veille, un officier – le lieutenant Beltrame – s'est sacrifié pour sauver une otage face à une terreur islamiste autrement plus sérieuse que celle instaurée par le général de Gaulle et son Premier ministre d'alors, le lettré Georges Pompidou.

Soudain, l'esprit de révolte propagé sur des dazibaos aux slogans assassins par ces gamins boursoufflés prend un éclat dérisoire. L'extrême gauche, dont un arbre généalogique tente courageusement de démêler les branches, s'affiche en toutes lettres dans sa simplification outrancière : de

Gaulle apparaît, faisant le salut nazi ; la jeunesse lève le poing : « La chienlit c'est lui. »

Comment avons-nous pu croire en tout cela ? Le 8 mai 1968, l'École des beaux-arts s'était mise en grève. Les insurgés avaient instauré un *Atelier populaire*. On aurait pu espérer plus de créativité dans le trait, de nouveauté dans le dessin, d'insolence dans les légendes de ces étudiants dont la vocation première passait pour artistique. Las ! l'avant-garde révolutionnaire a une mine de plomb. Son souffle est court, comme celui des grenades qu'elle s'imaginait lancer sur des champs de bataille dont l'ennemi était bien moins féroce que celui qui menace aujourd'hui la France.

Dans une autre salle, trônent les modèles exotiques auxquels faisaient référence ces peintres du nouveau monde : Mao, Che Guevara. Rien que des sanguinaires qui ont su sauver la face. Avec le recul du temps, ça l'affiche mal. Dans ce décor agité, incompréhensible pour son âge, ennuyeux pour les autres, une petite fille réprime son envie de bâiller. Quitte à jouer à la poupée, autant qu'elles ne soient pas désarticulées. Sa mère dont les sympathies ne doivent pas être éteintes tente de l'intéresser au sujet du jour : « Regarde les tableaux, comme ils sont grands » ! Elle parle de leur dimension. Mais la petite fille, vraie rebelle, persiste à regarder ailleurs, par la fenêtre. Elle rêve d'évasion.

De l'autre côté des quais, sur une façade, son regard tombe sur une réclame géante sponsorisée par une marque de téléphones portables : « Augmenter la réalité, révolutionner les idées », proclame-t-elle.

Pauvre petite fille, prisonnière à jamais des slogans soixante-huitards.

Un petit vélo dans la tête

C'est le seul type à casquette qui ne soit pas jazzman ou rappeur à avoir poussé la porte du très sélect Relais Plaza. Ce jour-là, le recordman de la performance horaire à vélo des amateurs centenaires vient de fêter ses 106 ans. Une paille. Un sourire géant illumine son visage de vieil enfant.

Haut comme trois pommes, mais monté sur les ressorts d'une selle invisible, à peine entré il s'est rendu en cuisine pour saluer le personnel. Les grands champions savent qu'on ne gagne qu'en équipe. Il a serré la main de tout le monde comme si c'était la sienne. Enchanté d'être là, comme chaque fois qu'il tutoyait les sommets : « C'est la deuxième fois de ma vie que je viens manger dans un restaurant comme celui-ci ! » s'exclame-t-il. Personne n'ose lui demander quelle était la première.

Chemise écossaise, taille jockey, avisant l'assemblée, il lance en rigolant à l'ami qui le chaperonne : « On aurait pu mieux s'habiller, non ? »

Entouré du petit groupe qui l'accompagne, Robert Marchand s'assoit à la table que le maître des lieux, Werner Küchler, lui a réservée. Bavarois d'origine, sanglé dans l'image qu'il se fait de l'ordre, ce dernier est depuis plus de trente ans une figure du Relais Plaza. Passionné de jazz, fondu de vélo, il reçoit son idole.

Autour du champion, ont pris place Gérard Mistler, fondateur de la mythique course cyclo l'Ardéchoise, et sa compagne, ainsi que le rédacteur en chef, anobli ce jour-là, de la revue *Cycle*, Yves Blanc. Rien que des spécialistes, des as de la chambre à air. Werner ne masque pas son émotion. Depuis qu'il a assisté à Saint-Quentin au premier exploit de Robert Marchand, il rêvait de l'accueillir au Relais. N'est-ce pas à quelques pas

d'ici, dans cette même avenue Montaigne, qu'un Français inventait, il y a cent cinquante ans, le premier cycle dans son atelier ?

En 2012, Robert Marchand a établi la meilleure performance horaire des plus de 100 ans à vélo en parcourant 24,250 km. Aucun centenaire avant lui n'avait songé à courir une telle distance. Deux ans plus tard, il améliorait son record de plus de deux kilomètres. L'âge venant, en janvier 2017, il a inauguré une nouvelle catégorie, celle des 105 ans. Il en a porté le record horaire à 22,500 km. Les télévisions du monde entier s'étaient déplacées pour filmer cet exploit. Il était passé sur la BBC, CNN et avait été l'invité du journal de 20 heures. Son commentaire ? « Faut avancer. »

Son rire traverse la salle. C'est le client le plus modeste et pourtant c'est celui qui a l'air le plus heureux : « Mon plus vieil abonné », s'enorgueillit le rédacteur en chef de *Cycle*.

Autour de lui, les convives s'expriment d'une voix forte. À 106 ans, le vieil enfant de Mitry-Mory est un peu dur de la feuille.

« On prend un menu à quel prix ? hurle le champion.

— Ne regardez pas les prix ! » intime Werner. De toute façon, Robert Marchand ne distingue rien. Il a oublié ses lunettes dans son blouson : « Allez, s'esclaffe-t-il, je prends comme vous. » « C'est quelqu'un que tout éblouit », s'émerveille Gérard Mistler. Un éternel étonné. Même les panneaux *À vendre* sur les bords de la route suffisent à le mettre en joie. Il aime tout ce qui bouge : « Quand il est passé au journal de 13 heures, en patientant dans le jardin, il admirait les bourgeons », dit Mistler.

Intrigués par sa résistance, des experts scientifiques ont mesuré le nombre de ses battements de cœur. Ils sont arrivés à un chiffre astronomique : plus de 3,5 milliards. C'est sa façon d'être milliardaire. À propos de milliardaire, Werner lui annonce qu'il est assis à la table préférée de la princesse Soraya. Réaction immédiate de l'homme des cols :

« Elle est où ?

— Méfiez-vous, poursuit le président de l'Ardéchoise, c'est un dragueur ! »

Le champion cycliste accepte un verre de côtes-du-rhône. Il surveille de près sa ligne et sa santé. Chaque matin, après sa séance de *home trainer*, il fait une demi-heure de gymnastique. À la télévision, il ne regarde que le vélo. Il lit *Le Parisien* et *L'Humanité*. C'est le plus vieux militant de la

CGT. Il a survécu à tout ; même au communisme. L'histoire le passionne, surtout celle de la Première Guerre mondiale. À deux ans et demi, il a vu débarquer les Allemands à Amiens : « J'étais déjà curieux. » Une photo le montre bambin, assis sur la grosse Bertha. Plus tard, il a été pompier aux Folies-Bergère. Il n'a pas gardé un bon souvenir de Mistinguett : « Une sale bonne femme. Elle engueulait ses habilleuses. » Au cinéma Le Rex, qui venait d'être inauguré, il a vu *Les Trois Mousquetaires*. Avec l'âge, le rouleur est devenu philosophe : « On vous dit choisissez ce que vous voulez faire. Mais dans la vie, ce sont les événements qui vous mènent. » Il a alterné tous les métiers : livreur, à 12 ans, la première fois qu'il a pénétré au Claridge, il a voulu emprunter l'escalier principal. On l'a remis à sa place, lui indiquant l'escalier de service. Quand il a frappé à la porte de la chambre où il devait déposer son colis, une femme lui a ouvert ; elle était en peignoir. Sa vie défile comme un film à sketches. Il a été bucheron au Canada, aventurier au Venezuela. Il remonte le temps comme un col, en danseuse. Son meilleur souvenir ? Il demeure un long moment silencieux. Puis, avec un sourire extatique, évoque une danseuse des Folies-Bergère : « J'avais 21 ans, je n'ai jamais été précocé. Elle était polonaise. C'était un jeudi. Et puis un jour, son contrat s'est terminé et elle est partie à Hanovre. »

Son premier vélo ? « C'est mon frère qui me l'avait acheté. Il était trop grand pour moi. C'était un Hirondelle. » Sa première course ? « Le circuit de l'Ourcq. Il y avait 500 partants. Comme je n'avais pas 15 ans, minimum requis, je me suis inscrit sous un faux nom, Bat. » À 13 ans, il a été couronné champion de France de gymnastique à la pyramide : « J'étais tout en haut. » Il y est resté.

Le déjeuner s'achève. On souffle les bougies. Dehors, derrière la porte à tambour, il pleut sur Paris. Robert Marchand va rentrer chez lui pour se reposer. Le lendemain, il a rendez-vous avec son infirmière ; l'après-midi, entraînement-test au vélodrome. Il pense déjà à son prochain record.

Quelques jours plus tard, Robert Marchand annonce qu'il arrête la compétition. Les médecins sont formels : son cœur ne résisterait pas à un nouvel effort. En entendant la nouvelle, je songe qu'enfermé dans sa chambre, le vieux lutteur a dû pour la première fois manquer d'air.

Belle de nuit

Elle est assise au premier rang, rousse comme le feu. Passer inaperçue n'est pas son genre. Régine, ex-reine de la nuit, disperse sa vie à l'encan. Que de boucles d'oreilles, de robes à strass pour briller dans la pénombre ! Dans les années 1960 à 1980, elle a été l'astre de la vie nocturne. C'était un autre siècle.

Des dames de compagnie sont venues voir s'éteindre leur âge d'or. À ses côtés, Nicole Wisniak, fondatrice de la revue *Égoïste* dont elle a emprunté la devise à Labiche : « Un égoïste, c'est quelqu'un qui ne pense pas à moi. » Antigone Schilling a créé une revue excentrique, *Faux Q*. Cette amatrice de vêtements, d'art et de chapeaux y laisse aller ses humeurs.

Sa devise : « J'achète, donc je suis. »

Bracelets, colliers, broches, l'heure n'est plus aux sentiments. Dans la petite salle de la maison de ventes Tajan, la commissaire-priseur manie le marteau avec le charme autoritaire d'une maîtresse d'école. On a l'impression qu'il va vous tomber sur les doigts. Régine de temps à autre éponge le coin de ses yeux avec un mouchoir. Son rimmel a coulé. Ensemble en résine doré, boucles métal, perles et strass, bracelet dessinant le mot *star*... Les prix flambent moins que prévu. Régine lève la main pour offrir un lot à sa nièce qui l'embrasse sur la joue. La maîtresse de cérémonie retrace son époque « abeilles » : « C'est que vous travailliez beaucoup », glisse-t-elle, fine mouche.

Dans la salle, on a suspendu des ballons roses et gris. Les rousses sont surreprésentées. Quelques dames aux cheveux gris cendré ont dû connaître le *Whisky à gogo* ; peut-être même l'ont-elles bu. Un presse-papiers en

forme de R dépasse la cote. Enfin. Régine dit : « Ça porte bonheur ! » Les prix s'inscrivent simultanément en livres et en dollars.

Foulards, blouses de soie, cabans imprimés fauve, tout est vintage : « C'est toute une époque », commente la commissaire-priseur.

Régine a aussi déchiré la nuit en panthère. Jean Paul Gaultier, Yves Saint Laurent, Emanuel Ungaro : « Brodée par Lesage », lance-t-elle comme une bouée de sauvetage pour tenter de faire émerger une tunique Christian Dior.

Des hôtes en perruque rousse s'improvisent mannequins : « Je vous l'offre », clame l'ancienne propriétaire à l'une d'entre elles en levant la main sur un ensemble Paco Rabanne. Elle suit son naufrage avec dignité. Robe de soie en vert menthe. 20 euros : « Ce n'est même pas le prix du nœud », raille quelqu'un.

Régine a traversé une période squaw : pièces en daim et cuir, fabriquées par de vrais Indiens : « Brodées à la main », vante-t-elle d'une voix forte. « Ces jupes sont vraiment indémodables », tente la commissaire-priseur dont l'apparence stricte colle peu à ces modèles endiablés. Personne ne semble prêt à déterrer la hache de guerre pour se les arracher.

La plupart des robes sont en taille 44. En voyant certaines, on comprend pourquoi Régine ne sortait que la nuit.

La mode a ses revers, ses tocales. Chanel, Dior tiennent, peu ou prou, la cote. Pour une pièce rare – veste en renard blanc – Régine se lève et, après l'avoir enfilée, tournoie gaiement sur elle-même comme un spot.

Le clou de la vente – un manteau en zibeline marron glacé – qui a connu quelques accidents peine à atteindre les 4 000 euros : « C'est la Régine du pauvre », glissé-je à Antigone, dont le prénom annonçait la tragédie.

Un petit coin de parapluie

Pourquoi faut-il qu'il pleuve le jour des inaugurations ? Une voiture de police municipale barrait la petite rue Rembrandt, à l'angle des rues de Monceau et de Courcelles. Sous une toile, on avait installé une estrade, des haut-parleurs. Devant l'historique Maison chinoise, sur un réverbère, une plaque indiquait le nom du nouveau locataire des lieux : place Gérard-Oury. Deux autres avaient été vissées sur des façades d'immeubles. Aucun porche n'y correspondait. L'adresse était fictive. Quel plus bel hommage pour un réalisateur que d'habiter un décor de cinéma.

Une dizaine de personnes patientaient sous un parapluie. Un octogénaire descendit d'une berline noire et ouvrit grand le sien. Les mots « Canal Plus » s'inscrivirent en lettres blanches sur la toile : « Saisissant raccourci d'une vie », murmurai-je à celui qui s'abritait dessous, André Rousselet. « C'est tout ce qui me reste », sourit le fondateur de la chaîne cryptée.

Non loin de là, un véhicule de la fourrière était en train d'enlever une Skoda. Elle devait jurer dans le cadre. Sur l'estrade, on avait installé des fausses fleurs jaunes, rouges. Des destins défilaient sous des parapluies : avec son jean déchiré et son pépin de poche, Roman Polanski avait l'air d'un lutin ; son passé maléfique ne l'avait pas encore rattrapé. Le modèle sous lequel avait trouvé refuge l'éminent financier Jérôme Seydoux portait la marque Ferrari ; celui de Gérard Gros, ancien vice-président de Métrobus, était à l'effigie de l'hôtel Bristol. L'homme de médias, Jérôme Clément, s'abritait sous un parapluie au sigle du Plaza.

Vies de palaces, vues de gauche. Le producteur Alain Terzian avait oublié le sien. Réflexe professionnel : au cinéma, quand il pleut c'est pour de faux. La fille de Gérard Oury, Danièle Thompson, arborait un

imperméable et un parapluie verts. Les teintes juraient entre elles : « Risqué », jugea Polanski. Danièle Thompson se fit prêter un autre modèle.

Fort heureusement, Gérard Oury n'était pas derrière la caméra. Dans *Le Coup du parapluie*, il met en scène un comédien engagé par des tueurs dont le pépin contient du cyanure.

Quand la famille fut réunie – enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants –, le maire du VIII^e, François Lebel, évoqua l'hôtel particulier de la rue Rembrandt où lors d'un tournage célèbre Bourvil avait fait tomber de la peinture sur les membres de la Kommandantur. Danièle Thompson rappela que son père avait vécu près d'ici, rue de Courcelles. Bertrand Delanoë rendit hommage à celui qui avait rendu ses « lettres de noblesse au cinéma populaire ».

À regarder l'assistance, « populaire » n'était pas le premier mot qui venait à l'esprit.

OceanofPDF.com

Le fantôme de Montana

La boucle de son ceinturon flottait sur sa taille étroite de vieil enfant. Les jambes maigres, les cheveux décolorés, le visage boursoufflé comme s'il avait été piqué par un essaim d'abeilles, Claude Montana tremblait tel un roseau devant la boutique de vêtements vintage où Didier Ludot présentait des pièces phares de ses collections. Un siècle semblait s'être écoulé depuis l'époque où ses shows, aux couleurs provocantes, suscitaient des émeutes dans la Cour carrée du Louvre. C'étaient les années 1980. Engoncé comme hier dans l'un de ses fameux blousons en cuir rouge, le créateur incarnait alors la « modernité ».

Longeant les arcades du Palais-Royal, une passante le reconnut, s'arrêta, lui serra longuement la main : « Vous représentiez tant pour moi ! » Elle le fixait comme si c'était Jésus. Spectateur groggy d'une pièce dont il n'était plus que le figurant fantôme, Montana signait de la main gauche des autographes à l'encre rouge. Une cour d'une vingtaine de personnes bourdonnait autour de cet empereur en exil. Des garçons se saluaient en s'embrassant. Un mot flottait dans les conversations : « Réminiscence. » Des robes en peau de serpent, couleur anis ou bleu Klein, se dessinaient dans les imaginations ; des joggings en vison violet, aux épaules rehaussées, passaient en ordre de bataille.

Sur un plateau, un serveur promenait des coupes. Le champagne s'appelait Hugot. Un personnage aux cheveux bleus conversait avec un autre en chapeau mou. On aurait dit une réunion de zutistes ou de poètes nervaliens ; personne ne promenait de homard en laisse. Émue jusqu'aux larmes, Clémentine, qui avait été la première à afficher Montana dans sa boutique à Lyon, étreignit l'icône hagarde. La marionnette oscilla sur elle-

même, souriant dans le vide comme on y plonge. « Il y avait aussi Thierry Mugler », se souvint la groupie. Un mannequin de l'ère Palace posa en grimaçant à côté du créateur.

Sur la vitrine de la boutique, des extraits d'articles rappelaient que Montana avait obtenu deux Dés d'or sous la marque Lanvin. La fille d'Hélène Rochas sortait de chez Christie's. Sa famille y dispersait de luxueux accessoires de table : tout fout le camp. Un petit bonhomme en combinaison rouge éponge portait un sac en bandoulière sur lequel était inscrit « Ségolène Royal présidente ». Titus, roi de la sape bon marché et grand infiltré des cocktails, collectionnait les objets militaires. Il venait d'assister à l'enterrement du dernier des poilus.

L'avant-dernier, rectifié-je.

OceanofPDF.com

Sainte Catherine

C'est la Sainte-Catherine. Dans la Galerie du Passage, l'air sévère dans son tailleur couleur de fer, les cheveux gris strictement tenus par un serre-tête dont un député macroniste affirmera bien des années plus tard qu'il est le signe d'un catholicisme rigide, Catherine Robbe-Grillet signe, le dos bien droit sur sa chaise, l'album de photographies d'un genre saphique dont elle a composé le texte. Les lèvres sanguines, la peau diaphane, lardées de dentelles et de lacets en cuir, les disciples juvéniles qui l'entourent ont l'allure de gravures fin de siècle. L'une d'entre elles se met à genoux devant cette maîtresse officiellement S.M. De la pointe de son feutre doré, comme d'un talon aiguille, Catherine Robbe-Grillet grave sa marque sur le noir d'une page offerte. Le photographe qui l'accompagne ajoute ses propres initiales sur l'épaule de la victime consentante.

Séductrice quand elle sourit, dominatrice quand elle se fige, l'octogénaire, veuve du chantre d'un « nouveau roman » disparu bien avant lui, affiche, sans en avoir l'habit ni l'aspiration à la sainteté, l'apparence d'une religieuse. Elle atteint l'extase en donnant des ordres, quand d'autres choisissent d'y entrer. Elle est, jouissance absolue, sa propre déesse.

Un prince au Plaza

Le samedi précédent, il a foulé pour la première fois, avec sa sœur la princesse Gauravi, le plancher du bal des Débutantes à l'hôtel Peninsula. Sa cavalière était Ava Phillippe, poupée blonde et fille unique de l'actrice américaine Reese Witherspoon et de Ryan Phillippe.

Le maharadjah de Jaipur séjourne à Paris. Fruit des amours coupables entre la fille du maharadjah Bhawani Singh et un roturier, Padmanabh Singh avait 13 ans lorsqu'il a été couronné à la suite du décès de son grand-père. Les privilèges royaux ayant été abolis par Indira Gandhi, il ne règne plus que sur un décor de carte postale, le City Palace de Jaipur, somptueux palais aux murs roses.

Comment s'adresser à lui ? *Your Highness* est la formule consacrée. Frappant à la porte de sa suite du Plaza, je l'apprends comme une leçon. La vie sociale est un jeu dont les règles, si on ne leur accorde pas plus d'importance qu'elles n'en ont, apaisent les relations humaines. Le maharadjah a l'air revêche. Sanglé dans un costume traditionnel indien, il finit de s'habiller pour assister au gala de charité que donne sa mère à Paris. Il se détend en constatant qu'aucun photographe ne viendra l'importuner.

C'est un jeune homme de belle allure, grand, brun, aux yeux sombres. Nerveux. Un cheval fougueux, que l'on sent piaffant d'impatience de partir au galop. Le polo est sa passion. Plus jeune membre à avoir intégré l'équipe nationale, il y a côtoyé le prince William. Attaquant, il aime marquer des buts. Parler de son sport favori le met de bonne humeur. Vitesse et adrénaline semblent être ses aiguillons.

Il m'apparaît que c'est aussi pour lui un moyen d'échapper au cadre rigide d'une vie étroitement contrôlée. Tout autour de lui est

irréremédiablement figé, depuis son éducation stricte dans un internat indien à la discipline quasi-militaire jusqu'à son avenir, balisé. Après des études à New York, il rentrera au Rajasthan exercer le rôle dû à son rang. Prisonnier de l'étiquette, tiraillé entre les exigences d'une société traditionnelle et les tentations de l'Occident, il avance à pas prudents. Loin de toute excentricité, son discours, parfaitement lisse, a la pesanteur d'une dictée bien apprise.

L'entretien touche à sa fin. Le jeune maharadjah est attendu par sa mère. Un peu déçu, je me lève pour sortir : je n'ai rien appris de lui. Avant d'arriver à la porte, je tente une dernière offensive : « Quel est votre principal défaut ? » dis-je en me retournant.

Je surprends son regard, mi-offensé, mi-amusé. *Your Highness* n'est pas habitué à ce genre d'attaque frontale. Décontenancé mais pris au jeu – vitesse, adrénaline, nous sommes sur son terrain –, le maharadjah se tourne vers son jeune conseiller :

« Une idée ?

— Les filles ? » propose l'autre.

Je n'ai pas totalement perdu mon temps.

OceanofPDF.com

Le flambeur

La journée avait été rude. À peine le journal bouclé, nous avons sauté, M. et moi, dans sa vieille guimbarde pour rejoindre le casino d'Enghien. Las des salaires étiques que nous versait le directeur du *Quotidien de Paris*, Philippe Tesson, nous avons décidé de nous refaire sur les tapis verts. Ce soir était le grand soir. Sur une vieille cassette, Johnny Hallyday nous électrisait.

C'étaient les années 1980. Mitterrand était au pouvoir et il était de bon ton de croire aux lendemains qui chantent. Nous arrivâmes à Enghien en début de soirée. Le casino brillait dans la nuit, nous affichâmes un air assuré pour en franchir les portes. Les tables de jeu étaient déjà bien occupées. Nous prîmes chacun position à une table différente. La bille roulait. C'était parti. Je jouais les numéros dans la trentaine. J'avais mes chiffres fétiches. Deux d'entre eux sortirent d'affilée. Ma pile grossissait. Au bout de deux heures, je quittai la table en empochant mes gains et partis à la recherche de M. Lui aussi était chanceux. Nous décidâmes d'aller dîner pour fêter ces débuts en fanfare.

L'erreur fut de revenir. Cette fois-ci, ce fut la déroute : rien n'allait plus. La bille s'obstinait à éviter mes numéros et je perdis rapidement ma mise. M. lui aussi était défait. Les cheveux en bataille, le teint rouge, il voulut se recaver. Il avait oublié sa carte bleue (en fait, sa femme ne lui en laissait pas l'usage). Je lui tendis la mienne ; il retira quelques centaines de francs. C'était une somme. Je le laissai à sa table, tournant l'âme en peine dans le casino. J'avais perdu la fureur de jouer. Je hasardai quelques jetons ici ou là, mais n'y croyais plus. Quand je retournai voir M. pour l'inciter à rentrer,

il avait tout perdu. Il allait se refaire ; c'était sûr. Il m'emprunta à nouveau ma carte bleue.

À trois heures du matin, il avait perdu l'équivalent de son salaire mensuel. Le trajet du retour fut silencieux, zébré de remarques acides. Nous n'avions plus envie de vivre. La vieille bagnole gémissait.

Nous nous retrouvâmes le lendemain au journal. M. était dans tous ses états. Il n'avait pas osé avouer l'étendue de ses pertes à sa femme. De mon côté, l'avance que je lui avais consentie me mettait dans les pires difficultés. Nos couples et nos vies chancelaient. Il fallait trouver une solution, d'urgence. Nous décidâmes d'aller frapper à la porte de Philippe Tesson. C'était le genre de patron à qui l'on pouvait parler de ce genre de problèmes. Il avait le goût du baroque, de l'audace ; il aimait le panache, les funambules. Il saurait nous comprendre.

Il éclata de rire au récit de nos péripéties. Après avoir fermé la porte à clé – lui aussi craignait sa femme –, il alluma une cigarette et nous raconta ses propres démêlés lorsqu'il était plus jeune. Il connaissait bien le démon du jeu. À l'issue de notre entretien, il sortit son carnet de chèques et nous signa à chacun une avance substantielle. Nous étions sauvés.

Un demi-siècle plus tard, je songeais à cet épisode de ma vie professionnelle au *Quotidien de Paris* en rejoignant le Vieux Colombier. Pour l'avant-première d'un documentaire intitulé *Philippe Tesson, un journaliste de combat*, celui dont le journal n'avait pas survécu aux années 1990 avait convié quelques dizaines de fidèles. Les cheveux avaient grisonné, l'œil bleu était toujours aussi malicieux, le charme intact. Il était encore ce jeune homme de quatre fois vingt ans, provocateur, iconoclaste, drôle et cultivé, capable de séduire n'importe qui.

Le Quotidien de Paris était une pièce de théâtre. Chaque conférence de rédaction pouvait virer au drame ou à la comédie. Il y avait des batailles d'egos. Les journalistes montaient sur leurs grands chevaux. Tesson réclamait du style. La réalité lui importait peu. Ce qui comptait, c'était la manière de la mettre en scène. Réunis autour d'une table, ces proches rivalisaient de cruauté et d'imagination pour inventer des unes assassines. C'était une vision de la presse héritée du XIX^e siècle.

Dans la salle de cinéma se pressaient d'anciens compagnons de route : Jacques Chancel, Frédéric Beigbeder, Yvan Levaï, Fabrice Luchini, l'académicien Jean-Marie Rouart et l'auteur à succès Florian Zeller. Le fils

de Tesson, Sylvain, venait de rentrer du lac Baïkal. Il allait bientôt devenir un écrivain à succès. Dans sa jeunesse, il avait plus d'une fois interrompu par ses exploits le cours des conférences de rédaction. Un coup de téléphone avertissait Philippe que son fils avait encore escaladé les toits de Paris. Il filait le récupérer au volant de sa Mercedes.

« Au soir de ma vie » – disait-il depuis toujours pour attendrir ses interlocuteurs lorsqu'il s'apprêtait à les rouler dans la farine. Ce soir, c'était un peu cela. Des images d'archives faisaient revivre sa carrière. Sur l'une d'entre elles, jeune journaliste arrogant, il s'en prenait à un monstre sacré de la télévision de son époque : « Vous vous écrasez, lançait-il à Léon Zitrone. Évidemment, comme vous êtes très lourd, ça fait beaucoup de bruit. »

C'était son genre d'humour, provocant. La salle riait. On était en manque d'esprit, de courage, de défi. Tesson maniait le paradoxe. Irrespectueux par nature, il réécrivait l'histoire à sa manière : tout avait l'air vrai, mais rien ne l'était vraiment. Mais tout était juste.

Comédie-Française. À la fin de la projection, quand la lumière se ralluma, tous les visages affichaient un sourire. Même celui de la très austère députée communiste Clémentine Autain.

Le charmeur

En affaires comme en amour, son doux sourire faisait fureur. Il avait ce charme, ce sens de l'hospitalité, cet art de la conversation dont les Français raffolent chez les Libanais. Je l'avais rencontré la veille, lors d'une exposition consacrée à Damien Hirst au Musée océanographique de la principauté de Monaco. Le prince Albert et sa sœur Caroline honoraient l'inauguration de leur présence. Le gratin du rocher assistait à l'événement. S'extasiant comme tout le monde devant un requin noyé dans le formol, pièce emblématique de l'artiste contemporain, il semblait chez lui, en terrain conquis.

Autour de nous, les invités se croisaient comme des porte-avions. Chacun pesait plusieurs centaines de millions d'euros. Je me sentais léger. Un léger sourire en coin, Samir Traboulsi se vanta de ne pas être l'otage de cette culture tape-à-l'œil. Sa collection privée ne comptait que des artistes classiques consacrés. Il m'énuméra quelques noms. Tous figuraient dans les plus grands musées.

Il citait ses tableaux comme autant de victoires. Me sentant un brin sceptique devant tant de magnificence – je doutais un peu de la véracité de ses propos –, il m'invita à venir admirer quelques pièces de sa collection dans son pied-à-terre monégasque. Nous prîmes rendez-vous le lendemain. Le parfum sulfureux accolé à son histoire – il avait été condamné pour trafic – ajoutait à ma curiosité.

Je me présentai comme convenu à l'heure du café, quai Kennedy. Il occupait un duplex, au septième étage d'un luxueux immeuble blanc. Il me reçut avec la même affabilité que la veille. Dans son pantalon de toile beige,

son pull bleu ciel, avec ses cheveux gris soigneusement rejetés en arrière, sa silhouette était celle d'un septuagénaire distingué.

Il me fit asseoir, me servit un café. Sa conversation roula sur son amour de la France. Il évoqua ses débuts bohèmes à Saint-Germain-des-Prés. C'étaient les années 1970. Il habitait un hôtel modeste. J'ignore comment, il avait côtoyé toutes les grandes vedettes de l'époque, François Sagan, Juliette Gréco, Jacques Brel, Charles Aznavour. Tout semblait simple, naturel. Les rencontres s'enchaînaient, la fortune lui souriait. Dans son hôtel particulier, il recevait le Tout-Paris. Il me décrivit des fêtes somptueuses. On se serait cru dans un roman de Scott Fitzgerald. Comme le héros de *Tendre est la nuit* Dick Diver, Samir Traboulsi donnait le sentiment de n'avoir d'autre souci que de faire plaisir à ses hôtes. Il me raconta la colère homérique dans laquelle entra un soir le sculpteur César parce qu'il ne l'avait pas placé à sa table à un dîner au musée Jacquemart-André.

Sur son visage verni, rien ne laissait deviner les ombres de son passé sulfureux. Ses manières policées, son regard ensoleillé suscitaient la sympathie immédiate. À un moment donné, répondant à mes interrogations silencieuses, il revint de lui-même sur les affaires qui lui avaient valu tant d'ennuis. En quelques phrases, il résuma le procès à l'issue duquel il avait été condamné à deux ans de prison pour délit d'initiés : « C'était un règlement de comptes politique. On a voulu me punir. J'étais l'ami de beaucoup trop de ministres, dont Pierre Bérégovoy. »

Derrière la baie vitrée de son salon, la mer infiniment bleue offrait un arrière-plan enchanteur à ses propos. J'aurais pu l'écouter pendant des heures. Il en vint enfin à parler de sa collection de tableaux. C'était entre nous. Depuis ses mésaventures, il avait choisi de vivre dans la discrétion. Son existence se partageait entre Londres, Paris et Monaco ; les chefs-d'œuvre qu'il possédait étaient répartis sur les murs de ses différentes demeures. À Monaco, il privilégiait les toiles ensoleillées. Mon regard balaya le salon : Magritte, Léger, Miró, Picasso. « Que des choses légères », sourit-il. Pourquoi s'encombrer ? D'une paire d'enceintes s'échappait un air d'opéra. Symbole d'une forme de civilisation, il appartenait à la race des conquérants. Sur une table basse, à côté d'une coupelle remplie de bonbons emmaillotés, dans laquelle il m'invita à puiser, une « pièce unique » en marbre blanc de Baltasar Lobo faisait écho à l'exposition qui célébrait le sculpteur aux Tuileries.

Samir Traboulsi se leva, s'approcha de la bibliothèque où étaient alignés des livres d'art, des catalogues d'exposition. Il en saisit un, s'arrêta un instant sur une œuvre de Kandinsky qu'il avait, dit-il, prêtée à la Fondation Maeght, feuilleta l'ouvrage rêveusement : « Ça, poursuivit-il, c'est à moi. Ça aussi. » Il s'extasiait devant ses possessions comme si c'était son œuvre. Avec son sens de la démesure, son absence de scrupules, l'idée me vint qu'il aurait fait un bon personnage de James Bond. Un méchant sophistiqué. Ses yeux brillaient : « Devant tous ces chefs-d'œuvre, dit-il, je me sens comme un père de famille, fier de ses enfants. » Il était d'un calme absolu, d'une courtoisie parfaite. Les noms de toiles magiques défilèrent : *Impressions funèbres* de Kandinsky, *Portrait de Fernande* de Van Dongen, *Femme assise près d'une fenêtre* de Matisse : « Celui-là, conclut-il, personne ne sait que je l'ai. Même pas ma femme. »

Sous les reproductions qu'il me signalait, les légendes authentifiaient ses dires : collection Samir Traboulsi. Il y eut encore un tableau de Modigliani, *Zborowski à la canne*, *La Partie de campagne*, de Fernand Léger : « Celui-là, je l'ai vendu. » Il me raconta avoir mis la main sur son premier chef-d'œuvre par hasard, après avoir prêté de l'argent à un journaliste polonais : « Il ne pouvait pas me rembourser. Il est arrivé avec une gouache enveloppée dans du papier kraft. C'était un Picasso. »

La chance sourit aux audacieux. L'homme d'affaires avait quelques regrets. Il avait laissé passer des toiles de Klimt, de Lolita Lempicka. Elles manquaient à son palmarès. Sur un meuble, un pigeon de Lalanne. Nous nous levâmes pour monter à l'étage. Dans le couloir, des photos alignées de Willy Rizzo. De sa chambre, on dominait la baie. Il me fit admirer le bar de la salle de bains. Il était comme un enfant. Il me proposa un cognac. Il crânait un peu. Il avait un besoin éperdu d'épater, d'être admiré. C'était un défaut que je trouvais bénin. De sa fenêtre, on distinguait clairement le *Lady Moura*. C'était le plus gros yacht du port. La veille, Samir Traboulsi m'avait présenté à son propriétaire, un milliardaire saoudien.

« Je n'aperçois pas votre yacht ! » plaisantai-je.

Un doux sourire se dessina sur son visage. Pourquoi avais-je encore cette image d'un tueur professionnel, attendri par sa cible, en train de visser un silencieux sur le canon de son revolver ? On redescendit au salon. Discret comme dans les films, un domestique fit son apparition. « Pouvez-vous sortir la caméra ? » lui demanda sur un ton neutre Samir Traboulsi.

L'employé pressa sur un bouton et un miroir s'anima. Il se détacha du mur, mû par un bras télescopique, et devint un écran. Filmé par une caméra extérieure, je vis se dessiner un yacht amarré sur le quai dont les initiales mystérieuses – *SPYK* – étaient celles de son propre prénom, de celui de sa femme et de ses deux enfants.

Nous nous rassîmes sur un canapé blanc. Le moindre de ses gestes portait la marque d'un raffinement extrême. Il était satisfait de lui-même, mais avec cette pointe de tristesse qui attirait la sympathie : « Ne vous méprenez pas, me dit-il, le cosmétique n'est que de l'emballage. Ce qui importe, c'est que quand vous ouvrez la boîte, il y ait une âme. » Tout ce luxe autour de lui cachait une misère dont il n'était pas dupe : « Il y a ceux qui multiplient les gardes du corps, ceux qui sont poursuivis par le spleen, ceux qui veulent rajeunir de façon superficielle. L'argent leur fait plus de mal que de bien. L'argent, vous savez, rabaisse, rend vulgaire, ostentatoire, obsédé. »

Je le savais moins bien que lui, mais m'en doutais : « Qu'est-ce qui vous pousse à acheter tous ces tableaux ? L'envie d'être malheureux ? » Il afficha son doux sourire : « L'envie de posséder la beauté... Et la jouissance de l'emporter sur les autres. Quand j'achète un tableau, j'empêche un de mes rivaux de l'avoir. »

Course sans fin. Les riches sont des athlètes comme les autres ; ils veulent battre des records. Samir Traboulsi se leva, fixa l'horizon : « J'ai le parcours d'un combattant », dit-il. Ni remords, ni regrets. Un constat. Il se rassit. L'entretien touchait à sa fin. Je le complimentai sur son intérieur : « Celui de votre appartement », précisai-je avec ironie. Il eut soudain l'air peiné. C'était l'un de ses amis, l'architecte star Dante Benini, qui avait réalisé la décoration. L'an passé, ils avaient réveillé ensemble. À la fin de la soirée, Benini lui avait confié qu'ils n'étaient pas sûrs de se revoir. Il avait un cancer du pancréas : « On va l'appeler », dit soudain Traboulsi. Il composa son numéro. L'architecte répondit. Il était à New York : « *Dante ? Come va ?* » hocha Traboulsi la tête : « *Non tanto bene* », reprit-il, me lançant un regard désolé. Les deux amis conversèrent quelques instants. Avant de raccrocher, mon hôte se tourna vers moi : « Dante vous remercie d'avoir apprécié son travail. »

D'un simple coup de fil, le milliardaire venait d'offrir à Dante Benini le plus précieux des cadeaux.

Ophélie en hiver

Une Rolls blanche est garée le long de la rue de Rivoli. Dans l'enceinte du clinquant VIP Room, les invités du joaillier Edouard Nahum brillent comme des dents. Casquette en cuir noir, col de son blouson relevé, le rappeur Maître Gims – Gandhi Djuna, originaire du Zaïre – est l'un des leaders du groupe Sexion d'Assaut. Cet enfant de la 9^e zone (IX^e arrondissement de Paris) roule des mécaniques. C'est son genre. Il a pris le rap comme on prend le train : pour aller plus vite à son rendez-vous avec la gloire. Maintenant, il joue avec des diamants, comme autrefois avec des cailloux. On ne se refait pas.

« J'écris pas mal pour les femmes », lâche un type à sa voisine. Des caméras suivent l'arrivée des célébrités féminines. « Mia, Eva, Fiona, Alexandra », les photographes les interpellent par des prénoms qui semblent tous se terminer par « a ». Peut-être parce que c'est la première lettre de l'alphabet ; on est sûr qu'elles ne l'oublieront pas. « Smack ! » Edouard Nahum embrasse comme on dévore l'ex-strip-teaseuse de télévision, Célyne Durand. Celle-ci a glissé un « y » dans son prénom pour manifester son excentricité. Une autre apostrophe l'hôte de la soirée : « Doudou ! » Le joaillier hilare fête sa nouvelle collection, *Sissi*. Autour de lui, on ne voit que des lèvres, des pommettes, des seins. Il a le nez dedans, comme un gamin au-dessus d'une balustrade.

Une blonde en tenue panthère a un mal fou à tenir à la fois son sac et sa coupe de champagne. Chloé Lambert, brune actrice à la peau blanche, fend la foule. Ultra blonde quinquagénaire, Grace de Capitani ne lâche pas la main de son jeune chevalier servant ; on dirait qu'elle l'accompagne à

l'école. Les hommes sont plutôt bruns, d'un genre ténébreux. Le chic du chic, c'est d'être torse nu sous sa veste de smoking.

Le dîner se déroule au premier étage, à la Goia, restaurant italien. L'ex-champion de tennis Henri Leconte, plus redouté pour son bras gauche que pour l'hémisphère droit de son cerveau, abandonne sur le bar sa vodka à la truffe. Une brune au visage d'ange passe devant Gonzague Saint Bris : « On dirait Mona Lisa ! » s'exclame l'inventeur du Clos Lucé, jamais à court de métaphores. La réalité rejoint la fiction. Béata, femme du producteur Tarak Ben Ammar, est passionnée par la vie du mystérieux créateur. Elle est convaincue qu'il était homosexuel et que la Joconde est un homme. Que serait l'Histoire sans les VIP ? « T'as un petit côté De Niro », souffle un flatteur à Edouard Nahum. Si l'acteur était là, il l'aurait truffé de plombs.

Sur les tables, des serveuses déposent des pizzas géantes. « Vous m'avez niquée ! » lance Ophélie Winter à ses voisins en agitant ses longs bras. La chanteuse blonde s'excuse : « Je parle mal. Je suis rock and roll ! » Dit comme ça. L'ex-vedette de la télé-réalité a connu un succès éphémère, il y a quinze ans, avec son single, *Dieu m'a donné la foi*. Depuis, le public l'a un peu perdue de vue. Ôtant sa fourrure blanche pour dénuder ses épaules, elle raconte qu'elle tient au chaud, depuis dix ans, un tube qu'elle s'appête à sortir : « Mon tube de secours », dit-elle, comme si elle l'avait déniché dans une pharmacie. En attendant, elle veut un bébé, du calme, faire du cinéma : « Je suis amoureuse, j'ai douze ans et demi ! » Elle virevolte, enjambe son fauteuil comme un cheval d'arçon. C'est une fille terrible.

Sur le fond d'écran de son téléphone portable, elle pose avec une kalachnikov : « J'adore tirer. » Elle s'entraîne avec le service de sécurité du président Sarkozy : « Les femmes visent juste ; elles touchent toujours le cœur. »

Autour d'elle, le dîner part en vrille. Les invités quittent leur place, glissent d'une table à l'autre, oscillant comme des trains sur un rail de coke. Au moment où on ne l'attendait plus surgit, telle une bête sur la voie, le médaillon de veau. Comme tout le monde, il est un peu cuit.

Un modèle en voie de disparition

Il en parle comme d'une vieille maîtresse. Acquis sur un coup de foudre, sa maison de Marrakech l'a pris par la main pour le mener, tel un enfant, vers l'art islamique. Xavier Guerrand-Hermès est tombé sous le charme des œuvres orientales. Miniatures, sculptures, porcelaines, l'héritier comblé a accumulé des merveilles dans sa propriété marocaine.

Pour célébrer la naissance d'un département consacré à cette spécialité, la maison de vente Artcurial en expose une centaine à l'hôtel Marcel-Dassault, rond-point des Champs-Élysées : « Bienvenue dans la maison du bonheur », s'amuse son coprésident, Francis Briest. C'est la définition qu'avait donnée son ancien propriétaire au magazine qu'il y hébergeait à la fin des années 1950. L'avionneur avait racheté cette demeure à la famille Sabatier d'Espeyran. Le chiffre de cette dernière se lit encore sur les ferronneries des balcons.

Le bonheur y avait séjourné, du moins sur le papier glacé de l'hebdomadaire *Jours de France*. Le noir était interdit dans les pages du magazine. Le jour de la disparition de Joséphine Baker, dans le reportage qui lui était consacré, la meneuse de revue n'avait jamais eu l'air aussi vivante.

Quelques années plus tard, Marcel Dassault ferait l'expérience, heureuse, de sa propre disparition. Sur la foi d'une rumeur, *Le Quotidien de Paris* étalerait son portrait en dernière page : « Je ne savais pas que j'avais tant de qualités », commenterait sobrement l'industriel.

Mourir n'a pas que des inconvénients. Le dîner se déroule dans un salon du premier étage : « On se croirait dans la galerie des Glaces », murmure la princesse Laure de Beauvau-Craon en contemplant les miroirs dorés qui

encadrent au rez-de-chaussée la cabine d'ascenseur. Les invités s'y sont engouffrés. Imperturbable, la cabine demeure à l'arrêt. On s'observe : « Il faudrait peut-être appuyer sur le bouton », suggère quelqu'un. Hubert Guerrand-Hermès sourit, avant de presser ledit bouton : « J'ai tellement l'habitude que les choses se fassent d'elles-mêmes... »

En trois répliques, un monde s'est dessiné qui n'a pas besoin d'ascenseur pour s'élever. Hubert est le frère jumeau de Xavier. Ils se ressemblent tant que la plupart des gens les confondent. Ça fait leur joie. Ils ont la même corpulence, la même silhouette légèrement arrondie, le même blazer bleu marine ; le même regard doux. On dirait des pandas. « S'ils n'existaient pas, a laissé tomber Karl Lagerfeld, il faudrait les inventer. »

Partout dans le monde, les héritiers de l'une des plus prestigieuses maisons de luxe de la planète sont reçus avec les honneurs que l'on accorde aux espèces en voie de disparition. On les réserve. Ils sont les derniers représentants d'une haute bourgeoisie rentière, symbolisant un art de vivre, la passion du beau. On donne des dîners pour eux. Ils ont du temps libre, de la fortune ; survolent la planète tels des papillons que fondations et musées pourchassent pour qu'ils en deviennent les mécènes.

Ils ont le temps de s'instruire. Ils savent des choses inutiles. Hubert peut ainsi décliner les noms des différents salons du château de Versailles. Dans l'ordre. Il n'apprécie guère le désordre. Il connaît aussi par cœur la vie de la duchesse de Berry dont il avait secrètement été amoureux. Depuis des années, il collectionne ses journaux intimes, ses lettres par centaines. Il sait qu'elle se levait tôt, la manière dont elle s'exprimait.

« Dans votre collection », commente, dans un hommage préliminaire, l'experte de l'exposition, Annie Kevorkian, « nul souci de placement, de mode ou de branchitude. » De l'esthétisme pur, une fantaisie aristocratique. Aucune pièce n'est à vendre. Rien à voir avec la philosophie des collectionneurs marchands qui entassent les œuvres d'art comme des lingots. Un jour, on regretterait ces représentants désuets de l'Ancien Régime. Ils n'en faisaient pas lourd, mais ils savaient être légers.

À la table d'honneur, l'archéologue Franck Goddio a le visage d'un masque égyptien. Cet aventurier, petit-fils du navigateur Éric de Bisschop, passe son temps à explorer les fonds sous-marins. Il a découvert des jonques et des navires oubliés dans les eaux des Philippines, dont le *San Diego*, galion espagnol. Après de longs palabres, pour remercier le chef des

pirates qui l'avait guidé, il lui avait offert une moto. Quelque temps plus tard, ce dernier se tuerait dans un virage, au guidon de son bolide.

Répartis autour de quatre ou cinq tables, on compte parmi les invités le petit-neveu de Toulouse-Lautrec. Il est plus grand que lui, au moins par la taille. Un chirurgien réputé a fait fortune en fondant un groupe de maisons de retraite de luxe. C'est le manège enchanté. Ces gens vivent dans un autre monde : le leur. On entend siffler comme des trains les noms de Lanvin, Rochas ou La Rochefoucauld ; les conversations glissent de Genève aux terrains de golf en passant par Goldoni. On ne voyage qu'en première. C'est reposant. Volubile, la princesse de Broglie raconte son périple au Guatemala en compagnie de Jean d'Ormesson. Dans le minibus qui les promenait dans la ville, l'académicien écoutait le guide avec sa courtoisie légendaire ; nul ne s'était aperçu qu'il dormait.

À la table d'à côté, son époux Louis Albert conte avec de grands gestes une histoire de maharajahs. L'ancienne ministre Roselyne Bachelot, célèbre pour ses éclats de rire, semble fascinée. Elle aussi a rencontré un gourou ; il a changé, sinon sa vie, du moins son apparence. Rajeunie, amaigrie, les pommettes saillantes, elle ressemble à une actrice des années 1950.

Selon un expert, la plus jolie femme de la soirée n'assiste pas au dîner. Lot 38, la statuette de la Princesse de Bactriane n'a pas besoin de chirurgie esthétique. Elle n'a que cinq mille ans.

OceanofPDF.com

Le boxeur debout

Même le champagne est frappé. Ex-champion du monde lourds-légers WBA et WBC, Jean-Marc Mormeck fête son retrait du ring dans un salon du Royal Monceau. Trois mois auparavant, pour avoir osé défier le poids lourd ukrainien Vladimir Klitschko dans sa catégorie, le quadragénaire a mis le genou à terre. Son ultime rêve de grandeur s'est envolé.

Colosse longiligne, au visage épargné, le Guadeloupéen reçoit en costume de lin, un verre de jus de pamplemousse à la main. Sa puissance a de quoi impressionner : 1,83 m, 98 kg. Posé comme une statue, le sourire accueillant, il fait songer à Baloo, l'ours du *Livre de la jungle*. On sait les plantigrades capables de férocité.

Ses proches sont là : son épouse, qui le côtoie depuis l'enfance – « Il a changé, il est devenu plus calme » –, son copain, le chanteur-compositeur Jeffrey, qui l'admire et va faire swinguer la salle en jouant les crooners. La moyenne des invités est d'une carrure respectable ; nulle trace de boxeurs, ni de marques sur les visages : « Je ne partage pas leur mentalité, dit sobrement Mormeck. Moi, je veux simplement gagner ; pas détruire l'adversaire. »

Ému, le boxeur-gentleman sort de sa poche quelques photos de lui adolescent, en tenue de gymnastique ou torse nu. C'est l'un de ses professeurs du collège de Drancy qui vient de les lui apporter : « J'étais turbulent », admet-il. Jolie victoire, construite aux poings et dans la discipline sur un destin qui aurait pu le laisser K.O., sur le bord d'un terrain vague, dans une banlieue sans espoir.

Un flic fait son entrée : ce n'est pas pour le cueillir. L'ancien directeur général de la Police nationale, Frédéric Péchenard, fait partie de son fan-

club : « Il a le regard doux », dit l'ancien spécialiste des interventions musclées, à propos du costaud que cela amuse. L'avocat Éric Andrieu n'est pas loin.

Avec ses compères de jogging, Mormeck rêve de finir le marathon de New York. « Les boxeurs sont plus beaux que la boxe », lâche l'inventeur du slogan « La force tranquille », Jacques Séguéla. À cet instant, le téléphone portable de ce dernier gémit dans sa poche. Son premier petit-fils vient de naître. Un miracle.

« Comment s'appelle-t-il ? s'enquiert le boxeur.

— Andréa, grimace le publicitaire. J'aurais préféré César. »

L'ex-empereur du ring a un sourire attendri devant tant de mégalomanie.

« On tient notre champion », dis-je.

OceanofPDF.com

La mode en hiver

C'est l'hiver. La béquille de mon scooter s'est enfoncée dans la terre meuble. En marchant, je réajuste le nœud papillon de mon smoking. On s'habille tous pour jouer la comédie, plus ou moins bien, plus ou moins près de ce que l'on est. Au fond, rien n'a tellement d'importance, puisque tout est appelé à se démoder ; même l'Homme.

Une longue file de berlines noires s'étire depuis la porte Maillot jusqu'à l'entrée du Pavillon d'Armenonville. Rien n'a changé, dirait-on, depuis l'époque où Marcel Proust observait, à la tombée du soir, bourgeois et élégantes venus flâner du côté du bois de Boulogne. Illusion d'optique. À la hauteur du Pavillon, devant les Mercedes noires, les cris des photographes massés sur les escaliers jaillissent comme des jets d'eau. Hurlant pour qu'elle se tourne vers eux, ils interpellent par son prénom chaque silhouette qui en émerge. Ce détail suffirait à balayer l'idée d'un retour au monde ancien. Quel lord, duc ou même grand bourgeois se serait laissé apostropher par un importun obsédé par son objectif ? « Imaginez Louis XIV poursuivi par ses courtisans en quête de selfies ! » avais-je un soir glissé à Karl Lagerfeld, encerclé dans un salon du château de Versailles par une cohorte de happy few tendant vers lui leur iPhone. Le Kaiser avait souri, balayant mon insolence d'un revers de sa main gantée.

La cour contemporaine vire à la cohue, l'élégance à la farce. Dociles, les vedettes hélées pivotent sur elles-mêmes et livrent leur plus beau profil à la haie noire des appareils cabrés. Ange maigre dans sa robe argentée, Vanessa Paradis laisse entrevoir le temps d'un sourire, outre les mystères d'un décolleté incendiaire, les dents du bonheur dont on peut douter qu'elle l'ait connu ; le chausseur Christian Louboutin et l'ex-top model Farida Khelfa

ont fait du chemin depuis les travées du Palace. De saltimbanques, ils ont accédé aux rôles-titres. Dans sa veste de cuir et sa longue robe noire, le teint blême et le regard distant, Juliette Binoche a l'allure d'une châtelaine anglaise ; ne lui en manque que l'excentrique liberté. La dernière des stars de l'ancien monde, Catherine Deneuve, se faufile rapidement. Que peut-elle attendre d'un excès de lumière sinon la révélation de ses ombres grandissantes ? Elle a atteint cet âge où lorsque l'on a tout été, il faut continuer à être. Se tenant à distance, elle affiche cette orageuse rigueur qui lui a permis de garder le contrôle d'elle-même et des autres.

Une foule chic s'admire dans le miroir des bons sentiments à l'occasion du dîner caritatif donné, à l'issue de la *fashion week*, en faveur de la lutte contre le sida. Deux invités, poursuivis par les flashes, arborent un masque de lapin. Flirtant avec le rêve d'un retour aux années 1930, Dita von Teese, pâle sosie d'une star au glamour hollywoodien, a noué dans sa chevelure brune un serre-tête en forme de fleur. Les filles sont si longues qu'on se demande si on ne leur a pas tiré dessus. Toupie tourbillonnante dans le halo de sa glorieuse sœur disparue, Dalida, Orlando affronte en se trémoussant l'interrogatoire sarcastique d'un animateur du « Petit Journal » : « Est-ce que vous avez un message pour les jeunes ?

— Oui, ne jamais vieillir », rétorqué-je à sa place.

À la question « Quel lot aimeriez-vous gagner ? », la petite-fille de Michèle Morgan, Sarah Marshall, rescapée de l'enfer de la drogue, répond simplement : « Un vaccin contre le sida. »

Les invités rejoignent leur table dans une effervescence d'embrassades et de déclarations exagérées. Pierre Bergé monte à la tribune. Son premier mot est pour réclamer le silence : « Je suis patient ! » Le ton de sa voix et son attitude indiquent le contraire. L'ex-PDG de Saint Laurent, devenu le porte-étendard irascible de la cause homosexuelle, pose sur un fond rougeoyant d'oriflammes signés par des créateurs de mode. Cela donne à ce tribun autoritaire un cadre à sa mesure. D'une voix accusatrice, il annonce que l'épidémie n'a pas fini de progresser et se prononce pour une levée de fonds en faveur d'une taxe sur les transactions financières. Un silence glacé suit ses propos. Dans l'assistance, où les plus fortunés se demandent quand ils prennent l'avion pourquoi on a laissé monter d'autres passagers, on entendrait un chèque voler.

À la table de la maison Gérard Darel, la nouvelle présidente, Marianne Romestain, avoue humblement qu'elle ne connaît à peu près personne : « Ne changez rien », lui dis-je.

Autour de moi, les invités échangent des recettes de vie : « J'ai arrêté le lait de vache », dit l'une. « Le problème de l'écran, explique l'actrice Julie Ferrier, blonde tonique et élancée, c'est que ça grossit. » « Pain, pâtes, patates : il faut arrêter les trois p », intime avec l'autorité de l'expérience la DJ Cécile Togni, ex-membre des Putes à frange. « Là, tu fonds », confirme Julie Ferrier.

Comme pour illustrer ses propos, Isabelle Huppert et Audrey Tautou longent notre table dans un froissement d'os. On dirait deux squelettes tirés à quatre épingles. À peine le premier plat grignoté, la majorité des convives abandonnent sans vergogne leur table pour aller fumer ou consulter leurs messages sur leur téléphone portable. C'est la débandade. Étrange paradoxe, que de voir tous ces gens qui ont tué le savoir-vivre se battre pour en empêcher d'autres de mourir.

OceanofPDF.com

L'ENTRÉE DES ARTISTES

OceanofPDF.com

L'Ap'Art

On pousse une porte. Il est là, trônant comme un fauve, brillant comme un produit cosmétique qui rend séduisants ceux qui s'en enduisent : l'Art contemporain. Pour les bourgeois démesurément enrichis, cette forme d'art impénétrable à qui n'en a pas les clés est devenue incontournable. On y gagne autant d'argent que de considération sociale. Comment, vous n'êtes pas collectionneur ? Dans le gratin, on n'est personne si l'on n'accumule pas les pièces des artistes les plus en vue. Un soir, lors d'une soirée caritative, ma voisine de table, financière respectable, s'émerveillait de cette passion nouvelle de son milieu pour les artistes. Je l'avais interrompue : « Tous ces banquiers qui adorent l'art contemporain, vous ne trouvez pas cela suspect ? » Elle m'avait fusillé du regard comme si je projetais de faire un hold-up.

Les pièces se promènent dans le monde entier dans des foires qui portent bien leur nom. Avenue Victor-Hugo, devant la source où le seizième nord vient puiser son eau gratuite – un miracle –, trois éminents acteurs du design, de l'art et du mobilier – La Nilufar Gallery, Balice Hertling et Dimore Studio – sont réunis, en marge de la FIAC, pour exposer dans un somptueux appartement haussmannien de 350 m². Consécration de l'esprit du temps. Une jolie blonde franchit le porche d'entrée en donnant la main à son homme. Elle le tient comme un parapluie : « C'est comme à Saint-Barth ! » s'exclame-t-elle, déposant, non pas son mari, mais son manteau au vestiaire. Elle ressemble à une héroïne de Truman Capote, s'extasiant devant la vitrine de Tiffany. Elle gravit l'escalier de marbre comme elle aurait descendu celui de sa piscine.

Au premier étage, il y a un monde fou. Le public a pris possession des lieux comme s'il y avait ses habitudes : rien ne le gêne. Les gens discutent dans les couloirs, devant les fenêtres ouvertes, affalés sur un canapé. On pourrait croire que ce sont des amis de la maison. Sur le parquet, des coffee tables, des fauteuils, un paravent, des tapis ; des Italiennes. Au mur des appliques, des luminaires. Le vide n'existe plus ; ou alors il est intérieur. Les invités glissent d'une pièce à l'autre, slalomant entre eux, comme à Gstaad ou Chamonix. Au-dessus d'une cheminée, dans le salon, le *Portrait of my mother as Princess Albert de Broglie* de Francesco Vezzoli. Près d'une bibliothèque, un dessin du frère aîné du peintre Balthus, Pierre Klossowski. Histoires de famille. Le poète Rainer Maria Rilke avait été l'amant de leur mère. Sautillant sur ses jambes de roseau, mi-requin, mi-sirène, Patricia Marshall, blonde plaquée or, déboule de l'île Seguin où des pièces de collection sont présentées sur une péniche. Son impression d'ensemble ? « Bof ! » lâche-t-elle. La redoutée *Art adviser* règne avec férocité sur le goût de quelques puissants de la planète. Elle est leur psy, leur conseiller financier, leur ange gardien. Son dédain royal les intimide. Elle tient leur vie intérieure dans le viseur de son œil d'aigle.

Un artiste minimaliste, Rick Owens, me confie le secret de son inspiration : associer le grunge et le glamour. Il s'agit « de donner à tout de l'usure et un sentiment ramolli ». Avoir l'air vieux et fatigué : c'est ainsi que s'enorgueillit d'être l'avant-garde de l'Occident. La brune qui l'accompagne est coiffée comme une reine égyptienne. C'est son épouse et surtout sa muse, Kembra Pfahler. Plus fondue qu'un métal, elle a placé tout son or dans ses dents. Le moindre de ses sourires est passible de l'impôt sur la fortune.

Le designer belge Maarten de Ceulaer a intitulé une superposition de valises en forme de garde-robe *Super big pie*. Manier la dérision permet aux artistes de tenir les sceptiques en respect. Qui met en cause leur génie prend le risque de passer pour un pisse-froid, un triste sire, un inculte incapable de comprendre le sens caché des choses. Ils ne supportent l'ironie que quand elle est pratiquée par eux-mêmes. Aussi lancée que colorée, l'exubérante Maryam Mahdavi fait la moue : rien de neuf, maugrée-t-elle, dans cet empilage. « Avoir du goût, ajoute-t-elle en guise de condamnation, c'est être libéré du bon goût. »

Quand elles ne parlent pas d'art, les femmes échangent des compliments sur leur tenue ou leur coiffure. Les hommes se concentrent sur ce que leurs vêtements dévoilent. Une créature a les cheveux roses, une autre, bleus. Tels ces marins qui utilisent la peinture de leur embarcation pour repeindre leurs volets, leur teinte reflète celle de leur vernis à ongles. Les invités, qui ont ouvert en grand les fenêtres, fument en conversant, adossés sur les rebords. La reine Miuccia Prada est passée. Maurizio Galante est là.

Au fond d'un couloir, sur un mur, les anciens occupants de l'appartement ont dessiné, à des hauteurs variables, des repères indiquant la taille de leurs enfants. On les voit grandir.

Ces coups de crayon à demi effacés sont ce qu'il y a de plus émouvant dans cette exposition d'art contemporain.

OceanofPDF.com

Dites-le avec des gants

Il faut s'attacher aux détails : celle que les revues spécialisées décrivent comme une « brune au teint diaphane » est (re)devenue rousse. C'est en 2003, l'année où elle avait été nommée directrice artistique de la FIAC, que Jennifer Flay avait pour la première fois modifié la teinte de ses cheveux. Cela devait signifier quelque chose ; surtout dans le domaine où elle voulait régner, où l'on avait le sens des couleurs.

Quatorze ans de règne absolu plus tard, à la veille de l'ouverture à Paris de la 44^e édition d'une foire qu'elle a hissée parmi les rendez-vous majeurs de l'art contemporain, Mrs Flay participe au traditionnel dîner des Amis du Musée d'art moderne. Nous sommes tous deux à la table 113. Nous ne nous connaissons pas. Lorsque je me suis présenté, elle m'a jeté un regard de travers.

Aux tables voisines, siège la galaxie internationale du milieu de l'art. Jennifer Flay ne masque pas son ambition : faire en sorte qu'il soit impossible pour un grand collectionneur de ne pas être à la FIAC. Pour ce faire, elle n'hésite pas à privilégier les artistes étrangers. Cela lui vaut certaines inimitiés. Mais ses ennemis restent prudents : ils ont peur d'elle.

Cette année, elle a suscité un début de polémique en faisant percer un trou près de la nef du Grand Palais : « Vous savez ce que l'on dit de moi, s'amuse-t-elle. Rien ne peut résister à Jennifer. Et on a même ajouté : Pas même les murs. »

Ça a l'air de l'enchanter. Sa détermination impressionne ; ses yeux bleus ne doivent pas souvent ciller. Elle brûle d'en découdre. Le couturier Christian Lacroix l'a surnommée *Ginger Flame*. Ce pseudonyme lui va

comme un gant. « Savez-vous que les perles du collier que je porte autour du cou ont été forgées à partir de météorites ? »

Dame de fer, elle vient du bout du monde, de Nouvelle-Zélande. Quand Laurent Fabius l'a décorée de la Légion d'honneur, dans son discours de réception, elle a évoqué un ouvrage de l'artiste conceptuel On Kawara, auteur des fameux télégrammes : *I Am Still Alive*.

C'est une guerrière, qui ne sort qu'en armure.

Soudain, pourtant, celle-ci semble se fendre. Se tournant vers moi, qui me tiens coi, elle m'accuse de vouloir revenir sur le conflit qui l'a opposée il y a quelques années à son ancien directeur, Jean-Daniel Compain : « Je vous préviens, avertit-elle, je ne veux pas en parler. » Et elle se met à en parler. Cette rupture l'obsède. Tandis qu'elle se confesse, me gardant de tout commentaire, je hoche de temps en temps la tête. Je vois ses yeux s'embuer. Elle a été traînée plus bas que terre, me dit-elle. Mais elle a remonté la pente : « Je ne veux pas squatter le job, grince-t-elle, mais si la FIAC ne veut pas me lâcher, je ne lâcherai pas la FIAC. »

À bon entendeur, salut : « Je suis le punching-ball de l'art contemporain », conclut-elle en se levant et en me tendant la main.

J'hésite à la lui serrer. C'est une femme avec laquelle il vaut mieux prendre des gants.

Adieu l'ami

On se croisait de temps en temps dans les soirées parisiennes. On n'était pas du même bord. Il avait signé des milliers de caricatures dans *L'Humanité* ou des revues gauchistes, je frayais plutôt dans les allées d'un monde où l'on respectait le pouvoir et l'autorité. Mais de même que j'avais toujours tenté de garder une distance ironique avec la bourgeoisie, lui semblait à peu près revenu de tout au sujet de la révolution.

J'aimais son côté cynique, rigolard, sans prétention. Une part de nous deux se moquait de l'autre ; nous n'étions pas dupes. Son trait, faussement grossier, était reconnaissable entre tous. Il n'épargnait personne. Ses capitalistes à gros cigare ou grosses bagnoles débordaient de morgue, ses filles à poil s'exhibaient dans les colonnes de *Paris Match* ou du magazine *Lui*. Il les posait comme des grenades, dont lui comme moi savions qu'elles n'étaient que de plâtre. Il ne dérangeait personne et ça l'arrangeait ; moi, ça ne me dérangeait pas.

Il se penchait parfois sur mes chroniques. Nous les commentions autour d'un verre. Il trouvait mes aiguilles moins empoisonnées que les siennes. Je me justifiais en expliquant que contrairement à bien d'autres, je n'avais jamais pris Staline pour modèle. Il rigolait.

On partageait une sorte de désabusement – ou de fatigue – face aux errances des idéologies de l'époque ; face à cette bêtise « à front de taureau » qui tenait le haut du pavé. Et le même goût, que j'osais qualifier devant lui d'aristocratique, de déplaire.

Nous nous retrouvâmes un soir, à la même table, à un dîner-spectacle organisé à la Villa d'Este par Annie Butor. La belle-fille de Léo Ferré, dont la mère, Madeleine Rabereau, avait été dans les années 1950 la muse du

poète, venait de publier ses mémoires, salées. Autour de la table, où trônaient une dizaine de convives, le stylo de Wolinski courait sur un petit carnet. Il croquait ses voisins en loup solitaire, se léchant les babines. À la fin du dîner, il avait déchiré une page de son petit carnet et me l'avait tendue. J'y étais épinglé, assez peu reconnaissable il est vrai, mais mon nom inscrit témoignait que j'avais bien tenu des propos anarchistes.

J'ai égaré cette feuille et c'est comme si j'avais perdu un trésor.

Quelque temps plus tard, près du Champ-de-Mars, dans l'élégant salon d'une rêveuse bourgeoisie, nous avons assisté, côte à côte et bien droits sur notre fauteuil, à une soirée en hommage à l'écrivain Maurice Genevoix. L'invitation émanait de Bernard Maris, dont l'épouse et fille de l'auteur, Sylvie, avait disparu l'année précédente. Sous-lieutenant d'infanterie, Genevoix avait survécu à l'hécatombe de la guerre de 14 et fait des champs de bataille le nœud criant de vérité de ses romans. L'atmosphère n'était pas à la rigolade. D'une voix posée de professeur, Daniel Pennac avait lu quelques extraits de son œuvre. La journaliste de radio Patricia Martin avait enchaîné en lançant ses phrases comme on envoie la cavalerie. Les sifflement rauques des soldats à l'agonie, les râles des blessés s'échappaient de leurs gorges nouées : « Mon pied ! Mon épaule ! Ma joue ! Mon lieutenant, vous me couperez bien la jambe ! Brancardier ! Brancardier ! »

Dans le salon muet, l'auditoire bouleversé écoutait le cœur serré ses appels au secours. Même Wolinski avait perdu son sourire narquois et rangé ses crayons. Il n'y avait rien à ajouter.

Quelques mois plus tard, le 7 janvier 2015, Bernard Maris et Wolinski étaient à nouveau réunis dans les locaux de *Charlie Hebdo* lorsqu'un commando d'islamistes avait surgi. Sous le feu de leurs kalachnikovs, les mêmes cris d'horreur avaient dû retentir. Nous étions naïfs, qui pensions que la guerre était finie.

En apprenant la nouvelle de l'attaque, j'avais adressé à Wolinski un message de sympathie. Je n'ai jamais pu me résoudre à l'effacer.

Les escrocs sont sympathiques

Les escrocs sont sympathiques ; c'est même à cela qu'on les reconnaît.

Il est un peu plus de 18 heures. Aux Deux Magots, il commande un diabololo menthe. À une table du fond, une femme d'âge mûr, au chignon strict, prend son repas en solitaire avec la dignité d'une duchesse égarée. Assise sur la banquette d'à côté, une jeune fille se penche pour embrasser sur la bouche la brune qui lui fait face. Puis chacune revient à son smartphone. Le monde bouge. Sauf Bill Pallot. Costume trois-pièces, cheveux mi-longs, lunettes rondes, silhouette légèrement enrobée, on dirait un notable du XIX^e.

Il sort de prison. Son existence a basculé le 7 juin 2016, à 8 heures du matin. Ce jour-là, des agents de l'Office central de lutte contre le trafic des biens culturels – OCBC – s'étaient présentés à son domicile avec un mandat de perquisition. Courtois, mais fermes, les policiers l'avaient informé qu'il était soupçonné de trafic d'œuvres d'art. Il n'était pas tombé des nues. Les hommes de loi étaient restés jusqu'à midi. Le soir, Bill Pallot avait un dîner. Avec qui ? lui avait-on demandé : Maryse, Corinne ou Nina ? Les limiers de l'OCBC connaissaient par cœur tous les secrets de sa vie de libertin. L'estomac noué, Bill avait annulé son dîner.

Après quarante-huit heures de garde à vue, cet expert mondialement reconnu en sièges XVIII^e siècle avait fini par avouer son crime : avoir cautionné cinq fauteuils prestigieux dont il n'ignorait pas qu'ils étaient des faux ; quatre d'entre eux trônaient au château de Versailles : « Quand j'ai avoué, ça m'a fait du bien. » Déféré devant le juge, interrogé jusqu'à minuit, il avait été placé en détention provisoire à la prison d'Osny.

« Osny, vous l'écrivez comment ? H-o-n-n-i ? »

Il rigole. À défaut d'être honnête, il est bon vivant.

J'ai fait la connaissance de ce bourgeois gouailleur, au parfum canaille, quelques années auparavant. De tous les dîners, de tous les cocktails, toujours vêtu comme une gravure de mode du XIX^e – j'aurais dû soupçonner la supercherie chez un expert du XVIII^e –, il promenait sa silhouette de notable balzacien avec un contentement visible. Souvent accompagné d'une fort jolie femme ; pas toujours la même.

Un après-midi, il m'avait reçu dans son appartement pour me faire admirer son impressionnante collection de têtes de mort, son tableau de Basquiat et ses pièces érotiques. Nous avons dîné dans un décor surchargé et baroque qui en aurait laissé plus d'un perplexe.

Dans ce café de Saint-Germain-des-Prés où il m'a donné rendez-vous et où avant lui tant de mauvais garçons se sont illustrés, il me raconte son incarcération avec une précision d'entomologiste. Il semble avoir tout noté dans son cerveau : les horaires, les noms, le moindre détail. Il s'est observé lui-même comme un objet : réflexe professionnel. Son soulagement après l'aveu, me confie-t-il, était celui d'un expert qui se savait être devenu un faux et ne pouvait plus le supporter ; il avait attendu son châtiment. Il ignorait simplement le moment où son imposture serait dévoilée.

Après l'avoir longuement interrogé, les agents de l'OCBC l'avaient conduit en prison le 9 juin, à 21 heures. Il n'était pas resté longtemps seul dans sa cellule. Une demi-heure plus tard, un codétenu l'avait rejoint : un Indien tombé pour trafic de faux papiers. L'Indien s'était allongé à même le sol, sur un maigre matelas. Le lendemain, Bill Pallot avait rendez-vous avec l'assistante sociale, puis avec l'aumônier. Il portait toujours son costume et son gilet boutonné. À l'entrée, on lui avait supprimé ses bretelles, sa cravate. Avec bienveillance, l'ecclésiastique l'avait mis en garde, lui recommandant absolument d'éviter les promenades, bien trop dangereuses : « Je me faisais l'effet d'être Tintin reporter, au milieu des voyous », note-t-il avec gourmandise. Puis le directeur de la prison l'avait reçu dans son bureau. Bill lui avait tendu une main que l'autre avait refusée. Il avait décliné son parcours, ses études : doctorat d'histoire à la Sorbonne.

Le directeur s'était esclaffé :

« Vous savez ici, personne n'a dépassé la classe de 3^e. Ah si, il y en a un qui a un doctorat de chimie. Il a dissous sa femme. Ils l'ont envoyé à

Fleury-Mérogis. Je vous mettrai avec un détenu de votre âge. Vous avez quel âge ?

— 53 ans.

— Vous êtes là pourquoi ?

— Trafic d'œuvres d'art.

— Ah oui, je l'ai lu dans *Le Figaro*. »

Après cette conversation de bon aloi, le responsable de la prison lui avait tendu la main.

En sortant, Bill Pallot avait longé les coursives. Lorsqu'il croisait des taulards, ils s'adressaient à lui avec déférence. Soudain, l'un d'entre eux l'avait apostrophé : « Eh, m'sieur, pourquoi vous êtes en costume ? » Le détenu s'était marré : « Ah j'ai compris, vous vous êtes fait serrer à la sortie d'un mariage ! »

Le samedi matin, visite médicale. Le médecin avait trouvé à Bill un peu de tension. Il lui avait donné rendez-vous le 15 août : « Je ne serai plus là », avait fanfaronné l'expert.

Puis il y avait eu la visite chez le dentiste. Trente secondes : « C'est bon, si vous saviez ce que je vois ! » En sortant du bloc, un gardien l'avait hélé : « M. Pallot ? À la fouille ! » On l'avait contraint d'abandonner son costume trois-pièces. Dans l'univers carcéral, le costume, c'est pour les chefs. Le bourgeois s'était retrouvé en jean, avec des tennis velcro aux pieds ; il avait gardé sa chemise blanche : « J'étais le seul en chemise. »

Il déroule sa vie de taulard comme un film dont il aurait été le spectateur. On a le sentiment que cette expérience l'a, sinon enrichi, du moins passionné. Je guette le rebondissement. Sa première promenade : « Une centaine de prisonniers discutaient entre eux, tournant en rond, jouant aux cartes dans une cour entourée de barbelés. La plupart avaient moins de 30 ans. Quand vous êtes nouveau, on vous jauge, vous regarde comme une bête curieuse ; on se demande pourquoi vous êtes là. » Il n'en menait pas large. Autour de lui, la majorité des voyous étaient des costauds, tombés pour vols, séquestration, rixes. La cour des nouveaux arrivants en jouxtait une autre. Derrière les grillages, Bill Pallot entendit un dur à cuire lancer à son copain en le désignant : « Regarde-le, le petit. Il est mignon. On va lui craquer son slip sous la douche ! »

Deux grands Noirs baraqués vinrent à sa hauteur :

« T'es là pourquoi ?

— Trafic d'œuvres d'art. »

Bill Pallot l'ignorait encore, mais sa cellule était située dans l'aile où étaient regroupés des pédophiles et des violeurs ; on le soupçonnait d'appartenir à cette catégorie honnie.

Il prit ses habitudes, parcourant une dizaine de kilomètres par jour. Régulièrement, une bagarre éclatait. Six ou sept voyous tombaient sur leur victime. Les surveillants regardaient ça de loin, sans intervenir. La peur rôdait. Un samedi soir, un reportage sur BFM relata son affaire à la télévision. Du jour au lendemain, il devint une vedette. Quelque temps plus tard, le journal de TF1 lui consacra un long sujet. Cette fois, ses codétenus le prirent pour un caïd. On venait vers lui : « Bill, si tu connais quelqu'un qu'a des Picasso, tu nous donnes l'adresse. On lui envoie des ninjas. » Il croulait sous les propositions de job : « C'était toujours des Picasso qu'on me proposait de dérober. »

Pendant les promenades, les prisonniers parlaient beaucoup de business. Ils se refilaient des tuyaux, des conseils. L'expert en fauteuil apprit le maniement du pied-de-biche et l'utilisation du tournevis.

La vie en prison est une routine, immobile, répétitive. Lever 7 heures, promenade de 9 à 11 heures, déjeuner. Le dimanche, un gâteau en dessert : « Au bout de deux mois, on attend le gâteau. » Bill avait changé de cellule. Désormais, ils étaient trois dans une pièce conçue pour deux. Il s'ennuyait, entreprit de relire des romans de Balzac, dont il semblait tombé comme d'un sac, puis une biographie de Talleyrand, de Fouché. Des modèles ? Sur une centaine, ils étaient deux ou trois à lire. À la télévision – allumée sans arrêt –, il exigea de suivre les aventures d'Hercule Poirot. Le monde extérieur s'effaçait.

Au bout d'un mois, le détenu ordinaire avait droit à trois visites d'une demi-heure par semaine. Bill voulut s'inscrire au foot mais sa demande resta sans effet. Il dut patienter deux mois et demi avant d'être admis à la bibliothèque ou à l'atelier échecs. Chaque demande devait être adressée par écrit au directeur. La plupart des détenus savaient à peine écrire. Le docteur en histoire proposa de donner des cours de rédaction. Il lui fut rétorqué que la loi pénitentiaire ne le prévoyait pas. Autour de lui, tous les prisonniers

fumaient des joints. Les dealers s'enrichissaient. Les gardiens distribuaient des doses impressionnantes de calmants. Ils vivaient dans la hantise de l'explosion de violence. Les téléphones portables se négociaient 150 euros. Il fallait déverser 500 euros pour un smartphone avec puce et recharge.

Bill Pallot était sorti au bout de quatre mois. Il commande un nouveau diabololo menthe : « Ma sœur et une copine sont venues me chercher. » Son appartement de l'avenue Marceau n'avait pas changé. Son portable se remit à vibrer. Paris bruissait de la rumeur de sa libération. Que faire quand on est tombé de sa chaise XVIII^e ? « Je savais que tout allait changer. Je m'étais dit : soit je me cache, soit j'accepte d'affronter le regard des autres. » Il opta pour la deuxième option : « J'ai commis une erreur, je l'ai assumée. Je n'ai tué personne. »

Le cours de son existence a repris. Coiffeur, champagne. Le premier samedi matin de sa nouvelle liberté, il s'était présenté à la piscine du Racing. Il avait feint de ne pas remarquer les mines offusquées. Le soir de l'ouverture de la FIAC, il débarquait dans l'enceinte du Grand Palais : « La plupart de mes collègues sont venus me dire bonjour ; même les conservateurs de musée. » Peut-être triche-t-il un peu. On ne se refait pas. Quelques jours plus tard, il poussait en tremblant la porte de l'hôtel Drouot. Une vieille relation l'avait invité à dîner. Il suscitait la curiosité. Un client le prit à part : il voulait savoir s'il avait été violé sous la douche.

Bill Pallot est devenu ce qu'il a vendu : un objet rare. Dans les salons parisiens, dont il pensait être le maître, il fait désormais figure de bête curieuse. On l'observe, guettant sa chute.

Ce châtiment ambigu n'alterne pas, en apparence, sa sérénité. Réfugié dans son appartement, au milieu de sa collection de têtes de mort, parmi lesquelles nombre de ses victimes attendent de voir figurer la sienne, cet expert en meubles anciens fait confiance à la patine du temps pour effacer sa faute.

Le roi Philippe

Dernier verre à la Closerie des Lilas. On y croisait Philippe Sollers, Jean-Edern Hallier, quelques autres. À la troisième coupe de champagne, de jeunes écrivains prometteurs se prenaient pour Hemingway. L'auteur de *Paris est une fête* y avait sa table ; un jour, ils y auraient la leur.

Le fils de la propriétaire était un type gouailleur aux cheveux bouclés ; un bon vivant qui riait facilement et buvait ferme. Un week-end, nous nous étions retrouvés à Deauville lors d'un rallye de vieilles voitures. À 2 heures du matin, il errait dans les couloirs de l'hôtel Normandy. Il avait oublié le numéro de sa chambre et voulait sauter dans son taxi anglais pour rentrer à Paris. Je lui avais sauvé la mise, et peut-être la vie.

Philippe Léotard était attablé sur le zinc. L'acteur à la voix rauque était un habitué de la Closerie. Invectivant facilement ses voisins lorsque l'alcool lui échauffait l'esprit, il passait rarement inaperçu. Il avait de l'allure, du tempérament. Un côté enfiévré. Ce desperado n'épargnait personne, pas même son frère, qui avait été ministre sous Mitterrand. Il se moquait de lui, de ses leçons de morale, de la politique. Il affichait une tendresse pour la monarchie, ce qui était assez mal vu chez les libéraux.

Parfois, il se mettait au piano. Il reprenait des morceaux de blues. Son timbre éraillé déchirait le cœur. Quelque chose en lui avait dérapé. Son désespoir coulait à flots.

Dans sa dérive, il conservait son élégance. Il avait une manière de défier l'ordinaire, de rigoler de lui-même qui en imposait. C'était un poète maudit. Il se fracassait, avec une souveraine désinvolture, contre la médiocrité, le compromis, les petites gens de la vie. Il aurait pu servir de modèle au *Feu follet* de Drieu la Rochelle.

Au moment de la fermeture, je le regardais s'éloigner, prince solitaire, sur le boulevard Montparnasse. Il titubait. J'avais le sentiment qu'aucun de ses sujets n'aurait pu le sauver de lui-même.

OceanofPDF.com

Vivre au-dessus de mes moyens

C'était l'un des rares à avoir mis moins d'une heure pour venir du centre de Paris. L'avocat Pierre-Olivier Sur connaissait bien Pantin pour y avoir assisté à des reconstitutions de scènes de crime et plaidé dans le palais de justice voisin de Bobigny. On n'avait jamais vu autant de taxis errer le long de l'avenue du Général-Leclerc, ni de chauffeurs patienter dans les Mercedes noires garées sur le terre-plein à proximité du numéro 69. Après sa galerie du Marais, l'Autrichien Thaddaeus Ropac ouvrait un nouvel et monumental espace dans une ancienne usine de chaudronnerie, en brique rose, de cette banlieue du 93. Il y rejoignait les ateliers Hermès et Chanel : la banlieue, c'est désespérément chic.

Les œuvres de l'artiste allemand Anselm Kiefer respiraient sur d'immenses murs blancs ; dans un bâtiment annexe trônaient celles du charismatique et chamanique Joseph Beuys qui avait été l'une des premières révélations artistiques du galeriste. Les invités buvaient du champagne sur du béton ciré. Le sol était si propre qu'on aurait pu y marcher pieds nus. Hôte courtois et discret, Thaddaeus Ropac avait l'allure d'un jeune homme de bonne famille. Sobrement vêtu d'un costume anthracite, dans un monde où les plus riches multipliaient les efforts pour avoir l'air démunis, ce quinquagénaire aux lunettes carrées inspirait confiance. Il y avait en lui quelque chose d'Harry Potter. Il avait notamment le pouvoir extraordinaire de faire s'enflammer le prix des œuvres d'art qu'il mettait en lumière.

Les conversations résonnaient sous les verrières comme dans un hall de gare. Dominique de Villepin n'était plus ministre mais avait toujours la silhouette d'un top model pour seniors. Lui aussi avait des vertus

magiques : son verbe effaçait la réalité. C'est la définition du fou. L'un des jumeaux Guerrand-Hermès avait gardé son pardessus. On ne saurait jamais lequel. Animateur fétiche des années 1980 – cool et argentées –, passionné d'art contemporain, Guillaume Durand était comme un pinceau qui aurait perdu quelques poils. Commentant le prix record – 35 millions de dollars – atteint la veille par une toile de Kiefer, il regrettait de n'avoir pu réunir, il y a vingt ans, 500 000 francs pour en acheter une. Tant de choses nous échappent. Les cheveux coupés au bol, Matali Crasset avait la mine d'un page du Moyen Âge. Cette coiffure atypique assurait à cette designer, qui avait fait des études de marketing, d'être reconnue pour elle-même. Gilbert et Georges étaient inséparables, collés l'un à l'autre comme du papier sur un mur ; le créateur Haider Ackermann cultivait un air énigmatique.

Saluant par un bref discours ses invités lors du dîner donné au milieu des œuvres, Thaddaeus Ropac se flatte de compter parmi ceux-ci une quarantaine d'artistes majeurs de l'époque. C'était la *Factory* de Pantin. Il ne manquait qu'Andy Warhol, que le galeriste avait rencontré dans sa prime jeunesse à New York.

Pirate échappé de son trois-mâts, sanglé de chaînes et bandant ses muscles sous sa combinaison de cuir noir, l'architecte Peter Marino passa à table comme à l'abordage. Un jour, ce père de famille honorable avait tout plaqué pour devenir lui-même ; ou un autre. L'homme est un sous-marin pour l'homme. Le seul nom de Bianca Jagger suffisait à faire tourner la tête. Je me retournais sur l'ex-top model. J'avais en tête sa déclaration au lendemain de son divorce avec le leader des Rolling Stones : « Mon mariage était terminé le jour de mes noces. » C'était du La Rochefoucauld : « Il y a de bons mariages, avertissait le moraliste du XVII^e, mais il n'y en a point de délicieux. »

Rolf Sachs, créateur de meubles et président du Dracula Club de Saint-Moritz, réveilla la légende de son séducteur de père, Gunther, qui avait noyé BB sous les fleurs à Saint-Tropez : « Pour une fois où je monte à la capitale », ironisa, faux candide, l'ambitieux directeur du centre Beaubourg de Metz, Laurent Le Bon, « je suis entouré de stars ! » Jean-Michel Wilmotte débarquait de Nice, où il construisait un stade, repartait à Rio avant de gagner Moscou dont il redessinait les contours. L'architecte volant s'endormait dans les trains, les taxis, achetait des atlas au marché d'Aligre. Linda Wong Davies, riche et divorcée philanthrope née à Singapour,

arborait une robe en lamelles dorées assortie à son sac à main : « Moi, commenta Luziah Hennessy, dont le nom ronflait comme un moteur, je n'ai jamais assez de bijoux. » Apprenant de son voisin, courtier d'art à Hong-Kong, qu'il était descendu à *L'Hôtel*, rue des Beaux-Arts, où il occupait la chambre d'Oscar Wilde, la collectionneuse cita une phrase de celui qui aspirait à faire de sa vie une œuvre d'art : « “Je meurs au-dessus de mes moyens.” »

— Pour moi, dit quelqu'un, ce serait impossible. »

OceanofPDF.com

Travail à la mine

Assis devant sa table de travail, face à la baie vitrée de son atelier qui domine le boulevard du Montparnasse, un vieux monsieur dessine. Sempé s'accroche à son crayon, comme un plongeur à sa bouteille d'oxygène. C'est le plus grand moraliste du xx^e siècle. Saint-Simon, sans les talons. Témoin d'une époque qui a vu tant de « génies » autoproclamés s'égarer dans des boursouflures d'ego ou des dérives idéologies meurtrières, il ne s'est jamais départi de sa simplicité bonhomme. Du bout de son crayon, il a gommé cet esprit de sérieux qui nous a tant pesé.

Ses yeux grands ouverts dévoilent une insatiable et bienveillante curiosité ; un appétit intact de croquer la vie. Un sourire tendre éclaire son visage rougi par les aléas d'une santé défaillante. Il y flotte l'innocence, la candeur de l'enfant étonné qu'il n'a jamais cessé d'être. Tout l'émerveille, le désarçonne, le surprend. « L'être humain est si peu de chose », dit-il.

Dans l'un de ses dessins, un petit homme, haut comme trois pommes, se contemple en bombant le torse dans un vaste miroir : « Dire qu'un lion comme cela va disparaître », maugrée-t-il d'un air satisfait. Il sourit : « C'est peut-être moi. »

Sempé s'exprime en agitant les mains, comme s'il voulait saisir des morceaux du temps. Le dessin est son écriture. Il parle de Ravel, de Duke Ellington : « J'aurais tant voulu être musicien. » Toute une vie bien ratée.

Entre deux bouffées de cigarette électronique, ses souvenirs voltigent. Sa première illustration dans le prestigieux *New Yorker* ? Un homme qui hésite à prendre son envol, sur le rebord d'une fenêtre. Le magazine new-yorkais, phénomène unique pour un dessinateur français, l'a sollicité pour une centaine de couvertures.

Il passe du coq à l'âne, raconte ses éblouissements, devant tout, devant rien : « Même un tire-bouchon, je trouvais ça génial. » On oublie trop souvent de s'émerveiller, notait Jean d'Ormesson. À Paris, explique Sempé, lorsqu'il y avait débarqué de sa province, une chose l'avait enchanté, qui a aujourd'hui disparu : la bonhomie. Sa voix se fait soudain plus dure lorsqu'il évoque les intellectuels qu'il a croisés, se croyant uniques, et presque tous fascinés par le communisme. Soudain, le doux se fait violence : « Connard ! » laisse-t-il tomber à propos de Picasso parti chercher le meilleur des mondes chez les assassins bolchéviques. On sent la blessure profonde. Peut-être parce que la plupart d'entre eux passent encore pour des humanistes.

« L'humour, c'est quoi ? demandé-je.

— Si je savais ! Dire sans dire. Une forme d'impuissance. »

Sempé se souvient de Françoise Sagan, qu'il surnommait Luis Miguel Dominguin pour son art de l'estocade, de Fellini qui mentait tout le temps :

« Quand il arrivait quelque part, tout ce qu'il voulait, c'était s'asseoir à une table et rester tranquille.

— On finit tous ainsi, dis-je.

— Oui, mais on n'est pas tous Fellini.

— Êtes-vous optimiste ou pessimiste ?

— Oh, vous savez ! »

Il réfléchit. Soudain, on dirait l'un de ses personnages, égaré dans un monde trop vaste pour lui. Son sourire refait surface : « Longtemps, je me suis défini comme "inconsolable et gai" en attribuant cette pensée à Pascal. Puis j'ai découvert que c'était une citation d'Anouilh dans *L'Hurluberlu...* Je vois des gens qui marchent dans la rue. Avec une sacoche un peu lourde. Ils sont désespérés. Mais ils continuent. Ils continuent parce qu'ils sont d'un naturel gai. »

Sempé tousse, s'interrompt. Santé fragile. Il est temps de mettre fin à notre entretien. L'enfant est redevenu un vieil homme. Son dernier bonheur, depuis son accident cérébral : s'appuyer sur le bras d'une jolie gouvernante.

En quittant son immeuble, je tombe en arrêt devant l'enseigne de la boutique située juste à côté : *Nicolas*.

Mon métier ? Floc'h

Infiniment snob, il dédaigne la compagnie des autres. La dernière fois que je l'ai aperçu, il émergeait d'une Alfa Romeo noire en costume bleu nuit, devant la villa Mallet-Stevens, à Suresnes. Il venait signer ses albums dans un cénacle restreint.

Cet après-midi-là, rarissime honneur, il a accepté de me recevoir à son domicile, rue d'Assas. Une collection de dessins illustrant l'univers d'Angelus, premier grand cru classé A de Saint-Émilion, est son dernier fait d'armes. Sur ces gravures, des couples distingués posent dans un décor intimiste, sur fond de lieux mythiques. Au cœur de Paris, il s'est pris pour modèle avec son épouse ; à New York, la fille de sa femme et son ami du moment piquent-niquent dans un jardin : « La seule chose qui m'intéresse, c'est ma vie. Quand on me demande mon métier, je réponds : Floc'h. »

Fi des déclarations généreuses : l'homme n'aime que lui-même. Reproduction parfaite du gentleman, cet illustrateur à la ligne claire a posé sa mine dans les années 1930 sur le banc d'un jardin londonien. Abonné au *Sunday Times*, il ne possède ni permis de conduire, ni téléphone portable, ni télévision. À quoi bon être de son époque ? Elle est si laide. Ses lectures ? Barbey d'Aurevilly, Lord Chesterfield. Sa revendication ? Être unique. On ne saurait survivre à moins. Il prétend ne jamais travailler. Pourtant, il ne chôme pas. Condamné à vivre avec lui-même, il n'est pas de ces auteurs qui prônent la détestation de leur double.

Je l'observe, l'écoute parler. Lui aussi s'écoute parler. Tout est artificiel chez ce dandy magnifique. Chassez le naturel et l'homme redevient fréquentable. Il a construit son personnage : discipline de fer, soin obsessionnel des apparences, confiance absolue en soi. Une vie en armure.

On ne saura jamais vraiment ce qu'il y a derrière. Mais faut-il toujours exposer ses faiblesses à la lumière du jour ?

Floc'h cultive la discrétion. Personnage plus facile à croiser dans ses œuvres que dans la vie, il déteste apparaître, s'exhiber dans les médias ; fuit la célébrité, la gloire, les rétrospectives attendries ; a fait sienne la solitude des cimes.

Les journalistes l'ennuient. Tant de choses l'ennuient. Reconnu pour son style, adulé par certains, il a signé des affiches de films pour Alain Resnais, Woody Allen. Cela suffirait à remplir une existence. Les marques de luxe le courtisent. Il vit comme un prince, l'avoue sereinement : « Je suis chic et cher. » À contre-courant de l'époque, son absence de frénésie est une manière de trouver la paix : « Vous savez ce que disait Einstein : la chose la plus étonnante sur terre, ce sont les sentiments. » Il les a balayés pour être sûr que son crayon ne tremble pas.

En me raccompagnant à la porte, avec une parfaite courtoisie, il ne masque pas son soulagement de me voir repartir.

OceanofPDF.com

La soldate inconnue

« C'était mon premier tableau, dit-il. Je le lui ai acheté il y a trente-trois ans. Je le voulais rouge ; elle me l'a longtemps refusé. Elle prétendait que c'était la couleur de la mort. Un jour elle m'a convoqué chez Lipp. Payable en espèces. Le lendemain, elle mourait. »

Ils ne sont pas nombreux ce jour-là à se souvenir de Shirley Goldfarb (1925-1980). Cette artiste américaine, ignorée de ses contemporains, continue à l'être. Elle a vécu à Paris, traînant dans les cafés, passant son temps à essayer de se faire inviter aux vernissages, à s'infiltrer dans les cocktails où elle tentait d'apercevoir Andy Warhol ou David Hockney. Sur les photos, casque brun, pupilles écarquillées, elle arborait un outrancier « maquillage de guerre ». Elle avait toujours eu les yeux plus gros que le ventre.

Dans le sous-sol de la galerie Guillaume, où s'achève l'exposition d'une dizaine des œuvres de cette soldate inconnue, c'est l'heure des derniers adieux. La chanteuse Caroline Loeb lit un extrait de son journal. À 16 ans, l'interprète de *C'est la ouate* croisait Shirley dans les galeries de Saint-Germain-des-Prés. Elle ne passait pas inaperçue. C'était une petite femme agressive, antipathique. Toujours flanquée d'un chien assez laid, un yorkshire, Sardi, elle noircissait des carnets autour d'un verre en parcourant *France-Soir* ou le *Herald Tribune* : « Samedi. Que vais-je faire de ma journée. M'asseoir et attendre. » Elle tuait le temps à la brasserie Lipp, en minijupe éponge. « Dimanche : Bikini violet à Deligny. » Le serveur du Flore pensait qu'elle était morte : « Je ne suis pas comme les autres. Terriblement unique. » Café et eau glacée, campée en terrasse, elle regardait défiler les gens : « Je perds mon temps. Pas le vôtre. » Elle décrivait

l'atmosphère du Flore : « Une clinique psy en plein Paris. Moi quand je veux quelque chose, poursuivait-elle, je ne l'ai jamais. Ça m'empêche d'être blasée. »

Elle aspirait à « faire l'amour à une grande toile blanche » ; ou à un génie riche. Mais les seuls types qui la poursuivaient étaient terriblement laids. Elle vivait dans une cabane, s'enchantait d'une ville « qui s'est souvent foutue de moi » : « Pourquoi ne suis-je pas affreusement triste » ? Le soleil revenait par éclairs : « Claude Picasso a reconnu ma patte. L'acte de peindre, notait-elle, seule déclaration importante. Mon fils, dit-elle encore, fait la chasse aux nazis ; moi aux collectionneurs. »

Elle sentait venir la fin : « Étourdie à force de ne pas manger, je meurs et personne n'y prête attention. » Shirley Goldfarb avait rêvé de continuer à hanter le quartier. La maigre assistance réunie dans la galerie lui donne satisfaction. À la fin de la lecture, dans un élan fraternel, un yorkshire se met à aboyer.

Fond d'écran

Il avait tout pour plaire. Il dénonçait le capitalisme, pourfendait le racisme, l'oppression de l'individu ; il avait lutté contre l'emprise de la drogue, les ravages du sida – maladie qui l'avait emporté –, s'était opposé au nucléaire, avait défendu l'environnement. C'était l'artiste parfait, presque trop parfait ; le messenger idéal du nouvel ordre moral. Il aurait pu dessiner des ronds dans l'eau, personne n'aurait eu l'outrecuidance de prétendre qu'ils ressemblaient à des zéros.

Étalée sur les murs, avec une rage enfantine et une crudité révolutionnaire, son œuvre se décline aujourd'hui sur les tee-shirts du monde entier. Le long de l'avenue du Président-Wilson, les invités du premier soir se pressent pour assister à l'inauguration de l'exposition consacrée à l'un des papes du street art, Keith Haring. Difficile d'échapper à ce maître à penser. Les mains dans les poches – pour ceux qui en ont –, des spectateurs dubitatifs défilent devant ses cadres accrochés en restant muets. L'artiste n'incite guère à la conversation ; plutôt à la réflexion : « Le travail de la silhouette est vachement intéressant ! » relève une jeune femme. En tous les cas, il est essentiel. Les mêmes personnages simplistes se répètent dans une symphonie monotone : « C'est un peu vulgaire ! semble s'excuser un jeune homme auprès de son amie. C'est de la provocation... » justifie-t-il. Ouf, il est sauvé. On devine qu'il a peur que sa compagne ne le quitte.

Les peintures aux couleurs vives sont alignées comme des histoires sans paroles ; des pages de *comic books*. Répétitives, elles sont simples à comprendre : cassures, brisures, morsures, l'homme est un loup pour

l'homme. Keith Haring profanait l'Histoire, singeait le règne du dollar en même temps qu'il ouvrait un Pop Shop.

Cet enfant de Warhol est devenu ce qu'il détestait : une icône. À défaut d'une raison de vivre, c'est une bonne raison de mourir.

Sur leur téléphone portable, les spectateurs mitraillent ses toiles. Ils repartiront avec un joli fond d'écran.

OceanofPDF.com

Feu à volonté

Au téléphone, ça a commencé à peu près comme ça : « Bonjour, on se rappelle dans cinq minutes. Je suis en train d'engueuler un client ! » On se retrouve régulièrement chez Laurent où il déjeune quasiment tous les jours, depuis vingt ans. Toujours tiré à quatre épingles, François-Joseph Graf est l'un des hommes les plus féroces de Paris. Dictatorial, perfectionniste, cet amoureux du beau, architecte-décorateur, ne supporte pas l'à-peu-près, la mollesse, l'affadissement. Autant dire qu'il ne supporte pas grand-chose, ni grand monde.

Excessif en tout, il fustige ses contemporains, les renversant comme des quilles avec une délectation féroce. Quelle blessure intime masque cet acharnement ? Allez savoir. Consultant le menu, qu'il connaît par cœur, Graf tempête contre ces périphrases qui noient les plats sous des appellations prétentieuses. Encore un tic de l'ère du vide. On enrobe tout. Mensonges d'État. Respectueux par profession, craintif par nature, le maître d'hôtel lui tend comme un nectar un verre d'Orangina Light sur un plateau.

François-Joseph a perdu 20 kilos. Discipline spartiate. Il ne boit plus une goutte d'alcool. Pour son hôte – en l'occurrence moi –, il commande un château-figeac 2007. Grand seigneur, ce prince est aussi généreux avec ses amis qu'impitoyable avec ses ennemis. Il ne se refuse rien. Surtout par le droit de déplaire. Il n'eût pas fallu le pousser loin pour l'entendre chanter les louanges d'une véritable aristocratie.

La vulgarité l'insupporte : ce qu'est devenu Paris, le luxe en général, le Ritz, qui vient d'être rénové. Il s'indigne qu'on y déjeune en tongs et casquette : « Des Chinois, des Ouzbeks claquent des doigts pour appeler le personnel. » Dans les restaurants de prestige, les derniers à porter une

cravate sont les serveurs. À quoi attribuer cette déchéance ? À la disparition de l'esprit français, relève l'amoureux de culture. Celui d'Audiard, de Gabin, de Guitry : « Ne reste plus que la mesquinerie, l'étroitesse, la jalousie. Celle qui fait qu'à Londres, devant le Connaught, les passants regardent avec amour passer les Rolls et les Bentley quand à Paris, on leur jette des pots de peinture. »

Fureur impériale. François-Joseph sourit : « C'est vrai que mon prénom est assez dur à porter. Mais ça ne m'a jamais pesé. Au moins on me reconnaît ! »

Ses grands-parents étaient strasbourgeois, sa mère fut une héroïne de la Résistance. Elle n'en a pas fait un métier. Ses souvenirs d'enfance remontent à Montparnasse. Il aime raconter comment les filles dans les bars portaient un peigne dans les cheveux. Je l'écoute fusiller le monde moderne, tirer sur tout ce qui bouge. On peut rire de tout ; en attendant d'être décapité. Graf adore écrire des lettres d'insultes, aux entrepreneurs indignes, aux marchands du temple. Il a le sens du mot, de la formule, se méfie de l'œil droit d'Emmanuel Macron, méprise les goûts de concierge d'Anne Hidalgo. C'est l'un des derniers snobs de la planète. Il en faut bien quelques-uns. Une figure proustienne. Ses pairs reconnaissent son talent, prétendent que son agressivité dissimule une faille intime. Quoi qu'il en soit, ses richissimes clients – parmi lesquels des princes du Moyen-Orient, un armateur grec – semblent s'accommoder de son caractère. « Quand ils m'engagent, ils savent qu'ils m'auront sur le dos. » Graf les défie pour faire émerger leur personnalité. Il reconstruit leur espace : « Je crée des installations. Écrivez-le, ça va plaire. » Il rigole. Le monde est devenu tellement sérieux.

Entre deux plats, par jeu, par habitude, François-Joseph apostrophe le maître d'hôtel : « Vous direz au cuisinier que le canard a dû venir à pied ! » Avant de lui faire un clin d'œil : « On reviendra ! »

Jamais au repos, il observe les clients autour de nous. Il en connaît tous les habitués. Il a plus d'une fois déjeuné non loin de Jacques Chirac, vieillissant. L'ancien chef de l'État, dont les freins commençaient à lâcher, racontait avec crudité ses prouesses amoureuses. Toute la salle l'écoutait, éberluée. Graf affirme avoir vu un artiste gigolo, sereinement de gauche, faire demi-tour pour venir récupérer le généreux pourboire que son hôtesse

– une milliardaire octogénaire – avait imprudemment abandonné sur la table.

Nous quittons le spectacle. Dehors, son chauffeur l’attend. La vie parisienne lui tend les bras :

« Dans le naufrage, dis-je, y a-t-il quelqu’un que vous sauveriez ? »

Il réfléchit :

« Teddy Riner ! »

Il s’engouffre dans sa voiture. Je m’étonne :

« Pourquoi lui ? »

Il se marre :

« Il te serre la main, t’as plus de bras ! »

Il remonte la vitre, comme on coupe le son.

OceanofPDF.com

Le renard

« Mon plaisir, c'est ça », m'indique-t-il, désignant les pièces amoureusement acquises au fil des ans – meubles, lampes, tableaux – qui meublent son intérieur. Précieux, élégant sensible au charme des objets, Jacques Grange me reçoit dans son appartement du Palais-Royal. Au-dessus du canapé, gardienne dans sa loge, l'ancienne propriétaire, Colette, veille dans – et sur – son cadre. Nul doute que l'auteur de *Chéri* se serait sentie à l'aise dans ce décor bohème chic.

Des manières de chat. Il émane de ce séducteur courtois un sentiment d'apaisement et de confort ; d'équilibre : « Grange prend des risques, mais jamais trop, juste la bonne dose parfaite d'un goût assuré », dit de lui l'une des collectionneuses les plus fortunées du monde, la photographe new-yorkaise Caryl Englander.

La plupart des témoignages réunis dans le catalogue des objets d'art et de design qu'il met en vente le décrivent comme un compagnon idéal. Doux et attentionné : « Il vous donne l'impression qu'il est simple d'agencer les choses exactement comme il faut », souligne un sénateur américain ; « Il est le guide parfait d'un monde raffiné », surenchérit une éditrice de *Vogue*. L'amateur d'art André Bromberg résume : « Il nous donne l'illusion que c'est nous qui avons du talent. »

« C'est un énorme travail, confie-t-il, amusé, accompagnant ses propos de grands gestes de la main. Je fais beaucoup parler mes clients d'eux-mêmes, de ce qu'ils aiment. À partir de là, comme dans un film, je leur construis un scénario idéal. »

Cet ami des familles tient sa simplicité de cette évidence : il est devenu ce qu'il devait être. Les choses sont plus faciles lorsqu'on a trouvé sa voie.

Fait pour le contact, Jacques Grange a réalisé que pour séduire sa riche clientèle il importait de la mettre en valeur ; de lui donner le sentiment qu'elle était elle-même une œuvre d'art. C'est sa grâce qui confère une valeur inestimable aux objets qui l'entourent.

Grange manie le compliment avec un esprit Grand Siècle. Sa première cliente prestigieuse était la sœur jumelle du chah d'Iran. Il avait 25 ans. Des clichés de l'époque révèlent un jeune homme terriblement séduisant. Il l'avait conquise comme une citadelle : « Je m'étais renseigné. Elle n'était pas snob, aimait les gens discrets. » Et, comme lui, les beaux garçons.

Léger comme son *book*, l'apprenti décorateur avait pris soin de passer en dernier parmi les concurrents. Il l'avait emporté. Depuis, subtil et charmeur, ce stratège au sourire de velours nourrit son carnet de commandes des noms les plus prestigieux. De Londres à New York, de Saint-Barth à Monaco, il a su se faire désirer. Avec une absence d'esbroufe, un mélange d'audace et de retenue qui en font un modèle parfaitement français, il s'est glissé dans le monde intérieur des happy few qu'il observe en orfèvre.

Les hommes sont des objets comme les autres. Il s'amuse à prendre la pose et la voix de celle qui fut sa muse, Madeleine Castaing. On reprochait à l'éminente antiquaire de vendre ses pièces bien trop cher : « Si t'es si malin, demande à l'objet ce qu'il vaut ! » minaude-t-il, en l'imitant.

« Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute. » S'il fallait un visage pour incarner avec esprit la figure du renard dans la célèbre fable de Jean de La Fontaine, Jacques Grange ferait un merveilleux candidat.

L'oiseau rare

De temps à autre, il vient se poser, oiseau rare, parmi les vivants. On dépose sur une platine laser son dernier CD, esquif fragile au parfum d'ailleurs, il accorde quelques rares entretiens, le plus souvent à de vieux fidèles, puis repart dans les nuages en quête d'un paradis introuvable, d'une innocence perdue ou de je ne sais quoi. Sa maison de disques entend peu parler de lui : un contrat immuable, lié aux 40 000 à 100 000 albums vendus à chaque sortie, et adieu l'ami.

Le regard masqué sous d'immuables lunettes fumées, la pensée voilée derrière des phrases énigmatiques, Gérard Manset aura vécu dans le mystère comme d'autres dans la lumière. Trop secret pour laisser le hasard et les regards fouiller dans son intimité, cet auteur-interprète n'a jamais accepté de laisser quiconque s'infiltrer dans son œuvre, et moins encore de se donner en spectacle sur scène.

Si le monde est un théâtre, il n'aura joué que derrière un rideau.

Je le croise quelquefois, silhouette massive un peu empruntée dans son jean, dans les rares cercles qu'il fréquente. Quelque chose en lui respire la solitude. Il revient de Cuba, de Thaïlande ou du Cambodge ; ou peut-être simplement du seizième sud. Il ne l'a jamais quitté. Il y a ses souvenirs d'enfance. Les miens ne sont pas si lointains : seizième nord. Nous échangeons quelques noms de rue : « On n'oublie pas facilement les filles du lycée La Fontaine », dit-il.

Il a longtemps hésité à intituler son seizième album « seizième arrondissement ». Aux yeux d'une certaine avant-garde qui le porte aux nues, c'eût été le comble de la provocation.

Éducation bourgeoise, tendance rêveuse, seuil de flottaison incertain. Il vit dans ses rêves, s'en souvient, les écrit. Naufragé volontaire, Gérard Manset vogue dans le passé et autour de la planète. La vraie vie est ailleurs. Où ? Il élude, peu disert. Les questions l'agacent ; les années qui passent aussi. Il les chasse, comme un cheval une mouche.

Rebelle, poète aux semelles de vent, homme libre – « mais le suis-je vraiment ? » –, clairvoyant, lucide, bouddhiste, le chanteur « voyage en solitaire » depuis 1968. Le malentendu a voulu qu'un morceau d'autobiographie ainsi libellé devienne un tube des années 1970. Tout est risible. Manset a snobé son temps de peur de finir par lui ressembler et d'en être réduit à se moquer de lui-même. Méprisant Mai 68, cette baudruche bourgeoise – « j'étais déconnecté, je m'en foutais » –, il a appliqué à la lettre ce précepte de Stendhal : ne jamais être dupe.

Il lui arrive de regretter ce côté « sarcastique » qui l'a éloigné des événements : « Je me suis muré dans un individualisme un peu déplacé, égocentrique, accroché à cette sorte d'expression qu'on va coller au fond de soi. » Mais derrière ces regrets éternels, le dandy affiche un orgueil sans faille : « Je suis assez fier de ce que j'ai fait. Au moins, je suis en règle. »

Rester classique. Loin des idoles contemporaines, il cite dans sa lignée Racine, Voltaire, Molière, Proust : « Mon père, c'est Beethoven. En peinture, plutôt Poussin que l'art contemporain. Je ne peux imaginer le monde autrement. Aujourd'hui, on m'en impose un autre que je n'avale pas. »

L'histoire tourne mal, livrée à la démagogie, à la bêtise, au bavardage incessant. Gérard Manset grimace. Il est temps de se retirer. Où sont la vieille Europe, l'Angleterre excentrique, l'élégance cachée ? : « Je suis pour l'aristocratie, la distinction. »

Je le regarde s'éloigner, rasant les murs pour échapper au couperet de la guillotine.

GRAND ÉCRAN

OceanofPDF.com

Festival de Cannes, une vie de VIP

Son visage hâlé se reflète comme un diamant sur les miroirs posés sur les quatre parois de l'ascenseur. De chez Swarovski, songe-t-il, dans un réflexe pavlovien, relayant les panneaux publicitaires géants étalés sur les façades des immeubles de la Croisette.

L'élite du cinéma mondial semble s'être donné rendez-vous dans l'ascenseur de l'hôtel Martinez. En dix minutes – le temps qu'il a passé dans cette cage dorée sans se résoudre à en sortir – il a vu défiler Vanessa Paradis, oiseau maigre et songeur, Bérénice Bejo, brune banale qu'il aurait été bien en mal de reconnaître s'il n'était pas au Festival de Cannes, Freida Pinto, célèbre top model revêtue d'un long peignoir blanc qu'il a rêvé de voir s'entrouvrir ; sans oublier un garde du corps aux muscles saillants sous son smoking – certains passaient leur journée assis sur une chaise, devant la porte d'une suite, refusant de dire qui se cachait derrière –, une fille en jean qui tenait entre ses mains un ananas dans une barquette en plastique, une autre aux ongles pailletés qui avait appuyé sur le bouton du septième étage en clamant dans son téléphone : « Moi, je suis avec les US, et ensuite, je retourne faire les sacs. »

Comédie à tous les étages. On s'ennuyait moins dans l'ascenseur que devant certains films d'auteur diffusés en grande pompe sur les écrans du palais. Complimentée par sa voisine sur sa jupe colorée, une jeune assistante avait lâché en souriant son secret : « Zara ! La seule boutique de Cannes où il n'y a personne ! » Il avait noté l'information. Cela lui éviterait de faire ses courses chez Hermès. « *Who loves you ?* » avait demandé une mère énamourée à un gamin bouclé en passant la main dans ses cheveux.

Quelques instants auparavant, elle l'avait sèchement réprimandé pour avoir appuyé sur tous les boutons. « *Nobody !* » avait hurlé le gamin en colère.

À Cannes, tout le monde fait son cinéma. C'est la moindre des choses. Pendant deux semaines, chacun flotte, dans des vêtements trop grands. Il y a des caméras partout. Les VIP se sentent des êtres à part. Noués au bout d'une ficelle autour de leur cou, une flopée de badges de couleurs différentes signale leur importance. Ces bouts de carton plastifiés, sur lesquels figure leur photo, leur permettent de franchir des barrières, solidement gardées par des vigiles épais, sous l'œil envieux d'une plèbe en short fluo. Ils marchent sur l'eau.

Sur la Croisette, pour exister, il faut avoir l'air supérieur aux autres.

Des dizaines de personnes s'affairent dans le hall de l'hôtel : businessmen entre deux rendez-vous, journalistes en quête de scoop, employées des marques de luxe. Le VIP extirpe de la poche supérieure de sa veste ses Ray-Ban flambant neuves. Il imagine son regard d'un bleu d'acier ; le cinéma commence à faire son effet. Devant lui, une fille se prend en selfie. Il éprouve de la pitié pour elle : quel aveu de faiblesse. Il a côtoyé assez de puissants pour savoir que plus l'on s'élève, plus il faut jouer l'indifférence. Seuls les pauvres s'entêtent à paraître riches.

Le bracelet de tissu noué autour de son poignet commence à s'effiloche. Ce matin, en se réveillant, il n'a pu se résoudre à s'en séparer : *Opening night Gatsby*, peut-on y lire.

Il n'oubliera jamais cette nuit qui a suivi la projection du film d'ouverture, tiré du roman de Scott Fitzgerald. Lors du dîner officiel, il s'était retrouvé assis à côté de Nikos Aliagas. Certes, ce n'était pas Leonardo DiCaprio. Mais l'animateur de télévision s'était révélé un convive enjoué. Avec bonhomie, il avait évoqué sa propre aventure de VIP. En sortant de l'hôtel Majestic pour gagner le palais, il s'était engouffré en courant dans une voiture officielle qui patientait devant le palace. Il pleuvait des cordes. Les invités en robe longue et smoking tentaient d'échapper à la bourrasque. Des parapluies se retournaient. On aurait dit une scène de film catastrophe. Nikos s'était vu propulsé sur le siège d'une limousine noire, à côté d'une ravissante inconnue. Ils s'étaient présentés l'un à l'autre. Sa voisine était une actrice indienne dont il n'avait jamais entendu le nom. Collées les unes aux autres, les limousines avançaient au ralenti. Le trajet ne faisait que quelques centaines de mètres, mais avait duré

près de dix minutes. Ils échangèrent des phrases polies. Mallika Sherawat lui apprit qu'elle avait 900 000 *followers* sur Instagram. Nikos ne parvenait pas à détacher son regard du grain de beauté posé au-dessus de sa lèvre supérieure. Après l'avoir quittée, il avait appris, en se renseignant auprès d'un organisateur du Festival, que c'était l'une des plus célèbres bombes sexuelles du cinéma indien.

Leonardo DiCaprio trône au milieu de la table officielle. Il arbore un bouc. Cette pilosité du menton lui sied assez bien. À vrai dire, tout lui va assez bien. La beauté est injuste, pense le VIP, rescapé de cette mode qui a fait des ravages dans les milieux bobos. Heureusement le cinéma français l'a largement bannie. Depuis des années, la plupart des acteurs ont l'air de sortir de nulle part. Sauf à Cannes, où elles défilent dans des tenues d'emprunt haute couture, les actrices multiplient les efforts pour ressembler à n'importe qui.

Après minuit, l'équipe du film avait convié les happy few dans une villa blanche, au bout du port. Un bandeau noué autour du front, une plume dans leurs cheveux courts, des reproductions de *flappers* avaient entretenu l'illusion d'un retour aux années 1930. On avait bu pas mal – du champagne –, jeté des cotillons. Un bracelet spécial permettait de grimper à l'étage. Le VIP avait tenté d'y accéder mais s'était heurté au cerbère qui gardait l'entrée. À Cannes, la frustration fait partie du scénario. Nul ne doit ignorer qu'il n'est qu'un figurant dans une partie qui le dépasse et dont certaines clés lui sont obstinément refusées. À l'image de ses pairs, le VIP passait l'essentiel de ses soirées à se demander comment se faire inviter là où il n'était pas convié : ailleurs, c'est forcément mieux.

Sur la recommandation d'un haut responsable qu'il avait joint au téléphone, il avait fini par se faire admettre au premier étage. Que s'y passait-il ? À la vérité, la même chose qu'en bas. C'est en élevant des barrières, d'apparence infranchissables, que les privilégiés font croire aux autres qu'ils s'amusent. En fait, la plupart du temps, ils s'ennuient à mourir. C'est pour cela que certains d'entre eux meurent jeunes : pour fuir cet enfer.

Dans les dîners, il arrive au VIP de développer une théorie sulfureuse selon laquelle les gens modestes ignorent leur chance : ils peuvent encore rêver de ce qu'ils n'ont pas. Ceux qui ont tout savent que cela ne mène nulle part.

Le VIP se souvient de cette soirée où il était parvenu à se glisser dans le carré des happy few dans un salon du Martinez. Il s'était retrouvé assis sur un fauteuil de velours rouge, à quelques mètres d'une star mondiale, Jude Law. En face de lui était venue s'asseoir Uma Thurman. Elle avait de longues jambes, de longues mains, un long regard. Le VIP en était instantanément tombé amoureux.

Au buffet, il avait croisé une femme qui s'était présentée comme la propriétaire du *Lady Joy*, un yacht de 48 mètres de long qui comptait trois ponts. Ils avaient échangé quelques propos polis. Le soir, il avait tapé sur Google le nom de cette milliardaire fardée : Denise Rich. Sa mère s'appelait Gery Diamant. Il n'y a pas de hasard.

Au moment de quitter le Martinez, le VIP croise une connaissance qui l'invite à visiter la suite Chopard. C'est justement celle où se rendait la fille de l'ascenseur aux ongles brillants, avant de « faire les sacs ». Il y sirote un cocktail. On boit pas mal à Cannes ; rarement de l'eau. À croire qu'elle est salée.

L'après-midi touche à sa fin. Le VIP s'attable à la Terrazza Martini et commande un Martini Bianco. Le soleil va bientôt se coucher ; pas lui. Quelqu'un lui propose une partie de ping-pong sur une table orange. Il accepte avec plaisir ; il n'a pas perdu la main. Il gagne deux sets d'affilée, 21-12 puis 21-17. Il s'est relâché vers la fin.

Le poids d'une balle de ping-pong, c'est à peu près ce que sa vie semble peser dans la bulle cannoise. Il en oublierait presque la réalité parisienne : son appartement sans terrasse, dans une rue sans soleil.

La nuit est tombée. Il traverse la Croisette sous la pluie. Si ça continue, les vendeurs de parapluie vont bientôt pouvoir s'offrir des bijoux de chez Chopard. Au Carré bleu Grey Goose, lointaine Patti Smith, Lou Doillon chante le blues d'une voix qui trace la sienne. C'est la fille de Jane Birkin. Les héritières n'ont jamais été aussi nombreuses dans le monde du spectacle. Ça ne les empêche pas de jouer les rebelles. Le VIP commande un cocktail dont il a retenu le nom, L'Envol. Puis il va dîner sous la tente du Bâoli Beach, sur un parquet posé à même le sable. La scène est surréaliste. On voit les lèvres des convives s'agiter, mais on n'entend rien de ce qu'ils disent. À croire que le chef n'est pas en cuisine, mais aux manettes.

La musique déferle par vagues. Le DJ monte le son comme le feu. Boum, boum : les parquets et les tympanes tremblent sous les déflagrations. C'est la

guerre du son.

Il faut bien se battre pour quelque chose, songe le VIP.

À peine le foie gras servi, les invités jaillissent de leurs sièges et se mettent à danser autour des tables. Un groupe de Japonais lance une chenille enfiévrée. Imperturbables, les serveuses continuent à passer les plats.

Le VIP lampe un shot de vodka, grimace sauvagement et rejoint la chenille. Quand il regagne sa table, sa voisine a disparu. Il essaie d'engager la conversation avec une autre, mais en vain. Pour s'entendre, il aurait fallu lui faire du bouche-à-bouche.

Vers minuit, il se lève pour gagner la party privée qui se tient non loin de là, au club d'Albane, sur le toit du Marriott. C'est l'un des endroits les plus courus de Cannes. Ne pas y être vu, c'est pire que d'être mort. On ne peut y être admis sans un sésame : un tampon à l'encre invisible sur le poignet droit. Cette manière d'étiqueter les gens comme des caisses, malgré le VIP en tendant docilement son poignet.

Fruits et (grosses) légumes : il est soulagé d'en être. Dans la file d'attente, une fille fond en larmes parce qu'on lui refuse le précieux autographe : « Je suis humiliée », répète-t-elle.

Le tampon se révèle à la lumière de la lampe à infrarouge que les cerbères qui contrôlent les entrées devant l'ascenseur du Marriott dirigent vers son poignet. Le VIP prend un air détaché pour se soumettre à cette formalité à laquelle seules échappent les vraies stars. Une foule d'invités piétinent devant la porte de la cabine. Cédant à l'urgence, des filles en talons aiguilles, qui auraient hélé un taxi pour traverser la Croisette, se lancent à l'assaut de l'escalier. Elles n'en peuvent plus d'attendre. Le VIP les imite. Il gravit les marches deux à deux. Ses espadrilles, à l'effigie de Scott et Zelda Fitzgerald, lui donnent le sentiment d'être un héros de roman. Personne n'a intérêt à lui marcher sur les pieds.

La porte de la discothèque du cinquième étage est grande ouverte. Des *people* se font prendre en photo devant une toile noire sur laquelle se détachent des noms de sponsors. Tout le monde est vendu, ou acheté. Le VIP passe son chemin. Aucun photographe ne scande son prénom. À l'intérieur, tout est noir : les murs, le plafond, la moquette. Les étoiles ont besoin d'obscurité pour briller. Sur des tables basses, des lettres lumineuses

éclairaient des bouteilles de Moët. On distingue à peine les visages. Les filles sont blondes ou brunes, cela suffit à les définir. L'important est d'être là. Il n'y a plus de regards, plus de traits ; même pas d'esprit. La plupart des hommes sont barbus. C'est le retour de l'âge des cavernes.

Le VIP distingue des producteurs de cinéma, des acteurs, des leurres. Chacun vit dans son monde, et tout le monde dans le meilleur. Il capte des bribes de conversations :

« Ça va ?

— Ça va.

— *My name is Giovanni Giorgio*, dit un costaud à son voisin, *but everybody calls me Giorgio*.

— Salut Giorgio », dit le VIP en passant.

À quoi bon faire des phrases essentielles puisque tout le monde les aura oubliées le lendemain. Les seules paroles audibles sont celles des chanteurs dont les tubes passent à tue-tête : « *Ah, ah, follow/ I follow you* », se met à clamer le VIP.

Les DJ sont les philosophes de la nuit. Des spots lumineux encadrent le dance floor. Tout le monde se déhanche. Une main autoritaire écarte sans ménagement un groupe qui lui barre le chemin : la maîtresse des lieux, Albane, conduit une star vers l'emplacement qui lui est réservé.

Sur la terrasse, un barman aligne les cocktails : vodka, pomme, sureau. Le VIP boit à la paille. En contrebas, les phares des voitures éclairent la chaussée luisante. Il a cessé de pleuvoir. Des yachts flottent au large comme des lampions. Il cherche des yeux le *Lady Joy* : « Denise est une amie », dit-il à son voisin qui ne l'écoute pas. Puis il songe avec tristesse à ce à quoi ressemblera sa vie lorsqu'il ne sera plus personne.

La dernière cascade

Le Magnifique est l'hôte d'honneur d'un dîner au Carlton, sur la Croisette : « Vous avez fait ce soir la plus belle de vos cascades », lui a lancé Gilles Jacob lorsqu'il a gravi péniblement les marches du palais du Festival de Cannes. Jean-Paul Belmondo avait souri de toutes ses dents. L'acteur en morceaux, septuagénaire victime en 2001 d'un terrible accident vasculaire cérébral, se déplace avec difficulté, s'appuyant sur sa canne et le bras de sa compagne, Barbara Gandolfi.

Il a le teint cuivré d'un vieux chaudron. Elle, brune et cambrée, semble poser pour la prochaine couverture de *Playboy*. Assis à sa table, ses vieux complices de scène n'auraient manqué l'événement pour rien au monde. Parmi eux, Michel Rocard, ex-Premier ministre, cascadeur de gauche balancé dans le décor par un type bien plus habile que lui, François Mitterrand ; Georges Lautner, son réalisateur fétiche ; Charles Gérard, le copain de toujours. Son fils Paul se tient à ses côtés. *L'As des As* baise la main de la blonde et mythique Faye Dunaway. Caractère heureux, éducation parfaite, son sourire scotché de bon vivant farceur serre le cœur.

Jeune homme, quand il conduisait son bolide à cent à l'heure, sa mère lui demandait d'accélérer. Il n'était pas improbable qu'il finisse dans le mur. Des bagues brillent à tous ses doigts, comme à ceux d'un archevêque venu bénir l'assistance. « J'ai joué la comédie pour me délester de la gravité du monde », disait le comédien lorsqu'il pouvait encore s'exprimer. « Ah ! Oh ! » se contente-t-il de s'exclamer depuis, tentant de remercier ses amis dans des phrases qui restent douloureusement suspendues à l'impitoyable crochet de sa paralysie.

Le bonheur semble imprimé sur son visage. Quel panache, quelle leçon de vie ! Jean-Pierre Marielle vient l'embrasser sur le front ; Jean Rochefort, qui a toujours l'air de chercher son cheval, se lève pour prononcer quelques mots. Voix caverneuse, numéro d'artiste. Salut final : « T'es vraiment beau assis ! » Cet humour de cavalier.

La soirée s'achève au sommet du palais, sur la terrasse du Mouton Cadet Wine bar. *Le Magnifique* ne l'a jamais été autant.

OceanofPDF.com

Le lion

Novembre 2005, le soleil pâlit, le lion erre dans Paris. Il cherche ses pairs : Lino, Gabin, Romy, Clément, Melville, Visconti, il n'y a plus personne. Même son vieux rival, Jean-Paul Belmondo, s'est figé dans une pose de marionnette. Dans *Borsalino*, où les deux stars se côtoyaient, Bébel était fauché par une rafale de mitraillette ; ça avait de la gueule. La vie soigne moins la mise en scène que le cinéma.

En ce début du XXI^e siècle, la « seule épaupe » sur laquelle Alain Delon peut encore s'épancher est celle de Jean-Claude Brialy, vieux confesseur narquois. Ils ont débuté ensemble, à la fin des années 1950, tourné en 1958 dans *Christine*, de Pierre Gaspard-Huit. Ils n'ont guère de secrets l'un pour l'autre.

D'autres compagnons de route dorment en prison, tel Jacky Imbert, figure de la pègre marseillaise, récemment tombé pour trafic de cigarettes : « une star du Milieu », commente sobrement Delon. La toise obligée de ses fréquentations.

En cet après-midi d'automne, le félin rejoue sa vie. Les yeux embués, il tire sur ses souvenirs comme sur une cigarette, souffle sur les cendres. Il y a quelques semaines, seul face à Michel Drucker dans « Vivement dimanche », il a accepté, pour les yeux de sa fille Anouchka, de commenter sa glorieuse carrière. En sortant des studios, le cœur à sec, il s'est demandé où aller. D'habitude, il y avait toujours quelqu'un qui l'attendait, une femme ou un gangster. Il avait dîné avec son chauffeur, était rentré se coucher pépère. Le surlendemain, il avait été victime d'un léger « malaise vagal ». Les pompiers étaient venus le secourir ; pour la première fois, ce n'étaient pas les flics.

Fin de saison dans les locaux de sa société de production, Leda, dont le siège n'avait pas varié depuis quarante ans. Antoine Blondin aurait titré : *Un singe en hiver*. Pourtant ce n'est pas Delon qui donne la réplique à Gabin, en 1962, dans l'adaptation d'Henri Verneuil, mais Belmondo. Le beau gosse devra attendre *Mélodie en sous-sol* du même réalisateur pour côtoyer « le vieux » : « Veste pied-de-poule, polo gris, capel à carreaux, retenu dans la main gauche, il m'a tendu la main droite et m'a dit : bonjour monsieur. Je suis resté là à bredouiller comme un con. »

Dans son bureau, sur les murs, les photos parlent d'elles-mêmes. Romy Schneider se prend la tête entre les mains ; il y a de quoi quand on est amoureuse d'un égoïste à la beauté de marbre. Sur un autre cliché, enlacée par l'acteur, elle sourit : 1968, le couple tourne dans *La Piscine*, film culte de Jacques Deray ; ils se sont déjà quittés. Dix ans auparavant, le jeune premier accueillait la glorieuse impératrice Sissi, venue tourner *Christine*, sur le parvis de l'aéroport d'Orly : « *Who's he ?* » s'était enquis la ravissante jeune première en apercevant l'apprenti dandy, en pardessus gris, qui lui tendait la main ; elle avait 20 ans, lui deux ans de plus. Coup de foudre réciproque. Après être devenue l'égérie de Claude Sautet, Romy Schneider s'est éteinte en 1982 : « Elle s'est laissée mourir de chagrin, dit Delon, elle avait trop souffert. Je ne l'ai jamais imaginée vieillir. »

Épilogue. Sur une autre photo, blonde comme les blés, Mireille Darc se balance dans son hamac, paisible. Ils s'étaient plu à la fin des années 1960 : « Je lui dois tout ce qu'une femme intelligente et amoureuse peut offrir à un homme. Elle m'a apporté l'équilibre, m'a aimé comme personne ; elle était prête à abandonner sa carrière pour moi. »

Delon avale son café, le chauffage est tombé en panne : « On gèle ! » Il est emmitouflé dans une parka verte, comme s'il s'appêtait à tourner *Les Aventuriers*. Robert Enrico, 1967. L'acteur meurt dans les bras de Lino Ventura, en apprenant que c'est lui que Joanna Shimkus aimait. Dommage. Sur le mur, à côté de Mireille Darc, une photo tirée d'*Un amour de Swann*. Il porte dans ses bras une petite fille, qui est celle d'Ornella Muti. La belle Italienne incarne, dans *Le Lion*, la femme de Bullit, la mère d'Anouchka, devenue Patricia. Balayage nostalgique : Visconti, Clément, Antonioni, la star a bâti son empire, en Romain, entre 1958 et 1963 : « Avec de tels fondements comment s'écrouler ? » *Plein soleil*, *Rocco et ses frères*, *L'Éclipse*, *Le Guépard*, aucune vedette française ne peut s'enorgueillir de

telles fréquentations avant 30 ans. Delon entre dans la légende : au rayon des belles gueules, et des mauvaises réputations, il vaut bien James Dean.

Alors l'Amérique ? L'enfant de Bourg-la-Reine part tenter sa chance à Hollywood : « Les gens ont tort de croire à la magie de ce monde, déclare-t-il en revenant. L'Amérique, ce n'était pas ma vie. Je déprimais, je n'étais pas bien. Je suis rentré en France... Un pays, poursuit-il, un dîner, un cocktail, une femme, si je m'emmerde, je me lève. C'est mon privilège. Toute ma vie, j'ai été libre et indépendant. Ça m'a coûté assez cher. J'ai fait ce que je voulais, avec qui je voulais, choisi mes partenaires, mes metteurs en scène. Je me suis quelquefois trompé sur les sujets, les choix, on ne peut pas tourner quatre-vingt-dix chefs-d'œuvre ; mais professionnellement, je m'estime à 99 % intouchable. Ma force, conclut-il, c'est que je n'étais pas programmé pour ce métier. On est venu me chercher, on m'a mis devant une caméra, et on m'a dit : tu parles comme tu parles, tu bouges comme tu bouges. »

« Les professionnels de grande classe n'ont pas besoin qu'on leur dise comment ils doivent tenir un verre ou fumer une cigarette par exemple ; ils ont la certitude et l'instinct indiscutable de l'attitude gestuelle », a dit de lui Jean-Pierre Melville.

Delon hoche la tête. 1967, il devient Jef Costello, le samouraï : « Il n'y a pas de plus grande, de plus profonde solitude que celle du samouraï, si ce n'est peut-être celle du tigre dans la jungle », prédit le réalisateur. Les deux hommes se sont reniflés, ils ne se quitteront plus. Alain, lui, se sépare de Nathalie.

On ne vit pas avec la star si on ne la vénère pas : « Je dois tout aux femmes, elles me sont indispensables, mais je suis misogyne. J'ai toujours voulu lire dans les yeux de la femme avec qui je vivais que, pour elle, j'étais le plus beau, le plus grand, le plus fort dans ma discipline. Ça m'a propulsé. »

Mégalo, l'être qui me parle de lui à la troisième personne ? Plaisanterie : « La rumeur est née sur un tournage où j'étais producteur, metteur en scène, acteur. Dans la peau du premier, j'ai dit : Delon, je l'emmerde ! Mais la gloire ne m'a jamais tourné la tête. J'ai toujours su qui j'étais, voulu être le meilleur. Je ne me suis pas battu, je n'ai pas pensé ma carrière, élaboré de stratégie. Je me suis contenté de rester moi-même. Je sais que lorsqu'on m'applaudit, ce n'est pas pour ma mère qui tombe, mais pour le

personnage que j'incarne. Lorsque je suis devenu un dieu, au Japon, je brillais de mille feux dans *Plein Soleil*. »

Et l'argent ? « De ce point de vue, je suis un rigolo à côté des grands sportifs. J'en ai gagné beaucoup, j'ai réinvesti. Je ne suis pas amoureux de l'argent. Je ne le dépense pas en belles voitures, en beaux habits. J'ai un train de vie, des bêtes, du terrain. Je ne suis pas joueur. Vous savez pourquoi ? » La mâchoire se crispe : « Quand j'étais jeune, je jouais aux cartes ; mais je ne supportais pas de perdre, ça me mettait hors de moi. J'en rêvais la nuit. Alors, j'ai arrêté. »

Les engagements politiques ? « Par sympathie, amitié, sincérité. Sans toujours mesurer la portée de ma présence... »

L'amitié ? « Valeur sacrée. Un ami, disait Clemenceau, c'est celui qui vous réveille à 5 heures du matin en vous disant : Je viens de tuer un homme, et à qui vous répondez : Où est le corps ? » La réplique resurgit telle quelle dans *Mort d'un pourri*, de Georges Lautner, 1977. L'assassin qui sonne à la porte est Maurice Ronet, le double trop tôt disparu.

« Une fois, se souvient encore Delon, j'ai essayé d'être léger, dans *Doucement les basses* (Jacques Deray, 1970). Ça n'a pas marché. Un de mes amis disait : Quand un train s'arrête et qu'un type passe sa tête à la portière, si c'est Belmondo, tout le monde se marre ; si c'est Delon, personne... » Dont acte.

Retour dans les bureaux de Leda. Patricia Kaas, sur scène dans *Cabaret*, est clouée sur un mur. La fragile interprète a composé une chanson pour sa star : *Je lui dis vous*. Sous le verre, sa dédicace est signée : « Ton diamant ». De quoi s'ouvrir joliment les veines.

Un peu plus loin, par terre, près de la fenêtre, la photo encadrée d'une belle inconnue, Roxan Gould. Elle fut sa partenaire dans *Ne réveillez pas un flic qui dort*. Sur le portrait, elle a ajouté : « Je pense à toi ».

Malgré tous ces signes de tendresse, Delon se sent seul ; vieille compagnie. Une collection, reliée, du magazine *Ciné Revue* ne suffit pas à entretenir la conversation. La feuilleter serait prendre le risque de souffrir inutilement. Même ses chiens meurent. L'un d'entre eux, en peluche noire, est assis sur une chaise. Voici venu le temps des adieux. Delon les a déjà faits plusieurs fois au cinéma. Que lui reste-t-il à prouver ? Il a achevé sa course-poursuite avec Belmondo en 1990 en tournant *Nouvelle Vague*,

devant la caméra de Jean-Luc Godard. Quelques années plus tard, les deux rivaux nationaux ont tiré, ensemble, leur révérence dans l'ironique *Une chance pour deux*, de Patrice Leconte. Leur cinéma s'est éteint, Delon l'a écrit dans une tribune crépusculaire. Les jeunes acteurs les ignorent, lui-même les connaît peu. Il cite quelques noms, distingue dans la foule Vincent Cassel ou Vincent Pérez : « Du talent, une gueule, une personnalité. » Pour Noël, il a offert à sa fille, Anouchka, son plus beau cadeau : un rôle à ses côtés dans *Le Lion* : « Ce qui m'a frappé, c'est sa simplicité. Elle ne joue pas, elle vit. »

Autoportrait. Delon peut se retirer, « *A star is born* », s'est-il exclamé sur la scène de Disney World, nouveau temple du cinéma américain. Le roi a désigné sa dauphine. La star s'éloigne, sans pouvoir s'empêcher de se retourner : « On ne me verra pas vieux, laid, impotent, promet-il. L'une de mes grandes appréhensions serait qu'un jour, quelqu'un puisse dire : Oh ! là ! là ! Delon, tu as vu ce qu'il est devenu ! »

Longtemps, Alain Delon a cru que le plus difficile n'était pas d'arriver, mais de durer ; maintenant il sait que le plus difficile, c'est de partir.

OceanofPDF.com

Une héroïne

Les flashes qui crépitaient n'étaient plus pour elle. Le Tout-Paris du spectacle estampillé bohème venait chercher la lumière à son ombre. Quatre mois après sa disparition, le théâtre de la place de l'Odéon, où elle avait si souvent joué, célébrait Jeanne Moreau. L'actrice était de celles qui « savent habiter les silences et la profondeur du monde », souligna l'animateur de la soirée. Enfuie de chez elle à 16 ans pour courir voir l'*Antigone* d'Anouilh, Mademoiselle Moreau n'y était jamais revenue ; elle avait trouvé sa voie.

Arrivée en retard, la ministre de la Culture s'en excusa : « J'étais retenue par le président. » Un sourire béat scotché sur le visage, on sentait Françoise Nyssen transfigurée par ses nouvelles fonctions et déterminée à rendre le monde meilleur. Tremblante comme une jeune fille, elle s'avoua émue de participer à cet « hommage ». Patatras ! Son prédécesseur au micro venait d'expliquer que la comédienne n'en voulait surtout pas. Tant pis. L'ex-éditrice poursuivit en vantant « l'audace » d'une femme libre. Elle raconta qu'un jour, venue à Arles dans sa librairie dialoguer avec Paul Auster, Jeanne Moreau avait insisté pour s'asseoir par terre. Les babas cool sont incorrigibles : ils croient qu'il suffit de se rouler dans la poussière pour le redevenir. Sur une bande sonore, on entendit la voix de Sphynx de la comédienne dans *La Machine infernale* de Cocteau. Magnifiquement rythmée, lancée comme un train, elle prit possession de l'auditoire.

Le président du Festival de Cannes, Thierry Frémaux, présenta la vedette de cinéma : *Jules et Jim*, *Monsieur Klein*, *Le Feu follet*... Ça valait tous les palmarès. Face à Maurice Ronet, Jean Gabin ou Alain Delon, filmée par Orson Welles ou Elia Kazan, sa présence éblouissait.

Pour les cinquante ans du Festival de Cannes, la star avait été invitée à réciter la liste des vainqueurs : une suite de noms, de titres de films, de dates : « C'est le monologue le plus émouvant que j'aie pu entendre », s'émerveilla Pedro Almodóvar. Il en faisait trop ; tout le monde en faisait trop. Chacun se drapait dans le caractère rebelle de l'absente pour s'en prévaloir, pourfendre les convenances bourgeoises. Quelle audace ! On revint au théâtre : « Un acteur, disait Moreau, peut jouer cent fois parce qu'il rêve toujours de la représentation idéale... Il est en état de frustration. » Au fil des extraits diffusés, l'actrice ne parlait jamais pour ne rien dire. Ses mots cognaient, justes, précis : « C'est une trahison d'en employer un pour un autre. Pas d'à peu près ! » intimait-elle devant un auditoire qui faisait à peu près l'inverse. Frondeuse, une image la montra, fixant son interlocuteur droit dans les yeux : « Les gens ont peur de vieillir. Ils ont tort. Ce capital d'existence, c'est notre richesse. »

Un rapide coup d'œil dans la salle donnait à ses propos le poids d'une condamnation. Pas une ride à l'horizon. Le directeur du Théâtre national de Bretagne évoqua l'instant où Jeanne Moreau lui avait caressé la joue à la sortie des Bouffes du Nord ; la responsable du festival d'Angers, le moment où elle avait partagé avec elle un pouilly fumé pour son anniversaire. Partout où elle passait, l'actrice laissait une trace intense. Une rue d'Angers portait son nom ; elle abritait le cinéma Les 400 Coups.

Sur l'écran, Mademoiselle Moreau chanta *Le Tourbillon de la vie*. Sur scène, son César d'honneur passa des mains de Céline Sciamma – a qui elle l'avait transmis – à celles d'une comédienne débutante, Gloriah Bonheur. La jeune Martiniquaise qui l'avait découverte en 2011 dans *Ascenseur pour l'échafaud* raconta drôlement son embarras lorsqu'elle voulut faire partager son enthousiasme à son entourage : « Tout le monde la connaissait déjà ! » Pieds nus sur les planches, Hélène Noguerra vint interpréter *On dit que je ne suis pas sage*. Bel effort de composition. Sur une image d'archives, Jeanne effeuilla Marguerite Duras. Comme dans la plupart des scènes où on l'apercevait, elle tenait une cigarette à la main. Quelques jours auparavant, la ministre de la Santé avait proposé d'interdire de fumer dans les films. À force d'interdire aux gens de mourir, ils finiront par périr d'ennui.

Le rideau – de fumée – tomba sur la soirée. Dans la douce nuit de Saint-Germain-des-Prés, les audacieux rentrèrent chez eux avec le sentiment grisant de s'être injecté une dose d'héroïne.

OceanofPDF.com

Comme au cinéma

Une version restaurée de *Barry Lyndon* est projetée dans le parc du château de Bagnolet, dans la ville de Cognac, en présence de Marisa Berenson et de la veuve de Stanley Kubrick, Christina. À sa sortie, ce film, couronné de lauriers, avait été un échec dans les pays anglo-saxons. En France, il avait connu un grand retentissement. En multipliant les scènes éclairées à la bougie, le réalisateur soulignait la fragilité de la flamme amoureuse ; ses personnages vivaient au XVIII^e siècle. Ryan O'Neal, ex-prince charmant de *Love Story*, y incarnait un parvenu sans scrupules. L'Amérique l'adorait. Marisa Berenson, en aristocrate tragique, était d'une stupéfiante beauté. Elle connaissait le rôle par cœur. C'était la petite-fille d'un diplomate et d'une comtesse au nom exotique ; son arrière-grand-mère était la couturière Elsa Schiaparelli.

Elle était de ces êtres, disait Kubrick, « qui projettent une certaine immobilité en surface, et pourtant on sait ce qu'ils pensent et ce qu'ils ressentent ».

Rien n'a changé. Sous le maquillage, l'actrice aux yeux verts fait vaciller les cœurs. Son regard brille comme si elle avait pleuré. Elle a de longues mains, des gestes envoûtants. Elle raconte le tournage du film. Il avait duré huit mois et demi. Pour correspondre avec elle, Stanley Kubrick lui écrivait des lettres. C'était un être distant, d'un perfectionnisme maladif. On le disait autoritaire et cassant. Il n'était que poli, délicat et respectueux, corrige la comédienne. Le contraire du tyran mis en scène par une presse qu'il méprisait.

Son partenaire, Ryan O'Neal ? « C'était différent. » Marisa Berenson baisse les yeux. Elle a soudain l'air effaré. Son sourire masque sa gêne.

Christina Kubrick est une vieille dame charmante, qui porte des souliers dorés. Peintre, elle a contribué aux décors des films de son mari. Elle, aussi, se souvient de O'Neal comme d'un type peu fréquentable. On est loin du modèle du séducteur : « C'était un boxeur », glisse-t-elle pudiquement. Il frappait son entourage, au sens propre. Dans son sillage s'agitaient des figures inquiétantes. La drogue circulait. Christina revoit avec tristesse la fille de l'acteur, Tatum. Elle n'avait que 7 ans lorsqu'elle accompagnait son père sur le tournage. Ryan O'Neal la traitait avec une cruauté qui rejoignait la manière dont il rudoyait le fils de Lady Lyndon à l'écran. Les acteurs trouvent la source de leur génie dans leurs travers : ils jouent ce qu'ils n'osent pas montrer. Kubrick avait percé la vraie nature du héros de *Love Story*.

À 10 ans, Tatum O'Neal remporterait un Oscar pour son second rôle dans *La Barbe à papa* ; puis elle sombrerait dans la drogue.

Christina parle de son époux comme s'il était encore là : un demi-siècle de destin commun. Les cheveux argentés, le chignon impeccable, elle semble fraîchement peinte. Titre du tableau : hippie chic. « Sur le tournage, dit-elle encore, pour vieillir les costumes des figurants, on les trempait dans le thé. »

Le dîner est servi dans la salle à manger du château, blanche pâtisserie rêveuse inspirée d'une villa en Louisiane. Un ballet de serveurs présente les plats : « Moteur ! » lancé-je à la jeune femme qui me fait face. Elle me regarde, surprise. « Vous ne croyez tout de même pas que nous sommes dans la vraie vie ? »

Mélo rue de Valois

Si l'on avait été dans l'un de ces thrillers dans lequel le héros ne dispose que d'une poignée de secondes pour sauver le monde, le ministère de la Culture aurait largement eu le temps d'exploser. L'attente se prolongeait, la cérémonie commença avec plus d'une demi-heure de retard. Au siège du ministère de la Culture, rue de Valois, les agents de sécurité étaient sur les dents ; ils jetaient autour d'eux des regards inquiets.

Les cameramen avaient disposé leur matériel dans le salon des Maréchaux. Une rangée de photographes, tenus à distance comme des enfants chahuteurs par un cordon de velours rouge, étaient priés de ne pas utiliser leur flash pendant les discours. Il y avait de la nervosité dans l'air, un frisson barbare. Au centre du salon, une estrade avait été disposée pour accueillir l'invité. Sur un coussin de velours rouge étaient étalés les insignes flamboyants de commandeur de l'ordre des Arts et des Lettres qui allaient lui être remis. L'académicien Marc Lambron, membre de la commission de sélection, était passé en voisin. Légèrement enrobé, le crâne dégarni, le bon mot au fusil, comme d'autres la fleur, c'était le Bruce Willis du Conseil d'État. Avec néanmoins plus de méninges que de muscles.

Lorsque le héros de *Die Hard* fit son apparition, je fus frappé par sa sveltesse et son élégance : costume étroit et cravate grise, mocassins noirs vernis, crâne rasé de près. Il aurait presque pu passer pour un lord anglais. Sur sa peau mate, nulle trace de graisse, ni de cambouis. À croire qu'on l'avait passé au Kärcher.

En le voyant arriver, la ministre de la Culture, Aurélie Filippetti, frétille comme une jeune fille. On sentait qu'elle s'était apprêtée pour l'occasion. Elle portait une robe fuchsia qui soulignait sa longue silhouette de brune

séduisante. Ministre depuis quelques mois, cette Lorraine un peu empruntée à ses débuts avait rapidement appris les ficelles du métier. Montée à la tribune, elle chercha la caméra de l'œil, puis lut son texte : « Avec John McClane, dit-elle, vous avez inventé un nouvel héroïsme : celui de l'homme ordinaire aux prises avec l'extraordinaire. Force souple, humour. » On la devinait sous le charme de la star qui lui faisait face. Pour tenir son rang, l'agrégée de lettres cita à deux reprises Roland Barthes.

Bien plus british que bestial, le dur du cinéma d'action hollywoodien écouta sans frémir cette litanie de compliments. Un mince sourire masquait son émotion. Il jeta un regard vers son épouse, la brune, ravissante et squelettique Emma Heming. Perchée sur ses Louboutin, elle lui sourit tendrement. Il en semblait très épris. On l'aurait été à sa place. « Je me sens bien ici... C'est un honneur. » Monté à son tour à la tribune, Bruce Willis avait l'air d'un grand garçon timide à qui l'on vient de remettre un prix d'excellence : « Je vais rougir », souffla-t-il. Sa voix s'étrangla. On aurait dit que les ors de la République l'impressionnaient plus qu'un décor d'Hollywood. Debout à ses côtés, Aurélie Filippetti semblait, elle, sur le point de défaillir. Elle dévorait sa cible des yeux : « J'ai la fièvre », minauda-t-elle en quittant l'estrade.

Une poignée d'invités, presque tous anonymes, gagnèrent le salon adjacent pour un bref cocktail. Tremblante comme un méchant sous les coups de Bruce Willis, une jeune fille s'approcha en rougissant du comédien. Aurélie Filippetti la lui présenta : c'était sa petite cousine, Alicia. Au moment de serrer la main de son idole, l'adolescente fondit en larmes.

Songeant à Malraux, dont le portrait trônait, au milieu de celui des autres ministres de la Culture, dans le couloir qui menait au salon, je rougissais à mon tour d'être le témoin de cette farce provinciale.

Une étoile à Paris

Pantalon noir, pull à col roulé marron, blouson de cuir négligemment entrouvert, Jodie Foster, silhouette adolescente, m'attend dans un salon de l'hôtel Crillon. Vive, spontanée, elle dédaigne à mon grand plaisir le canapé, un peu distant selon elle, rapproche son fauteuil du mien, écarte le vase de fleurs qui nous sépare. Maîtresse femme. Elle domine la situation. L'œil est bleu, le sourire intelligent ; il vous charme, vous jauge, vous tient à distance. Les mains jouent avec une boîte d'allumettes.

De passage à Paris pour la promotion de son dernier film – trois pays en cinq jours –, la star a laissé aux États-Unis le fils qu'elle a fait toute seule, Charlie, 17 mois. Elle est pressée de rentrer. Un rapide « *hello !* » à sa sœur, qui habite près de Toulouse, quelques brèves rencontres et elle sera déjà repartie. Je suis une parenthèse dans sa vie.

Dans son dernier film, *Anna et le roi*, elle incarne une préceptrice anglaise qui séduit, en tout bien, tout honneur, le monarque de Siam. Femme de tête. Autoportrait ? « Un peu rigide peut-être. Et pas très contemporain, ce sens du sacrifice », commente-t-elle.

Quand elle ne réfléchit pas, Jodie Foster court. Elle trotte autour du globe comme une souris inquiète. Pourquoi part-on ? « Pour apprendre, voir, sortir de soi-même. En fait, j'aime aller au cinéma et voyager. » N'est-ce pas la même chose ? Elle acquiesce. Quand elle sourit, ses joues se creusent d'une irrésistible fossette. Elle se souvient de son dernier séjour à Pékin. Elle avait visité des monuments, était allée au restaurant, avait fait de la bicyclette. Ah ! la bicyclette ! Si ça ne tenait qu'à elle, elle vivrait sur deux roues.

« Je pensais que vous viviez sur un nuage ? dis-je.

— Pas tant que ça ! »

Elle extirpe une allumette qu'elle triture nerveusement. Pour percer son secret, toujours fixer les mains de son interlocuteur, recommandait Lénine. Le plus grand coach de masse de tous les temps. Ongles rageurs. Chez Jodie Foster, le tigre est dans le moteur. À 37 ans dont trente-quatre de carrière, l'ancienne gamine de *Taxi Driver*, passée par l'université de Yale, compte trente-trois rôles à son actif, deux Oscars. Son cachet – 10 à 15 millions de dollars par film – la place au sommet de l'échelle d'Hollywood. Pourtant, elle prétend ne pas correspondre au modèle de l'actrice : « Je vis surtout avec ma tête. Les acteurs, en général, réagissent avec leur corps et leur cœur. Mais je fais des efforts pour estomper mon côté intellectuel. »

Le rôle d'Anna ne contribuera guère à modifier son image. Elle y apparaît hautaine et d'une rigidité victorienne. Elle m'explique que cela traduit la peur que ressent l'héroïne. Enchaînement logique :

« De quoi avez-vous peur ? »

Elle réfléchit à peine : du noir.

« Des reptiles, de la faillite, d'être médiocre, de tomber à ski. D'ailleurs, quand je fais du ski, je ne tombe pas. En fait, j'ai peur de ce qui est dangereux. Je crains de ne pas être très courageuse.

— Et de quoi n'avez-vous pas peur ?

— Des langues. Même si je ne les parle pas aussi bien que le français, je n'ai jamais peur de me lancer. »

Elle éclate de rire : « Ça n'a rien à voir avec le sujet, mais j'ai connu quelqu'un qui avait la phobie de tout ce qui avait la forme d'une poire. »

Un court instant, elle s'envole. Je nous imagine ensemble, loin de tout ça. On court dans Paris. Nos propos sont libres, il y a des questions sans réponse, des silences. La vraie vie. Un nuage passe dans son regard. Éprouve-t-elle parfois de la lassitude ? Oui : « La première fois qu'on me pose une question, je dis ce que je pense ; la cent millième fois aussi, mais j'ai plus de mal à me convaincre que j'y crois. »

Dans notre dos, la porte vient de s'ouvrir en grinçant légèrement. Les stars sont des enfants auxquels leurs attachés de presse interdisent de sortir trop longtemps. Jodie Foster me tend la main, sourit comme si elle était heureuse. Entre ses doigts, l'allumette s'est brisée.

OceanofPDF.com

Ma fille, ma bataille

« Attendez, excusez-moi ! » Elle s'éclipse pour redresser une mèche, tombée sur le visage, si délicat, de sa fille. Quelques instants auparavant, elle a glissé dans une pochette deux croissants pour les lui remettre avant qu'elle ne prenne le train qui doit la ramener à Londres. Marlène Jobert est une bonne mère ; attentive, inquiète. « Fusionnelle », sourit Eva Green, 30 ans, qui par moments doit avoir envie de desserrer le nœud. Brune, les yeux clairs, une peau de lait, l'ex-James Bond girl pose devant un photographe. Belle de jour. Au mur de la galerie Catherine Houard, des clichés retracent un siècle de la saga familiale. Derrière l'objectif, la grand-mère, Suédoise intrépide, Mia, puis son fils, Lennart. 1930-1960, des figures de Paris, célèbres ou inconnues, se côtoient en noir et blanc.

Effilée comme une cigarette ou un stylo Montblanc – marque dont elle est l'égérie –, nouée comme un filtre, Eva Green parle de son métier d'actrice : « C'est un combat, dit-elle. On se bat. » « Perfectionniste, murmure sa mère. Peut-être trop. On n'est pas heureux. Je lui dis sois optimaliste. Elle ne m'écoute pas. » « Je sais que je vais donner beaucoup de moi, rétorque la comédienne, alors j'attends beaucoup des autres. J'aime les relations très fortes. » On la sent arc-boutée. Elle raconte l'épreuve des castings, la compétition. Elle en parle comme d'une jungle : « Aux yeux des agents, on est du bétail... Il faut savoir garder sa sensibilité et en même temps être Jeanne d'Arc. » En prenant garde de ne pas se brûler.

« Je n'ai pas le droit de me plaindre », rétorque Eva Green en souriant. Déjà prête pour de nouveaux combats. Elle vient de participer au tournage d'une série américaine, *Camelot* ; s'apprête à donner la réplique à

Al Pacino. Pendant ce temps, Marlène Jobert regarde sa montre : « Tu vas rater ton train. » Les mères sont des garde-barrières.

OceanofPDF.com

Sourire aux larmes

Alexandra Stewart et Leslie Caron sont installées au premier rang. Inutile de regarder l'écran. Sur son tailleur noir, Shirley MacLaine a épinglé comme une fleur sa Légion d'honneur. Frédéric Mitterrand la lui a remise quelques minutes plus tôt. Il avait oublié son discours. Il a improvisé. Il la connaît par cœur. Sa vie, c'est du septième art.

Depuis quelque temps, le neveu de l'ancien chef de l'État joue le rôle de ministre de la Culture. Contre-emploi. Personne ne le prend vraiment au sérieux ; même pas lui : « Je suis tombé amoureux de vous lorsque j'ai commencé à aller au cinéma », a-t-il lancé à la vedette américaine. Il a rappelé son humour proverbial, ses qualités de danseuse. Les yeux de Shirley brillent comme des fusils ; ils n'ont rien perdu de leur intensité.

Elle est blonde, la peau tannée ; visage de statue, raviné par les ans. Elle a grandi en Virginie, à l'ombre de Benjamin Franklin, Thomas Jefferson, Thomas Paine : « Sans eux, vous n'auriez pas fait la révolution. » Elle exagère toujours. Son côté Jane Fonda. Pierre Étaix est assis au deuxième rang. Il va bientôt mourir : « Un ami m'a dit que j'étais experte dans l'art de sourire à travers les larmes », confesse Shirley. Plus qu'un talent, un art de survivre. Un intervieweur évoque sa carrière : « Sur votre visage, tout va à une vitesse folle », lui glisse Serge Toubiana, directeur de la Cinémathèque. Ses hôtes se tiennent à carreau ; on les sent impressionnés. Shirley est une légende. Elle a tourné avec Frank Sinatra, Dean Martin, Clint Eastwood ; a giflé un critique. « Vous le referiez aujourd'hui ? » lui demandé-je, esquissant un geste pour me protéger. Elle lève la main. On lui sert un verre d'eau : « *This is gin, I hope !* » Tonique. Elle se souvient d'Alfred Hitchcock sur le tournage de *Mais qui a tué*

Harry ? : « Il voulait toujours que je mange avec lui. Il n'était pas cruel avec moi ; il m'ignorait. » Jerry Lewis ne supportait pas de la voir en costume de bain jaune ; le danseur de claquettes était jaloux de ses jambes. Elle a joué au gin rami avec la bande du *Rat Pack*. Dans *La Garçonnière*, de Billy Wilder, elle tape le carton avec Jack Lemmon. L'acteur était fou d'elle.

On projette le film dans la grande salle de la Cinémathèque. Il n'a pas pris une ride. Shirley a les cheveux courts, joue le rôle d'une liftière : « Quand on aime un homme marié, murmure-t-elle à l'écran, on ne se fait pas les yeux. »

Lorsque le cinéma vous invente de telles répliques, les conversations de tous les jours doivent vous paraître fades.

OceanofPDF.com

LE TOUR DU MONDE

OceanofPDF.com

Avoir du coffre à Moscou

Neige fondue, embouteillage. Pare-chocs contre pare-chocs. On n'avance pas. Sur des panneaux publicitaires, le visage de Patricia Kaas se dessine, annonçant sa venue pour un prochain concert. L'interprète des *Hommes qui passent* a son public en Europe de l'Est. Les Russes ont de la tendresse pour les Françaises oubliées : Mireille Mathieu, Brigitte Bardot. Plus loin, une publicité pour la Petite Robe noire, de Guerlain, l'enseigne d'une boutique – Rendez-vous. Quand on vit en France, on a un mal fou à imaginer que la France puisse faire rêver le monde ; peut-être parce que c'est celle d'hier.

Le ciel est gris, les tramways bleus, les toits verts des églises sont surmontés d'une coupole dorée. Le chauffeur s'est perdu. Le chapelet qui pend au-dessus du rétroviseur intérieur de sa voiture oscille de gauche à droite. Sur les trottoirs, la plupart des passants qu'on voit marcher ont l'air épais. Leur cou de taureau engoncé dans des manteaux de fourrure, des blousons d'hiver, les hommes avancent, la tête baissée. On dirait des chars d'assaut.

12 avril, jour des cosmonautes, fête nationale qui célèbre le premier vol spatial habité effectué en 1961 par Youri Gagarine. Le chauffeur stoppe devant un immeuble de la rue Prechistenka. D'aristocratiques demeures la bordaient sous les tsars. L'appartement du sommet – un penthouse de près de 2 000 m² – passe pour l'un des plus beaux de la ville. Il est en vente au prix modéré de 90 millions d'euros.

Un cocktail y réunit quelques figures moscovites en quête d'investissements. La terrasse doit être solide pour ne pas s'effondrer sous la charge de ces poids lourds ; elle embrasse la ville à 360°. La cathédrale du Christ-Sauveur qui lui fait face a survécu à toutes les purges. Staline

avait voulu y construire une piscine. Elle n'arrêtait pas de fuir : joli symbole. Le quartier est hanté par l'ombre de Boulgakov. C'est dans une ruelle adjacente que le célèbre écrivain a composé son roman mythique, *Le Maître et Marguerite*, et fait séjourner le premier.

Des fils électriques courent le long des dalles en ciment du penthouse légendaire. L'appartement est en pleins travaux. Des serveurs se fauillent au milieu des invités avec des petits verres de vodka sur un plateau. Au buffet, on sert du champagne Bollinger comme dans les films de James Bond. J'attrape une coupe, avec le détachement de l'espion de sa majesté dans *Vivre et laisser mourir*. La plupart des jeunes femmes qui m'entourent auraient fait perdre la tête à 007. Ces stupéfiantes créatures arborent des bijoux magnifiques. Les hommes qui les encadrent ont du coffre ; des carrures de gardes du corps.

David Yakobashvili, fondateur de la plus grosse entreprise nationale de produits laitiers, jus de fruits et boissons, est répertorié comme la 111^e fortune du pays ; Piotr Aven, banquier d'affaires, est un amateur de pétrole et d'art. Taillé comme un immeuble – il en possède un place Vendôme –, les mains dans les poches de sa veste boutonnée, Len Blavatnik est d'un genre laconique. Il a des participations dans les plus grosses sociétés du pays.

Ce n'est pas le genre de types que l'on bouscule à moins d'avoir un tempérament suicidaire. La vodka coule à flots. D'éminents représentants du CAC 40 sont présents. Le directeur local d'Alstom se souvient avoir présenté l'ex-ministre de l'Économie, Christine Lagarde, à l'actuel président du Parlement, Sergueï Narychkine : « J'aime les ténébreux », lui avait-elle glissé. Un négociant en vins pour l'Église orthodoxe achète trois millions de litres de vin de messe par an. L'un d'entre eux s'appelle Cahors. L'origine du cépage remonte à Pierre le Grand. Jean-Michel Cosnau, quinquagénaire français au cheveu rare et à la silhouette ascétique, décrit l'éblouissant parcours de quelques-uns de ses compatriotes : « On est une trentaine à avoir connu, sinon une réussite exceptionnelle, du moins une belle aventure. »

Un parfum de far-west flotte dans ce saloon au sol brut. Le récit de Cosnau est étonnamment sobre. Il a débarqué à Moscou il y a dix-huit ans. La femme qu'il aimait venait de périr dans le crash d'un avion de la TWA : « J'ai créé plusieurs clubs », dit-il simplement. Dont l'une des boîtes les

plus en vue de Moscou, le 19. Il parle des ondes spirituelles qui, selon lui, parcourent le quartier et de sa conversion à l'orthodoxie. Il a l'âme vibrante et l'impassibilité d'un tueur à gages.

J'ai l'impression de feuilleter les pages d'un récit de Joseph Kessel. Au passage, j'intercepte sur un plateau un petit verre de vodka : attention à ne pas perdre votre self-control, me glisse un habitué des lieux. Autour de moi, les femmes ont une allure folle : les traits fins, une grâce qui ne correspond pas aux stéréotypes de la blonde poupée russe telle qu'on l'imagine en Occident, une maîtrise de la langue française. Ce détachement slave a, avant moi, affolé plus d'un visiteur. « Vous voulez savoir l'heure ? » s'enquiert Jacques von Polier. Encore un aventurier. La veille, on a dîné ensemble dans un restaurant à la mode sur les murs duquel il figurait en photo coiffé d'une toque en fourrure, encadré de deux jeunes femmes sculpturales. Il arbore à son poignet une épaisse montre Raketa, marque légendaire fondée sous les tsars et popularisée par Gagarine, dont il a repris avec quelques amis la production : « C'est l'une des dernières marques russes mythique, avec Kalachnikov. » Elle tape dans l'œil.

Le dernier poignet autour duquel il a fixé l'une de ses montres était celui de l'acteur américain Kevin Costner, de passage à Moscou. Jacques von Polier, dandy aristocrate, est arrivé en Russie à la fin des années 1990. Il projetait de poursuivre jusqu'à la Chine, mais n'avait pas obtenu son visa. Avant que je ne quitte Paris, Sylvain Tesson me l'avait chaudement recommandé. Lors de son dernier périple à Moscou, tous deux s'étaient fait arrêter par la police. Ils roulaient à tombeau ouvert en voiture ; en bon hussard, Sylvain était campé sur le toit.

Je tombe sur un ancien élève de Saint-Jean-de-Passy, collègue où j'ai grandi. Son grand-père avait disparu au goulag. Autour de moi, tout me paraît exagéré : la souffrance des uns, la beauté des autres ; la fortune des derniers. Jusqu'à la passion que les Russes portent à la France. Ils en parlent avec des larmes dans la voix. Mon ancien camarade de Saint-Jean-de-Passy est d'une sobriété exemplaire. Il représente aujourd'hui à Moscou une prestigieuse marque d'horlogerie : « Tu as mieux réussi que moi, plaisanté-je, qui ne représente que moi-même. » « C'est déjà bien d'être encore en vie », maugrée-t-il. Il a épousé le caractère tragique du pays.

Dans un français châtié, la femme d'un proche de Vladimir Poutine parle de sa fille, en pension à la très huppée École des Roches à Verneuil-sur-

Avre. On s'écarte pour laisser la place à un groupe tzigane. Surprise : le guitariste qui les accompagne est un sexagénaire français, affable et corpulent, dont le physique fait songer à Bernard Blier. De lointaines origines russes et un plus récent passé giscardien, Bernard Lozé est une figure du capitalisme, proche de certains oligarques russes. C'est également un grand amateur de chasse : « Tous les grands chefs communistes étaient de grands chasseurs », s'amuse-t-il. Il reprend de vieux chants scouts russes. Autour de lui, des danseuses font tournoyer leurs longues robes à volants ; une jeune actrice et chanteuse francophone, Arina Kramer, l'accompagne de la voix.

Posé dans un coin telle une colonne, les bras croisés, un costaud avec une oreillette observe la scène. Sur la terrasse, une poupée blonde proclame son amour de la littérature. C'est ici, dit-elle, que le *Maître et Marguerite* rencontrèrent le diable : « Peut-être était-il ici ce soir », dis-je. Elle rougit légèrement.

Non loin de là, un descendant de prince blanc converse avec un ex-avocat de l'oligarque Mikhail Prokhorov. En serrant la main de l'ambassadeur de France, Jean de Gliniasty, dont le mandat est sur le point de s'achever, je n'ai aucune peine à imaginer sa nostalgie.

OceanofPDF.com

Tour de force à New York

Posé sur le tarmac de l'héliport de Manhattan, le Bell 407 bourdonne comme une grosse abeille noire. *Lifejacket* fermement noué autour de la taille, les passagers embarquent en file indienne, les cheveux balayés par le souffle du moteur. L'appareil prend de la hauteur, pivote autour de la statue de la Liberté « *given by the French* », commente le pilote, longe Ellis Island où une française, l'actrice Marion Cotillard, vient de s'illustrer dans un film qu'on oubliera, *The Immigrant*. Puis il revient sur Manhattan. *Ground Zero*. Quelques heures auparavant, de la terrasse du World Center Hotel, pointant du doigt le vide sidéral laissé par les Twin Towers et aujourd'hui occupé par le Memorial, Tom Von Essen, les yeux rougis, évoquait avec émotion la tragédie du 11 Septembre : « Je marchais. Il y avait de la fumée partout, le sol vibrait. C'était le chaos. Boss, a pronostiqué un expert, cette tour va s'effondrer ! Il n'y avait pas de panique dans sa voix. C'était un simple constat. » Ce jour-là, Tom Von Essen dirigeait l'unité de pompiers de Manhattan. Rien ne s'était effacé de son regard : « Je sais maintenant à quel point il est important pour une mère qui a perdu son fils d'en retrouver la trace. »

« *Charlie ready for the bravo tour* », scande le pilote dans son casque. On a l'impression d'être sur un manège. Sur la droite, le pont de Brooklyn ; de l'autre côté, le World Trade Center. Sur le toit d'un gratte-ciel, un échafaudage. Rien n'abat l'Amérique. TriBeCa, Soho, l'Empire State Building. Middletown, le jeu de Lego regroupe les pièces les plus petites. Toutes les formes, toutes les hauteurs. Central Park. Le modèle en fut le bois de Boulogne. New York avait peur d'oublier la nature ; elle l'a encadrée de gratte-ciel, comme un chef d'État s'entoure de gardes du corps.

Aujourd'hui, quelques-unes des propriétés les plus chères du monde bordent Central Park, s'enorgueillit le pilote.

Looping turn au-dessus du Yankee Stadium : ce soir, l'équipe locale de football américain affronte les Cleveland Indians. Le pilote survole l'Hudson River. On le sent fier de ce qu'il dit, de ce qu'il voit, de la manière dont l'Amérique s'est relevée.

New York, ce tour de force.

OceanofPDF.com

Des peaux de guépard à Palerme

« Le soleil se révélait comme le souverain authentique de la Sicile : le soleil violent et impudent, le soleil faisant, aussi, l'effet d'un narcotique qui annihilait les volontés individuelles et maintenait toute chose dans une immobilité servile, bercée en des rêves violents, en des violences qui tenaient de l'arbitraire des rêves. »

Du *Guépard*, unique roman du prince Giuseppe Tomasi di Lampedusa, s'évaporaient, telles des brumes de chaleur, des visions de Palerme dont on ne savait plus si on les avait aperçues ou rêvées. Quelques heures auparavant, un Airbus de la compagnie Alitalia s'était posé sur le tarmac de l'aéroport de la capitale sicilienne, rebaptisé Falcone-Borsellino, du nom des deux juges anti-mafia assassinés au début des années 90. Derrière les fenêtres fumées des vans noirs qui parcouraient la vieille ville au ralenti, quelques dizaines de personnages, vêtus des tenues les plus soignées et les plus extravagantes, contemplaient le décor de leur dernier caprice. Sur les trottoirs encombrés, une population, dont on devinait, sinon la pauvreté, du moins la modestie, les regardait passer sans animosité. Souverains étrangers, féodaux, mafiosi, ils avaient l'habitude de ces défilés de puissants.

Au détour d'une ruelle du quartier animé de la Kalsa, le cortège lâcha, comme d'étranges volatiles, ces hôtes bigarrés près de la discrète Piazza Croce dei Vespri. Les hautes fenêtres de l'édifice qui borde l'un des côtés de la place, et dont la façade extérieure ne laisse en rien présager la magnificence, étaient illuminées. En levant les yeux, on distinguait des serveuses en tablier blanc et, au-dessus de leurs têtes, de mirifiques plafonds peints.

Derrière un sobre portail en bois, se cachait la cour pavée de l'un des plus beaux joyaux de l'art baroque sicilien, le palais Gangi. La chaleur était quelque peu retombée. Luxueux figurants d'une parenthèse théâtrale à laquelle les avaient conviés les couturiers Domenico Dolce et Stefano Gabbana, les invités d'un soir paraient dans leurs habits gorgés de couleurs vives. Des serveuses en longue robe noire proposaient des coupes de champagne ou des verres d'eau fraîche sur un plateau. D'une bibliothèque lointaine résonnait, comme en songe, la voix du prince Salina : « Il n'y a que l'eau qui soit vraiment bonne », proclamait-il, en authentique Sicilien.

En haut du majestueux escalier à double révolution qui mène à l'entrée du palais, une silhouette blonde, revêtue d'une longue robe blanche, se détachait tel un doux fantôme. Carine Vanni Mantegna di Gangi était pourtant bien réelle. L'épouse française du prince Giuseppe, qui avait hérité de cette demeure restée dans sa famille depuis 1750, ouvrit la soirée comme on ouvre un bal : « *Beauty will save the world !* » Légèrement en retrait, vieux fauve limé par les ans, son mari l'observait en silence.

L'escalier donnait sur une salle d'armes dont les murs étaient ornés de « tapisseries pauvres », tentures peintes au suc d'herbe. Lui succédait une enfilade de salons. Plafonds peints, boiserie sculptées, sols pavés de cabochons en céramique, statues, meubles XVIII^e, collection d'objets en porcelaine, de potiches chinoises ou d'éventails, le regard chancelait sous les volutes du palais baroque. Sur les murs du salon des Costumes, tendus du même tissu rayé Empire que celui des banquettes, une ancêtre à l'air revêche dévisageait les « êtres éphémères » venus chercher la lumière. Le portrait d'une princesse de Gangi, posant dans les années 1920, éclairait le Salon bleu. Dans des cadres étalés côte à côte sur un fauteuil ou le bras d'un canapé, on reconnaissait les visages éclatants de beauté d'Alain Delon et de Claudia Cardinale, héros du film *Le Guépard*.

De la salle de bal, où avaient été filmés les premiers pas du couple à la séduction magique, s'échappaient les notes d'une valse légendaire : « L'amour, un an de flamme, trente ans de cendres ! » maugréait à l'écran Don Fabrizio. Lorsqu'ils se prenaient par la main, le jeune aristocrate du chef-d'œuvre de Visconti et sa ravissante promise croyaient encore aux lendemains qui chantent. Tancrede incarnait le pragmatisme d'un monde

prêt à tout pour renaître de ses cendres ; Angela, l'avenir au rire vulgaire et triomphant. Rien ne saurait leur résister.

Un demi-siècle plus tard, sous les lustres de baccarat qui tombaient des 12 mètres de hauteur du plafond en bois peint, les escarpins sertis de diamants ou les chaussons brodés des happy few piétinaient, sans même s'en rendre compte, les silhouettes de guépards qui ornaient les pavements de la galerie des Miroirs. À l'image de ces seigneurs d'un autre temps, les vieux enfants gâtés du ^{xxi}^e siècle sans souvenirs avaient l'illusion de « vivre dans un univers particulier qui n'a pas été créé par Dieu mais par eux-mêmes ». Ils ignoraient la prédiction terrible du prince Salina, dont Burt Lancaster portait le fardeau : « Nous fûmes des guépards, des lions. Ceux qui prendront notre place seront des chacals, des hyènes. Et chacun d'entre nous, guépard, chacal ou mouton, continuera à penser qu'il est le sel de la terre. »

« Ensuite, ajoutait don Fabrizio, ce sera différent, mais pire. » Non loin du piano où avaient joué Wagner, Rossini ou Bellini, devant le tableau de la première fée du château, Marianna Valguarnera, une élégante du ^{xxi}^e siècle feignait de s'alanguir sur le velours rouge d'un pouf usé. Ricanement sacrilège. Née sourde-muette, le tableau de la princesse d'hier contemplait la scène sans frémir : « L'année où Visconti est venu tourner, mon mari faisait son service militaire », nota à regret l'actuelle maîtresse des lieux, Carine di Gangi. Engagée depuis vingt ans dans la restauration titanesque de son palais, l'épouse – née Chatelain – de l'un des derniers guépards s'était élevée publiquement contre la mollesse des autorités de Palerme dans la préservation de leur patrimoine : « Je me bats pour sauver l'une des dernières réalités de ce que fut l'Europe » lança-t-elle, une lueur de défi dans ses yeux clairs,

La nuit encerclait la demeure à la splendeur titubante : « Les visiteurs sortent d'ici comme s'ils se réveillaient d'un rêve », murmura la blonde propriétaire.

Un philanthrope à Manhattan

Quel sentiment éprouve-t-on à se retrouver seul, face à l'un des plus redoutables prédateurs financiers de la planète ? L'impression étrange de croiser l'un de ces maîtres du monde qui dans les coulisses en écrivent l'histoire et n'en dévoilent jamais rien.

Le siège de Quantum, fonds géré par le milliardaire George Soros, était situé à Manhattan, à l'angle de Madison et de la 57^e Rue. Son bureau, vaste et lumineux, dominait Central Park du 32^e étage d'un gratte-ciel.

Le rendez-vous avec le spéculateur avait été fixé quelques semaines auparavant à l'occasion de la sortie en français de son livre, *Le Défi de l'argent*. L'entretien minuté : une heure précise. Dans ce laps de temps, m'avait-on fait savoir, toutes les questions seraient autorisées. Il était entendu que la conversation ne porterait pas sur l'aspect technique de son œuvre, domaine dans lequel je brillais par mon incompétence, mais sur son caractère et les ressorts psychologiques de son action.

La question qui me hantait était plus ou moins celle-ci : comment devient-on riche ? Ou autrement formulé, à la Scott Fitzgerald : qu'est-ce que les riches ont de plus que les autres ?

Hemingway prétendait avoir trouvé la réponse : de l'argent. Hemingway était une brute, qui finirait mal. Qu'est-ce que les grands écrivains ont de moins que les autres qui les empêche d'achever leurs jours paisiblement ?

La plupart des riches que j'avais fréquentés me paraissaient d'un genre ennuyeux. De plus, ils n'avaient jamais le moindre euro sur eux. Il fallait toujours leur offrir un café.

Les riches sont rarement légers ; ils ont des pieds de plomb. C'est pourquoi on ne les croise jamais dans les escaliers, songeais-je dans l'ascenseur. Au 32^e étage, ambiance feutrée, accueil policé. Une assistante m'installa dans un bureau neutre. Par la porte ouverte, j'apercevais de jeunes cadres en chemise rayée qui allaient et venaient, affairés, transportant d'épais dossiers sous le bras.

Son assistante m'informa que M. Soros avait l'habitude de s'asseoir en bout de table : « J'ai bien envie de prendre sa place, plaisantai-je. Elle doit être en or. » J'accompagnai ma remarque d'un clin d'œil appuyé, qui ne fit pas sourire l'employée modèle.

Le café avait un goût fade. Quelques instants plus tard, « l'homme qui fait trembler les marchés », selon la bande rouge qui ornait son livre, pénétrait dans la pièce. Il me tendit la main. Costume bleu, fines lunettes, cheveux argentés, laqués en arrière, il avait un faux air d'Henry Kissinger. Pendant une heure, me dit-il en souriant, il allait se livrer avec entrain au feu modéré de mes questions. Je l'étonnerai, l'amuserai ; le décevrai probablement. Je me demandais ce que je faisais là. Ce type avait visiblement des nerfs d'acier ; je n'en sortirai rien, sinon brisé.

Je menais l'entretien d'un ton désinvolte. Nous restions en surface. Soros n'aimait pas le jeu, ne ressentait aucune passion pour le risque. Dommage. Son job était de le minimiser. J'enrageais : j'avais traversé l'Atlantique pour cuisiner un type qui aurait pu travailler dans les assurances.

La conversation patinait. Je le trouvais plutôt sympathique, mais il y avait en lui une mécanique qui me paralysait. Je lui demandais s'il avait un jour éprouvé quelque remord en songeant à tous ces anonymes que ses spéculations avaient contribué à ruiner. Il haussa les yeux au ciel : quel naïf je faisais ! Il ne pensait pas en termes d'individus. Il vivait dans l'abstraction. Du haut de son gratte-ciel, les hommes avaient la taille de fourmis.

Il avait ce genre brutal des self-made men. Avait-il connu le doute ? Il sourit en silence. J'insistai : « Il y a bien quelque chose qui ne va pas chez vous ? » Il fit mine de réfléchir :

« J'ai un mal fou à trouver quelqu'un pour me battre au tennis.

— Je veux bien essayer, dis-je, mais je ne suis pas certain d'y arriver. »

Il ébaucha un sourire. Rien ne semblait pouvoir le perturber. Il fonçait droit comme une balle. Il avait à jamais remis ses sentiments au vestiaire.

Le soir tombait, nous unissant dans un début de pénombre tels deux vieux complices. Derrière la fenêtre, Central Park avait l'allure d'une forêt noire, peuplée de gardes lumineux. J'eus l'illusion que nous pourrions passer la soirée ensemble, à aligner quelques whiskies, ou de vieux cognac. Nous trinquerions à notre amitié naissante.

À cet instant, un bip retentit sur son bureau, presque imperceptible. Sans transition, Soros s'interrompit, laissant sa phrase en suspens et, comme s'il avait été piqué par un moustique, se leva brutalement et quitta la pièce.

Je restai seul, interdit. Étais-je allé trop loin dans la familiarité ? Avais-je dit quelque chose qui lui avait déplu ? Mes pensées s'agitaient. La nuit était tombée, des éclats de voix provenaient des bureaux voisins. Je restai de longues minutes à guetter son retour. Il ne revint jamais.

Lorsque je me levai pour quitter la pièce, j'avais le cœur lourd ; l'impression d'être tombé du 36^e étage. En passant dans le couloir, j'aperçus mon interlocuteur tranquillement assis derrière son bureau. Il discutait au téléphone. J'hésitai à le saluer. Je restai immobile sur le pas de sa porte.

Je repris l'ascenseur pour descendre. Il fallait me faire une raison : le bip que j'avais entendu avait tout simplement sonné ma mort. À partir du moment où il s'était déclenché, je n'existais plus aux yeux de Soros. J'étais redevenu une fourmi ; je m'étais dissous comme un sucre, dans ce café qui me donnait soudain envie de vomir.

Seul, sur Madison Avenue, sur le petit carnet qui ne me quittait pas, je biffai rageusement le terme de « philanthrope » accolé au nom de Soros.

Course de milliardaires à la Barbade

Dans son *Journal*, le jeune George Washington, dont c'est le premier voyage, s'enflamme : l'alcool coule à flots et les filles ne sont pas farouches. La Barbade, île des Caraïbes, longtemps sous influence britannique, célèbre l'anniversaire de la naissance du héros national, Errol Barrow, premier chef du gouvernement après l'indépendance (1966). Son portrait figure sur les billets de 50 dollars. Sur ceux de 10, c'est un joueur de cricket.

Les Anglais sèment leurs traditions comme des balles. Sur le bord des routes, des bicoques lézardées font penser à celles des *Trois Petits Cochons* : en corail, en brique, ou en ciment. Les villas des millionnaires sont plus discrètes ; la plupart sont invisibles. Au Country Club de Sandy Lane, certains membres, dit-on, sont plus riches que des États. C'est à la Barbade que le financier irlandais Dermot Desmond, classé neuvième fortune de son pays, a inventé, dans sa piscine, le badminton polo. Il fallait y penser.

Le 31 décembre, le *Queen Elizabeth II* s'est approché des côtes pour saluer l'un des plus prestigieux résidents de l'île, Cliff Richard, « l'Elvis Presley anglais ». Le poisson inscrit au menu du jour est le barracuda. La canne à sucre pousse dans les champs ; autrefois, on la récoltait à coups de machette. Les enfants la mâchaient, à Sainte-Lucie, on la distillait pour en faire du rhum, dans des barriques en bois qui sentaient le bourbon.

Sur Cherry Tree Hill – 852 mètres d'altitude – un vendeur ambulant tranche des noix de coco ; il y verse une rasade de rhum : « Vous aimez mon bureau ? » me demande-t-il, désignant le point de vue. Le pont du bassin historique du Careenage, au centre de Bridgetown, a été inauguré par

la chanteuse Rihanna. Sur les plages, des filles promènent leur élégance cambrée. Des conducteurs se saluent en voiture : leur courtoisie est naturelle. Une enseigne minuscule, aux couleurs jaune et violet, Chefette, a bouté McDonald's hors de l'île.

Aline est la fille de Lord Dholakia, aux côtés de qui elle organise la mythique régata du Mount Gay Rum Round, créée il y a plus de soixante-dix ans, autour de l'île de la Barbade. Elle m'a invité à assister au départ sur le pont du yacht du milliardaire canadien Ron Joyce. Comment refuser ? Les riches invitent plus rarement que les pauvres. Les fréquenter console parfois de ne pas l'être.

Sur le *Princess Hope*, bateau d'assistance qui nous conduit à l'embarcation privée du businessman anglo-saxon, les commentaires sur le personnage vont bon train : « Il boit des tonnes de vodka... Il a eu plein de femmes... » Ma curiosité est vent debout.

Le *Destination Fox Harb'r Too* stationne au large du Cruising Club de Bridgetown. 50 mètres de long, couleur taupe, le yacht marque de sa silhouette élancée la ligne de départ. À intervalles réguliers, monocoques et multicoques s'élancent devant ses baies vitrées. Le vent souffle fort – 25 nœuds –, les casquettes rouges des équipages se frôlent dangereusement. Sur la table basse de son salon, l'octogénaire en bermuda feuillette un album dans lequel figurent les photos du magnifique voilier sur lequel il a remporté la victoire et le record de vitesse en 2005. Il l'a revendu depuis : *business as usual*.

Les noms que Ron Joyce donne à ses yachts rappellent celui du luxueux complexe de golf qu'il a lancé au Canada. Ce self-made man flotte sur ses rêves. Ils reviennent par vagues. Il se souvient de son séjour dans les années 1950 en Corée, puis dans le canal de Suez, à bord d'un navire de la Royal Canadian Navy. En 1953, pendant les cérémonies du couronnement d'Élisabeth II, il errait sous la pluie sur Oxford Street. Il n'avait pas un penny en poche. Il avait 15 ans : « Je savais déjà tout », me dit-il. « Quoi ? » l'interrogeai-je. « Qu'il faut se battre pour réussir. »

Quand le milliardaire parle, tout a l'air de couler de source. Associé à un ancien joueur de hockey, Tim Horton, Ron Joyce a lancé une chaîne de doughnuts. La fortune était au bout du comptoir : « Définition de la chance ? *Hard work*. » Allez gagner au loto avec ça.

Bermuda, polo, gestes courtois, Ron Joyce ne s'embarrasse pas de circonvolutions : *time is money*. Il ne fait pas d'efforts pour paraître sympathique ; ni antipathique. Il s'en moque. Il est libre. La seule chose qu'il ne pourra acheter, c'est le temps qui lui reste à vivre. Le sien est plus précieux que celui des autres. Un bout de sparadrap se détache de son coude brûlé par le soleil. Des gouvernantes accortes veillent sur lui comme sur un trésor. On les comprend. Il porte beau, me confie son amour de la Barbade, de Saint-Barth et de ces paysages exotiques, inondés de soleil : « Vous avez déjà eu un yacht ? » s'interrompt-il. Il feint de s'intéresser à moi, pour que je lui parle de lui. Vieux truc de milliardaire. Je fixe l'horizon. J'aurais aimé ne pas le décevoir ; enfin pas tout de suite. Une longiligne jeune femme noire, originaire de la minuscule île voisine de Saint-Kitts, lui est présentée. Son regard se détourne, prend le vent : « Vous êtes une ravissante jeune femme, mais vous êtes très grande », sourit-il.

Analyse objective. Il revient à moi : « J'aime courir après les jolies filles ; mais maintenant, elles courent trop vite pour moi. » Je songe à Woody Allen : « Je cours encore après les filles, mais j'oublie pourquoi. » Il sourit tristement. Au fond, il est seul, avec sa détresse : dire qu'il va falloir renoncer à tout cela...

Ses souvenirs lui tiennent compagnie. Il les étale sur le pont pour épater ses visiteurs. Il a collectionné les maisons, les voitures – sa préférée était une Rolls Phantom –, les dollars ; il s'est brisé les vertèbres en s'écrasant à bord de son jet privé, un Bombardier Global 5000, dans le Wisconsin.

Les riches, quand ils tombent, tombent de plus haut que les autres. Il s'est toujours relevé. Le secret de la réussite ? L'énergie.

Quand la course s'achève, le record de vitesse qu'il détenait a été pulvérisé : « *That's life*. » Bon joueur, il hoche la tête, saluant la performance. Le skipper gagnant emporte son poids en Mount Gay Rum. Ron Joyce ne lui en veut pas. En doughnuts, il pèse bien plus lourd.

Ultime souffle d'air à l'île d'Yeu

C'était l'une de ces journées d'été qui donnent envie de tout recommencer. Le ciel était d'un bleu limpide et la mer calme. Il suffisait de respirer pour se sentir d'humeur légère. En file indienne le long de la route qui mène au phare des Corbeaux, quelques adolescents en goguette se signalèrent dans mon dos. Ils étaient sept ou huit, un peu désordonnés, qui s'apostrophaient, se lançaient des défis en se doublant sur leur vélo dans des accélérations rieuses. Je m'arrêtai sur le côté pour les laisser passer. Soudain, dans leur sillage, déboulant d'un chemin perpendiculaire, surgit une moto pétaradante. Le bruit du moteur troua le silence. L'engin visiblement trafiqué dégageait une fumée grisâtre et dépassait le seuil des décibels autorisés. Le conducteur ne portait pas de casque. Je vis clairement se dessiner sur son visage un sourire de triomphe lorsqu'il effaça, dans une accélération brutale, le groupe de jeunes cyclistes ébahis. Il fila vers le phare, emportant avec lui la magie de cet instant dont il venait de détruire, d'un simple mouvement de poignet, le fragile équilibre.

Il était déjà loin lorsque, se redressant sur son vélo, l'un des gamins qu'il venait de dépasser s'exclama avec un sourire extatique : « J'adore cette odeur ! »

Il me fallut quelques dizaines de secondes pour admettre que c'était bien du parfum d'essence qui avait envahi l'air pur dont l'adolescent rieur venait de s'enchanter ; et quelques secondes de plus pour m'avouer qu'à son âge, j'éprouvais le même attrait.

DU MÊME AUTEUR

Tout Paris, Grasset, 2011.

OceanofPDF.com

© *Éditions Grasset & Fasquelle*, 2022.

ISBN : 978-2-246-80131-3

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

OceanofPDF.com

TABLE

Couverture

Page de titre

Dédicace

Exergues

Touche finale

EN TOUTES LETTRES

Deux chats en hiver

Terreur à La Hune

Génération perdue

Tempête dans une baignoire

La bombe H

L'heure H

La résistante

Eh, Jay, come back !

L'homme invisible

Il est moins une

L'ombre de lui-même

Born to be Wilde

COMÉDIE PARISIENNE

Talons aiguilles

La gauche canapé

Les enfants de la nuit

L'héritage de Léo

Mourir d'amour

Tout est dérision

Service incompris

La revanche d'une blonde

Amer triomphe

Fashion victim

Un jour aux courses

Une vie de moine

Vous avez quel âge ?

Ma nuit avec Marlene

Un métier vieux comme le monde

La fée d'artifice

Deux minutes trente-cinq de bonheur

Le téléphone pleure

Attention, poids lourd

Beauté, mon beau souci

Un roi en exil

Un peu d'humanité

Une héroïne belge

Soixante-huitards

Un petit vélo dans la tête

Belle de nuit

Un petit coin de parapluie

Le fantôme de Montana

Sainte Catherine

Un prince au Plaza

Le flambeur

Le charmeur

Ophélie en hiver

Un modèle en voie de disparition

Le boxeur debout

La mode en hiver

L'ENTRÉE DES ARTISTES

L'Ap'Art

Dites-le avec des gants

Adieu l'ami

Les escrocs sont sympathiques

Le roi Philippe

Vivre au-dessus de mes moyens

Travail à la mine

Mon métier ? Floc'h

La soldate inconnue

Fond d'écran

Feu à volonté

Le renard

L'oiseau rare

GRAND ÉCRAN

Festival de Cannes, une vie de VIP

La dernière cascade

Le lion

Une héroïne

Comme au cinéma

Mélo rue de Valois

Une étoile à Paris

[Ma fille, ma bataille](#)

[Sourire aux larmes](#)

[LE TOUR DU MONDE](#)

[Avoir du coffre à Moscou](#)

[Tour de force à New York](#)

[Des peaux de guépard à Palerme](#)

[Un philanthrope à Manhattan](#)

[Course de milliardaires à la Barbade](#)

[Ultime souffle d'air à l'île d'Yeu](#)

[Du même auteur](#)

[Page de copyright](#)

[OceanofPDF.com](#)